

Crayonne

**Les Chroniques de Fereyan
Le Cœur des Ténèbres**

Chapitre 1 : L'épreuve

La lueur dorée du crépuscule baignait Goldrynn, la grande cité, capitale du royaume de Fereyan, d'une lumière presque liquide, épaisse comme du miel qui aurait lentement coulé des cieux pour enrober chaque pierre, chaque feuille, chaque âme assez vigilante pour en contempler la beauté éphémère. Les arbres majestueux, ces chênes antiques dont les ancêtres avaient vu naître la dynastie régnante, déployaient leurs feuilles d'un vert si profond qu'il en devenait émeraude, et leurs branches se dressaient fièrement sous les derniers rayons du soleil couchant, telles des prières végétales adressées au firmament. Les bâtiments de pierre blanche, cette roche calcaire aux reflets de perle que l'on ne trouvait que dans les carrières sacrées du nord, se paraient d'une aura flamboyante, leurs façades ciselées de fresques oubliées capturant la lumière pour la restituer en une myriade d'éclats timides.

Le marbre des rues, poli par des siècles de passages silencieux, brillait doucement, reflétant les derniers feux du jour comme un miroir tourné vers le ciel, tandis que les

ombres s'allongeaient paresseusement, rampantes telles des créatures de brume venues réclamer leur dû. Elles enveloppaient la cité d'une sérénité quasi mystique, un silence épais et velouté qui assourdissait le bruit des fontaines et étouffait le chant lointain d'un ménestrel attardé. Les rares passants, plongés dans la contemplation de ce spectacle éphémère, marchaient d'un pas feutré, presque religieux, comme pour ne pas troubler la paix indicible qui semblait émaner de la terre elle-même, une paix ancienne, antérieure aux rois et aux reines, un souffle primordial que la cité moderne n'avait fait qu'encadrer sans jamais le domestiquer.

Au sommet du palais, cette structure imposante qui n'était pas tant un édifice qu'un rêve de pierre devenu réalité, un lieu où le luxe le plus raffiné côtoyait l'austérité vénérable des traditions fondatrices, la reine Jaelith ouvrit doucement les yeux. La lueur tamisée des chandelles, ces cierges de cire d'abeille parfumée à la lavande des monts Valériens, projetait des ombres mouvantes et dansantes dans sa vaste chambre. Les tentures d'un bleu profond, si sombre qu'il évoquait la mer en furie par une nuit sans lune, étaient

brodées de fils d'or représentant des constellations oubliées, et leur mouvement imperceptible, créé par un courant d'air venu on ne sait d'où, ajoutait une touche de mystère lancinant à ce lieu déjà empreint d'une élégance presque trop parfaite.

Ses longs cheveux blonds, si soyeux qu'ils semblaient tissés des fils d'une toile d'araignée tissée par une créature féerique, cascadaient en vagues lumineuses jusqu'au bas de son dos, capturant avidement les reflets dorés du crépuscule pour les transformer en une auréole vivante. Ses yeux, d'un bleu si pur qu'ils rappelaient les saphirs que l'on ne trouvait que dans les écrins des rois nains, se posèrent sur la pièce familière avec une lueur nouvelle, une étincelle d'inquiétude qui ternissait leur éclat habituel. Elle se redressa lentement, le mouvement gracieux mais empreint d'une lourdeur inaccoutumée, ponctué par un soupir qui sembla épuiser l'air même de la chambre.

« Encore ce rêve étrange... » murmura-t-elle, non pas à quelqu'un, mais à l'écho de ses propres pensées. Sa voix, d'ordinaire douce comme une berceuse, était cette fois empreinte

d'une sourde anxiété, une vibration à peine perceptible qui trahissait le tumulte intérieur. Elle porta une main à son ventre arrondi, cette courbe parfaite et prometteuse, ses doigts fins effleurant sa peau tendue avec une tendresse mêlée d'une préoccupation si profonde qu'elle en devenait une douleur physique. Elle ressentait, oui, un amour immense pour cet enfant à naître, une vague d'affection si puissante qu'elle menaçait de la submerger. Mais le poids de la responsabilité, cette certitude que ce petit être, ce roi ou cette reine en devenir, portait sur ses frêles épaules l'avenir d'un royaume, pesait lourdement, si lourdement, sur son cœur de mère et de souveraine.

Derrière elle, une silhouette se découpa dans l'embrasement de la grande fenêtre, cette ouverture immense qui donnait sur la cité entière, sur ses toits, ses ruelles, ses secrets. Freyki, son époux bien-aimé, se tenait là, immobile, son regard plongé dans l'étendue scintillante des toits de Goldrynn qui, sous la lumière mourante, ressemblaient à un océan de tuiles et d'ardoises où chaque vague était un foyer, une vie, une histoire. Ses cheveux noirs, d'un noir si absolu qu'ils absorbaient la

lumière comme un corbeau dévore une proie, retombaient en mèches élégantes sur ses épaules larges, épaules qui avaient porté le poids des couronnes et des deuils. Lorsqu'il se retourna enfin vers Jaelith, ses yeux profonds, ces puits de ténèbres où brillait pourtant une flamme inextinguible, s'adoucirent instantanément. Un sourire chaleureux, presque espiègle, un sourire que lui seul savait lui offrir dans ces moments d'intimité volée, éclaira son visage grave, un visage que les années de règne avaient marqué de sillons précoces mais nobles.

« Enfin réveillée ? » dit-il d'une voix calme, un murmure grave qui vibra dans le silence de la pièce. Sa question était teintée d'une légère note de moquerie tendre, cette complicité ancienne qui faisait d'eux plus que des souverains, plus que des époux : des âmes sœurs.

Jaelith lui rendit son sourire, quoique timidement, comme si la lumière de son propre bonheur lui faisait mal après les ténèbres du rêve. Freyki traversa la pièce d'un pas souple, félin presque, s'approchant d'elle avec une affection si palpable qu'elle semblait

irradier de sa personne. Une fois près du lit, il s'inclina légèrement, avec cette révérence qu'il n'offrait qu'à elle, et déposa un baiser léger sur ses lèvres, un effleurement, une caresse, une promesse. Lorsqu'il s'assit à ses côtés, le matelas de plumes cédant sous son poids, son visage, si proche du sien, devint plus grave, les traits tirés par une anxiété qu'il tentait en vain de masquer.

« Tu as encore fait un cauchemar ? » demanda-t-il, et une ombre de tristesse, rapide comme l'éclair, obscurcit un instant son regard d'ébène.

Jaelith détourna les yeux, incapable de soutenir la profondeur de son inquiétude. Ses doigts, nerveux, jouèrent avec les draps de soie, cette toile précieuse importée des lointains royaumes d'Orient, froissant les plis impeccables. « Je ne sais pas... » murmura-t-elle, presque pour elle-même, comme si elle cherchait à démêler l'écheveau de ses propres sensations. « C'était étrange... comme un présage. »

Freyki posa doucement sa main sur la sienne, arrêtant le mouvement fébrile. Son pouce se

mit à caresser le dos de sa main, un geste infiniment doux, un rythme apaisant, une litanie muette de réconfort. « Peut-être que ce n'est rien de plus qu'un rêve, ma bien-aimée. » Ses mots, il les voulait apaisants, mais Jaelith, qui le connaissait mieux que quiconque, perçut l'inquiétude cachée dans le timbre de sa voix, cette vibration à peine plus basse, ce léger serrement de sa mâchoire. Dans un effort manifeste pour alléger l'atmosphère, pour conjurer le sort, il posa une main large et chaude sur son ventre, et ses yeux, lorsqu'il les releva vers elle, s'illuminèrent d'un éclat de tendresse si pur qu'il en était presque douloureux à contempler.

« Et comment se porte notre bébé, ce soir ? » demanda-t-il, et à ces mots, ses traits, si souvent durcis par les exigences du pouvoir, s'adoucirent en une expression de vulnérabilité absolue.

Un sourire, cette fois radieux, véritable, étira les lèvres de Jaelith, chassant momentanément, comme un rayon de soleil dissipe un nuage, l'anxiété qui la rongait. « Cet enfant, Freyki, cet enfant passe son temps à me donner des coups de pieds, » dit-elle,

amusée, et une lueur de bonheur authentique, une flamme joyeuse, illumina son visage, le rendant plus jeune, plus insouciant.

« Vraiment ? » répondit-il, un sourire incrédule se formant sur ses lèvres, un sourire d'enfant devant un miracle. Il appliqua sa main plus fermement sur le ventre arrondi, attendant, concentré. Et soudain, il le sentit : un petit coup, un choc infime mais d'une réalité absolue, comme un poing minuscule frappant de l'intérieur pour réclamer sa place dans le monde. Un éclat de rire, franc, incrédule, merveilleux, s'échappa de ses lèvres. « Incroyable ! » s'exclama-t-il, les yeux brillants d'une joie si pure, si simple, qu'elle effaçait d'un coup les ombres du royaume, les soucis de la cour, le poids de la couronne.

Jaelith le regarda, le cœur débordant d'une tendresse infinie, savourant cet instant de quiétude volé aux exigences du monde. Elle voulait graver chaque détail dans sa mémoire : la chaleur de sa main, l'éclat de son rire, la douceur du crépuscule. Mais inévitablement, comme une marée noire qui remonte, les rêves étranges, les ombres et les murmures de son sommeil refirent surface, assombrissant à

nouveau son cœur. Elle leva les yeux vers son mari, et le sourire qu'elle lui offrit était désormais empreint de douceur et de mélancolie, un sourire d'adieu à un instant de paix.

Elle aurait voulu que cet instant dure éternellement, que rien ne puisse troubler la paix fragile qui s'était installée entre eux, cette bulle de bonheur suspendue hors du temps. Mais les rêves étranges qui la hantaient, ces visions de couloirs sans fin et d'enfants pleurant dans l'ombre, la plongeaient dans une angoisse qu'elle peinait à dissiper. Une part d'elle, une voix ancienne et sage, savait qu'un jour, elle devrait repartir. C'était une certitude silencieuse, une prophétie muette, gravée au plus profond de son être, dans ce lieu où la raison ne régnait pas.

Jaelith, reine de Fereyan, avait donné trois enfants à Freyki, son bien-aimé mari. L'aîné, un garçon du nom de Tyrian, était la copie conforme de son père, avec ses cheveux de jais et son regard de braise. La cadette, une adorable jeune fille du nom de Talia, avait hérité des yeux de sa mère, ces saphirs d'une clarté dévastatrice. Le benjamin, un garçon du

nom de Tanis, aux cheveux blonds comme les blés mûrs, était le rayon de soleil du palais. Elle était de nouveau enceinte, et elle espérait, de toutes les fibres de son âme, que ce nouvel enfant, ce quatrième fruit de leur amour, se porterait bien, qu'il vivrait, qu'il rirait, qu'il régnerait peut-être. Mais le destin, ce tisserand aveugle et cruel, pouvait être d'une inhumanité sans nom...

Cette nuit-là, le palais se transforma en un théâtre de douleur et d'angoisse. Dans la chambre de la reine, les draps de soie, si précieux, étaient trempés de sueur, froissés en un chaos de souffrance. Les cris de Jaelith, des hurlements arrachés de ses entrailles, résonnaient dans les couloirs silencieux, glaçant le cœur de tous ceux qui les entendaient, des gardes postés aux portes jusqu'aux marmitons terrés dans les cuisines. Freyki, l'angoisse gravée si profondément sur son visage qu'elle semblait le creuser de l'intérieur, faisait les cent pas dans la chambre, son regard rivé à la silhouette affaiblie de sa femme, cette forme tordue sur le lit qui était tout son univers. Il s'approcha du lit et s'agenouilla lourdement auprès d'elle, prenant sa main moite dans la sienne. Ses doigts,

d'ordinaire si fermes sur la garde de son épée, tremblaient comme des brindilles sous la tempête. « Mon amour... Je suis là. Je ne te quitte pas. Nous passerons à travers cela. » Ses mots, bien que remplis de la plus sincère tendresse, semblaient dérisoires, impuissants face à la douleur incommensurable de Jaelith, dont le visage, si beau, était déformé par les spasmes du travail, ruisselant de larmes et de sueur.

Dans un coin de la pièce, là où l'ombre était la plus épaisse, le père Nidud priait en silence. Son chapelet de bois sombre, usé par des décennies de ferveur, glissait entre ses doigts tremblants. Ses lèvres murmuraient des incantations sacrées dans la langue ancienne, celle des premiers âges, sa voix basse implorant les dieux, tous les dieux, de veiller sur la reine et son enfant. Bien qu'il fût le prêtre le plus respecté de Fereyan, l'homme qui avait béni leur mariage et baptisé leurs enfants, son visage, creusé de rides profondes comme des ravins, trahissait une inquiétude intense, presque bestiale, comme si une sombre prémonition, un pressentiment venu des ténèbres antédiluviennes, pesait sur lui, courbant ses épaules déjà voûtées.

Le moment tant redouté arriva enfin. Le silence, soudain, devint absolu, plus terrible que tous les cris qui l'avaient précédé. La sage-femme, une femme au visage fermé que des années de métier avaient rendu impassible, s'avança, et dans ses bras, elle tenait un petit corps inerte, d'une pâleur de cire. Elle s'approcha du roi, et son regard, lorsqu'elle leva les yeux vers lui, était empreint d'une solennité funèbre, d'un chagrin professionnel qui n'en était pas moins dévastateur. Seul le bruit du sang qui battait aux tempes de Freyki, et le chagrin muet de Jaelith, un sanglot étouffé, rauque, presque animal, brisaient l'atmosphère étouffante de la pièce. Freyki, figé par la douleur, sentit son cœur se briser en mille morceaux, en une poussière si fine qu'elle ne pourrait jamais être reconstituée. Il serra Jaelith contre lui, l'attirant contre sa poitrine comme s'il pouvait la protéger de cette nouvelle réalité monstrueuse. « Non... Non, cela ne peut pas être... » Sa voix était brisée, méconnaissable, marquée par un désespoir si absolu qu'il n'avait jamais ressenti, jamais imaginé. La sage-femme, baissant les yeux sur ce fardeau de chair et de silence, murmura d'une voix étranglée :

« Je suis désolée, mon seigneur. Le bébé n'a pas survécu. »

Jaelith, à bout de forces, vidée de son sang et de ses larmes, tenta de murmurer des mots de réconfort à Freyki, malgré sa propre souffrance qui la dévorait de l'intérieur. « Freyki, mon amour... nous avons encore nos enfants. Tyrian, Talia, Tanis... nous devons être forts pour eux. » Mais ses paroles, chancelantes, hachées par l'émotion, trahissaient l'immense tristesse qui la rongait, cette plaie ouverte qui ne guérirait jamais vraiment.

Soudain, alors que le silence retombait, plus lourd que jamais, la sage-femme reprit la parole. Sa voix tremblait, comme si chaque mot qu'elle s'apprêtait à prononcer lui déchirait la gorge. « Votre Majesté, il y a autre chose que vous devez savoir... » Elle hésita, son visage, déjà blême, devenant livide, empreint d'une terreur presque sacrilège. Freyki se tourna lentement vers elle, un mouvement mécanique, les yeux emplis d'une peur incommensurable, d'une horreur anticipée.

« La reine... La reine ne pourra plus jamais avoir d'enfants, » dit-elle finalement, et sa voix, dans le silence absolu, ne fut qu'un souffle, un murmure, un arrêt de mort pour tant d'espoirs à venir.

Les mots résonnèrent comme un coup de tonnerre dans la pièce, un glas funèbre qui annonçait non pas une mort, mais la fin d'un monde. Freyki, le corps parcouru d'un tremblement, serra Jaelith dans ses bras, l'enveloppant de toute la chaleur qui lui restait, tentant de contenir la marée de douleur qui montait en lui, menaçant de le submerger, de l'engloutir à jamais. « Nous surmonterons cela, Jaelith, » murmura-t-il, sa voix rauque, presque inaudible, un filet d'espoir dans un océan de désespoir. « Ensemble, nous trouverons un moyen de guérir nos cœurs. Je te le promets. » Mais ses paroles, même empreintes de la plus grande sincérité, semblaient aussi fragiles que des feuilles mortes emportées par un ouragan.

La nuit tomba sur Goldrynn, enveloppant la cité dans un voile de tristesse si épais qu'il semblait palpable. Le peuple, qui aimait profondément son couple royal, ces

souverains jeunes et beaux qui incarnaient l'espoir de tout un royaume, reçut la nouvelle de la perte de l'enfant et de l'impossible avenir avec un immense chagrin collectif, un deuil partagé qui descendit des palais jusqu'aux plus humides taudis. Mais pour Freyki et Jaelith, blottis l'un contre l'autre dans la pénombre de leur chambre funèbre, cette nuit n'était que le commencement. Elle marquait l'aube d'une épreuve qui allait éprouver les limites de leur amour, de leur foi en l'avenir, et de leur courage, les forçant à regarder au fond d'un abîme dont ils n'avaient jusqu'alors jamais soupçonné l'existence.

Chapitre 2 : Le poids de la tragédie

Le soleil, bien qu'il se levât chaque matin sur le royaume de Goldrynn avec la même obstination dorée, la même générosité de lumière qui avait baigné des siècles de bonheurs et de peines, peinait désormais à chasser l'obscurité qui s'était installée dans le cœur de Freyki et Jaelith. Pour eux, chaque rayon, chaque caresse de l'astre sur leur peau, était ternie, impitoyablement filtré à travers un voile de tristesse si épais qu'il déformait la réalité elle-même. Les jours défilaient, semblables les uns aux autres, monotones et gris, rythmés par une routine silencieuse où la douleur, cette compagne inflexible, était devenue une présence familière, omniprésente, d'une cruauté presque abstraite à force d'être absolue. Les couloirs du palais, ces vastes artères de pierre blanche autrefois vibrantes de rires d'enfants, de pas pressés de serviteurs et d'effervescence politique, étaient désormais plongés dans un calme morose, une ouate étouffante où chaque écho semblait atténué, comme si les murs eux-mêmes portaient le deuil.

Chaque matin, bien avant que les premières lueurs de l'aube ne viennent mourir contre les vitraux de leur chambre, Freyki se dressait devant son miroir, ce grand pan de verre argenté cerclé de fer forgé représentant des scènes de chasse ancestrales. Il observait son reflet avec une expression dure, impitoyable, ses yeux parcourant les traits de cet homme qu'il reconnaissait à peine. Les rides profondes qui s'étaient creusées au fil des nuits sans sommeil, ces nuits où il arpentait les couloirs comme une âme en peine, striaient désormais son front et le coin de ses lèvres, cartographiant sur sa chair la géographie de son chagrin. Ses yeux, autrefois étincelants de cette passion ardente qui avait conquis le cœur de Jaelith et soulevé l'enthousiasme des foules, semblaient vides, éteints, comme deux braises recouvertes de cendre froide. Il passait ses doigts, machinalement, sur les attaches complexes de son armure, cette cuirasse ouvragée qu'il endossait chaque jour avec une précision froide, presque mécanique. Chaque geste, chaque boucle fermée, chaque lanière tirée était une tentative désespérée de se sentir encore vivant, de rappeler à son corps, à son esprit, qu'il existait encore un monde extérieur

à sa douleur, un monde de devoirs,
d'obligations, de royaume à gouverner.

Dans cette routine méticuleusement calculée, cette liturgie laïque du matin, il espérait étouffer la douleur, la réduire au silence par la force de l'habitude et de la discipline. Cependant, la flamme indomptable qui brûlait en lui autrefois, ce feu sacré qui l'avait poussé à entreprendre les réformes les plus audacieuses et à défendre son peuple contre toutes les menaces, menaçait désormais de s'éteindre, vacillante comme une bougie oubliée dans une cathédrale déserte, livrée aux courants d'air et à l'oubli. Prenant une inspiration lourde, profonde, qui sembla ramener un peu d'air dans ses poumons comprimés par l'angoisse, il sortait de la chambre. Son armure résonnait à chaque pas sur les dalles de marbre, bruit sourd et régulier, une marche funèbre solitaire, laissant derrière lui une pièce plongée dans l'ombre et l'absence, un espace désormais inhabité, même lorsqu'il s'y trouvait.

Pendant ce temps, Jaelith affrontait sa propre tempête intérieure, un ouragan silencieux qui faisait rage dans les profondeurs de son âme.

Son visage, ce visage délicat que les peintres de la cour s'arrachaient le droit de reproduire, portait les traces d'une fatigue inexorable, si profonde qu'elle semblait creuser ses traits de l'intérieur. Ses yeux, autrefois brillants de cette douceur infinie qui apaisait les conflits d'un seul regard, de cette vie débordante qui illuminait les pièces où elle entraît, étaient désormais cernés de violet, marqués par les nuits interminables où elle veillait ses enfants — Tyrian, Talia, et Tanis — s'efforçant avec une énergie désespérée de leur offrir le réconfort, la chaleur, la présence qu'elle-même ne trouvait plus nulle part. Elle s'asseyait près de leurs lits, regardant leurs visages paisibles dans le sommeil, et elle puisait dans cette contemplation une force fragile, une raison de continuer à respirer. Le soir venu, une fois les enfants endormis, leurs souffles réguliers comme une berceuse, elle se retirait dans leur chambre conjugale, ce sanctuaire profané par la douleur. Elle s'asseyait souvent en silence, sur le bord du lit défait, ses mains fines serrées autour de l'oreiller de son époux, cette étoffe qui conservait encore, peut-être, l'odeur de sa nuque, de ses cheveux. Et là, dans le silence absolu de la nuit, elle laissait les larmes couler sans retenue, un ruissellement

silencieux et intarissable. La chambre, autrefois un refuge de chaleur et de complicité, de rires étouffés et de confidences chuchotées, était devenue une prison de souvenirs douloureux, chaque objet, chaque pli du drap, chaque reflet de la lumière sur un vase, lui rappelant ce qui avait été et ne serait plus jamais.

Un matin, alors que les brumes légères de l'aube flottaient encore au-dessus des jardins suspendus, Freyki se préparait pour une réunion avec ses conseillers, ces hommes au visage grave qui l'attendaient dans la salle du trône avec leurs doléances et leurs rapports. Il ajustait machinalement le col de sa tunique, perdu dans ses pensées, lorsque, levant les yeux, il aperçut Jaelith. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte du couloir, droite et immobile, comme une statue de marbre descendue de son socle pour hanter les vivants. Elle était enveloppée dans une robe de soie blanche, si légère qu'elle semblait capturer la lueur grise et laiteuse de la lumière matinale, l'absorbant pour la transformer en une aura pâle et douloureuse. Ses yeux fatigués, mais brûlant d'une détermination rare, presque farouche, observaient chacun de

ses mouvements avec une intensité qui le cloua sur place.

Quand il la remarqua enfin, il s'immobilisa, sa main suspendue dans un geste inachevé, frappé par sa beauté tragique et par la gravité de son regard. « Jaelith... que fais-tu ici, si tôt ? » murmura-t-il, et l'inquiétude perça sa voix, une inquiétude ancienne, presque oubliée, qui resurgit du fond de sa torpeur.

Jaelith l'observa un long instant, les sourcils légèrement froncés, comme si elle rassemblait ses mots, les pesait un par un avant de les livrer au monde. « Freyki, nous devons parler, » dit-elle enfin. Sa voix, douce comme un velours, était pourtant ferme, inébranlable, brisant le silence feutré du couloir avec la netteté d'un cristal qui se brise.

Freyki la regarda, et une vague de surprise, vive et inattendue, se mêla à la culpabilité chronique qui habitait ses yeux fatigués. Il savait, au fond de lui, dans cette part de conscience qui refusait de s'endormir complètement, que ce moment viendrait. Il l'avait redouté chaque jour, chaque nuit, repoussant inlassablement l'échéance,

espérant naïvement que le temps, ce grand guérisseur, ferait le travail à sa place. « Que veux-tu dire, Jaelith ? » demanda-t-il en s'approchant d'elle, bien qu'au fond de lui, il devinât déjà, avec une précision cruelle, la teneur de ce qu'elle s'apprêtait à lui révéler.

Elle prit une profonde inspiration, une gorgée d'air qui sembla lui demander un effort surhumain. Elle lutta, visiblement, pour maintenir sa voix stable, pour que les mots ne soient pas emportés par le torrent d'émotions qui menaçait de déborder. « Nous ne pouvons pas continuer ainsi, Freyki. La perte de notre enfant... et ma condition... » Elle s'interrompit brusquement, comme frappée en plein cœur par ses propres paroles. Sa voix se brisa, se cassa en mille éclats de verre sous l'émotion trop longtemps contenue. Elle serra ses mains l'une contre l'autre devant elle, si fort que les jointures blanchirent, comme pour en puiser un réconfort physique, tangible, une ancre dans la tempête. « Cela nous détruit, Freyki. Cela nous détruit lentement, sûrement, jour après jour. Et cela détruit aussi notre famille. Nos enfants nous regardent, Freyki. Ils nous regardent avec leurs yeux innocents, et ils ressentent notre absence, ce vide que

nous creusons autour de nous. Ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre. Ils savent seulement que leur père et leur mère ne sont plus tout à fait là. Nous devons trouver un moyen de surmonter cela, pour eux... et pour nous. »

Freyki détourna les yeux, incapable de soutenir la vérité crue qui brûlait dans le regard de sa femme. Son visage se contracta, se tordit sous le poids écrasant de la culpabilité, ce fardeau qu'il portait seul et qui lui courbait l'échine. « Je sais, » répondit-il enfin, et sa voix était si faible, si fragile, qu'elle semblait sur le point de s'éteindre complètement. « Je sais tout cela, Jaelith. Mais comment ? Comment puis-je te regarder sans me rappeler ce que nous avons perdu ? Comment puis-je entrer dans cette chambre, voir ce lit, sans voir l'ombre de notre enfant ? » Ses poings se serrèrent involontairement, et un frisson, un tremblement nerveux, parcourut ses épaules, secouant toute sa carrure puissante. « Je suis désolé, Jaelith. Je suis tellement désolé. Je n'ai pas été un bon époux... ni même un bon père, ces derniers temps. »

Jaelith fit un pas vers lui, un pas décisif, et posa une main réconfortante sur son bras. À ce contact simple, elle sentit les tensions accumulées, les nœuds de douleur, s'apaiser légèrement sous son toucher, comme une eau troublée qui retrouve peu à peu sa transparence. « Freyki, je ne demande pas que tu sois parfait. Je ne te demande pas d'oublier, ni de guérir en un jour. Je demande simplement que tu sois là, vraiment là, avec moi, avec eux. Nous avons encore Tyrian, Talia, et Tanis. Ils sont vivants, ils sont notre espoir, notre force. Ils ont besoin de nous. Nous devons être forts pour eux, même si nous devons faire semblant, au début. Même si nous devons apprendre à sourire à nouveau alors que nous avons le cœur en cendres. »

Leur échange, ce moment de vérité suspendu dans la pénombre matinale, fut soudainement interrompu par le rire clair de Tanis. Ce son pur, cristallin, innocent, montait depuis la cour intérieure du palais, rebondissant sur les murs de pierre comme une cascade de perles de cristal. Ce rire, ce simple rire d'enfant, leur rappela tout ce qu'ils avaient encore, tout ce qu'ils chérissaient par-dessus tout, cette raison de vivre qui palpitait dans le cœur du palais.

Freyki, les yeux soudain humides, prit la main de Jaelith dans la sienne. Il la serra doucement, dans un geste simple mais d'une éloquence infinie, empreint de promesse, d'un engagement renouvelé.

« Nous allons surmonter cela, » murmura-t-il d'une voix chargée d'une émotion si profonde qu'elle en était presque douloureuse. « Ensemble. Pas chacun de notre côté. Ensemble. »

Les jours qui suivirent virent une transformation lente, fragile, mais bien réelle chez Freyki. Ce ne fut pas une métamorphose brutale, mais un réveil progressif, comme un homme qui émerge d'un long sommeil comateux et redécouvre le monde, ses couleurs, ses sons, ses sensations. Chaque matin, après avoir expédié ses devoirs royaux avec une diligence nouvelle, il consacrait du temps à ses enfants, un temps qu'il leur volait sur ses obligations, sur son sommeil, sur ses propres ténèbres. Avec Tyrian, l'aîné, ce garçon sérieux qui portait déjà le poids de son héritage sur ses jeunes épaules, il discutait de stratégie militaire et d'histoires anciennes, s'efforçant de transmettre, au-delà de la

simple connaissance, des valeurs profondes de bravoure authentique et de loyauté inébranlable. Il lui apprenait que la force ne résidait pas seulement dans le bras qui manie l'épée, mais dans le cœur qui sait quand ne pas la dégainer.

Avec Talia, sa douce fille aux yeux de sa mère, il s'extasiait sur ses progrès dans ses études, écoutant ses récitations de poèmes anciens, admirant ses premiers essais de calligraphie. Il louait sa sagesse précoce, sa curiosité insatiable pour le monde, cette soif d'apprendre qui la distinguait déjà. Il voyait en elle la future reine, l'intelligence qui conseillerait, la diplomate qui apaiserait les conflits. Quant à Tanis, le petit dernier, ce blondinet aux boucles soleil, il lui montrait les rudiments de l'art de l'épée. Il le suivait du regard, le cœur gonflé d'une fierté nouvelle, presque douloureuse, lorsqu'il le voyait parvenir à lever la lourde épée d'entraînement sans trébucher, la détermination inscrite sur son petit visage concentré.

Jaelith observait ces changements avec un bonheur silencieux, un contentement discret qui ressemblait à une résurrection de l'âme.

Chacun de ces instants, chaque éclat de rire partagé, chaque parole échangée entre père et enfants, était comme un pansement appliqué avec une infinie douceur sur les blessures encore vives de leur cœur. Elle aussi, peu à peu, parvenait à trouver de la joie dans les moments les plus simples : un sourire échangé avec Tyrian par-dessus la table du dîner, une étreinte prolongée de Talia avant le coucher, un mot doux murmuré par Tanis, ses petits bras autour de son cou. Chaque rire partagé avec ses enfants était comme un rayon de soleil, ténu mais tenace, qui parvenait à percer l'obscurité persistante de son âme.

Pourtant, malgré leurs efforts acharnés, leur volonté farouche de reconstruire, une ombre persistait, planant sur leur foyer telle un nuage sombre, immobile, indifférent à leurs tentatives. Un soir, alors que Freyki et Jaelith contemplaient le ciel étoilé depuis la terrasse ouest, ce balcon suspendu au-dessus des jardins odorants, Freyki posa son bras autour des épaules de son épouse, l'attirant contre lui dans un geste devenu rare mais infiniment précieux. Le silence était profond, seulement troublé par le chant lointain d'un rossignol.

« Parfois, » dit-il doucement, ses yeux perdus dans l'immensité constellée, ces millions d'étoiles qui brillaient avec indifférence sur leurs souffrances, « parfois, je me demande si nous retrouverons un jour cette paix que nous avons perdue. Cette insouciance. Cette impression que tout était possible. »

Jaelith inclina la tête contre son épaule, sentant la chaleur de son corps, la solidité rassurante de sa présence. « Peut-être que cette paix ne reviendra jamais comme avant, » répondit-elle, sa voix douce mais empreinte d'une résignation lucide, d'une sagesse douloureusement acquise. « Peut-être que la personne que nous étions avant cette nuit est morte avec notre enfant. Mais cela ne veut pas dire que nous ne pourrions pas créer quelque chose de nouveau, Freyki. Une nouvelle paix. Un nouveau bonheur. Plus fragile, peut-être. Plus conscient de sa propre précarité. Mais tout aussi réel. »

Ils restèrent silencieux, longtemps, chacun absorbé dans ses pensées, unissant leurs forces pour porter ce fardeau invisible, ce poids de chagrin et d'espoir mêlés. Ensemble, blottis l'un contre l'autre sous la voûte céleste,

ils savaient que le chemin serait long, semé d'embûches et de rechutes, et que la douleur serait un compagnon tenace, un fantôme qui refuserait de les quitter tout à fait. Mais ils étaient prêts à avancer, main dans la main, un pas après l'autre, avec l'espoir obstiné qu'un jour, ce fardeau s'allégerait, que la douleur deviendrait moins aiguë, moins dévorante.

Et sous la voûte étoilée, dans le silence complice de la nuit, ils firent la promesse silencieuse, renouvelée, de ne jamais, jamais oublier l'amour qui les unissait. Cet amour, cette flamme inextinguible, était leur seule arme contre les ténèbres, la seule lumière qui leur permettrait de surmonter l'épreuve, un jour à la fois, une nuit à la fois, jusqu'à ce que l'aube, peut-être, se lève enfin sur leurs cœurs meurtris mais vivants.

Chapitre 3 : Sept ans plus tard

Sept années s'étaient écoulées depuis ce jour tragique où les ombres, telles des voleuses silencieuses, avaient dérobé une part irremplaçable de bonheur au roi et à la reine de Fereyan. Sept automnes avaient dépouillé les arbres de leurs feuilles pourpres et or, sept hivers avaient blanchi les toits de Goldrynn de leur givre éphémère, sept printemps avaient vu renaître les fleurs dans les jardins suspendus du palais. Le royaume, sous le règne vigilant de Freyki et la sagesse discrète de Jaelith, connaissait désormais une prospérité rare, une abondance qui faisait taire les murmures de révolte et remplissait les greniers du peuple. Les marchands venaient de contrées lointaines pour échanger leurs épices et leurs soies contre le vin puissant des coteaux de Fereyan et l'acier réputé de ses forges. Et pourtant, dans les murs imposants du palais, ces murailles de pierre blanche qui avaient vu naître tant d'espoirs et tant de deuils, une atmosphère lourde, presque palpable, imprégnait les couloirs. Elle était faite de silences douloureux, de regards fuyants échangés à la dérobée, de portes que l'on referme un peu

trop vite, de conversations qui s'éteignent soudainement à l'approche d'une silhouette.

Freyki, qui portait le poids du royaume sur ses épaules larges comme des arcs-boutants de cathédrale, passait désormais le plus clair de son temps avec ses deux fils, Tyrian et Tanis. C'était dans la cour d'entraînement, dans la rudesse des exercices physiques, dans l'odeur du cuir et du fer, qu'il cherchait un répit à ses tourments intérieurs, une manière de façonner l'avenir à son image. Tyrian, l'aîné, avait dix-sept ans. Il possédait la stature élancée et la prestance naturelle de son père, ce port de tête altier qui semblait défier le monde, cette carrure qui promettait un jour une force redoutable. Mais un voile de mélancolie, une brume persistante, obscurcissait son regard bleu, ce bleu profond hérité de sa mère, et ternissait l'éclat de sa jeunesse. Contrairement à son frère cadet, qui ne vivait que pour l'acier et l'effort, Tyrian n'aimait pas les entraînements de combat. Il détestait la sueur, le bruit métallique des épées qui s'entrechoquent, la rudesse des commandements, la glorification de la force brute. Il préférait la compagnie silencieuse des livres, le froissement apaisant des parchemins

anciens, l'odeur enivrante de l'encre séchée et du cuir des reliures. Il cherchait dans les volumes poussiéreux de la bibliothèque de la Chapelle de Lumière, ce sanctuaire de savoir oublié au cœur du palais, un refuge contre les attentes martiales de son père, un monde où l'intelligence, la sagesse et la connaissance étaient des armes aussi puissantes que n'importe quelle épée.

Tanis, à onze ans, était tout l'inverse, l'antithèse vivante de son aîné. Ses cheveux blonds, d'un blond si pur qu'ils semblaient tissés de rayons de soleil, luisaient comme de l'or sous la lumière du jour, une auréole de flammes douces autour de son visage angélique. Ses yeux, d'un bleu plus clair, plus vif que ceux de son frère, pétillaient d'une énergie presque débordante, d'une joie de vivre inaltérable qui défiait les ombres du palais. Il imitait chaque geste de Freyki avec une fierté et une dévotion sans bornes, un mimétisme amoureux, aspirant de toutes ses forces à être comme lui un jour, à marcher dans ses pas, à porter son armure, à commander ses armées. Dans chaque éclat de rire du père, dans chaque coup d'épée réussi,

il voyait la confirmation de sa propre voie, la promesse d'un avenir glorieux à ses côtés.

Ce matin-là, la cour d'entraînement, cette vaste esplanade de pierres usées par des générations de guerriers, baignait dans une lumière dorée, cette lumière particulière des fins d'été qui semble hésiter entre la chaleur et la mélancolie. Freyki, debout près de la balustrade de pierre finement sculptée de motifs guerriers, observait son fils cadet avec un regard rempli de fierté, une expression si intense qu'elle en était presque douloureuse. Le vent léger jouait dans sa cape pourpre, l'étoffe ondulait comme une bannière au combat, tandis qu'il suivait chaque mouvement de Tanis avec une attention de prédateur. Il hochait la tête, imperceptiblement, à chaque coup bien porté, un sourire naissant au coin de ses lèvres sévères.

« Excellent, Tanis ! » s'exclama-t-il soudain, sa voix ferme et autoritaire résonnant contre les murs de la cour, faisant sursauter les oiseaux nichés dans les arbres proches. « Encore un coup comme celui-là, et tu auras maîtrisé la

technique mieux que la moitié de mes gardes !
»

Essoufflé, le visage rougi par l'effort mais avec une détermination brûlante, presque sauvage, dans les yeux, Tanis se redressa fièrement. Il absorba l'éloge de son père comme une plante assoiffée boit la pluie, chaque mot tombant sur lui avec la douceur d'une bénédiction. Il reprit sa posture, les pieds fermement ancrés au sol, et attaqua de nouveau le mannequin d'entraînement, cette effigie de bois et de paille qui représentait l'ennemi idéal, sans chair ni âme. L'épée siffla dans l'air, un chant aigu et bref, avant de frapper sa cible avec une précision redoutable, la lame s'enfonçant dans la paille avec un bruit sourd et satisfaisant.

Freyki éclata d'un rire franc, un rire de satisfaction et de fierté paternelle, un son si rare dans le palais qu'il semblait presque incongru. « Voilà ! » lança-t-il avec une admiration non feinte. « Tu deviendras un grand guerrier, Tanis, c'est certain. Plus grand encore que je ne l'ai jamais été, peut-être. »

À l'écart, dans l'ombre relative d'un vieux chêne dont les branches étendaient une

protection bienveillante, Tyrian observait la scène en silence. Il était assis sur un vieux banc de bois, un de ces meubles oubliés que les serviteurs n'osaient déplacer, avec un livre épais, relié de cuir sombre, posé sur ses genoux. Ses yeux, d'un bleu si profond qu'ils semblaient contenir toute la mélancolie du monde, scrutaient chaque geste de son frère, chaque échange de regards complices entre son père et Tanis. Un mélange complexe de jalousie, cette émotion qu'il s'interdisait, et de résignation douloureuse se reflétait dans son regard, obscurcissant ses prunelles. Chaque coup porté par Tanis, chaque cri d'encouragement de Freyki, résonnait en lui comme un rappel cruel de ce qu'il n'était pas, de ce qu'il ne serait jamais aux yeux de son père : un guerrier. Le poids des attentes inassouvies, des espoirs déçus, pesait lourdement sur ses épaules, plus lourd que n'importe quelle armure.

Soudain, Freyki tourna la tête, mû par un instinct obscur, et croisa le regard de son fils aîné. Son sourire, si rare, s'effaça instantanément de ses lèvres, remplacé par une expression sévère, presque dure, comme

si la vue de Tyrian lisant, immobile et silencieux, était une offense personnelle.

« Tyrian ! » appela-t-il, sa voix claqua comme un fouet dans l'air immobile. « Viens ici immédiatement et prends une épée. Tu ne peux pas passer tes journées plongé dans ces vieux livres poussiéreux ! Le savoir ne sert à rien quand l'ennemi est à ta porte avec une lame chauffée au rouge ! »

Tyrian leva lentement les yeux de son livre, un soupir silencieux, à peine perceptible, s'échappant de ses lèvres. Il savait, avec la certitude désespérée de ceux qui ont trop souvent vécu cette scène, qu'il ne pourrait pas échapper éternellement aux demandes de son père. Mais chaque fois qu'il quittait son refuge de papier et d'encre, chaque fois qu'il posait un livre pour saisir le bois rude d'une épée d'entraînement, il sentait ses propres convictions, sa propre identité, s'effriter un peu plus sous les injonctions royales.

« Père, je préfère étudier aujourd'hui, » répondit-il d'une voix calme, trop calme, une voix qui tentait désespérément de masquer la tempête intérieure. Mais la tension,

l'appréhension, perçait dans ses mots, les rendant fragiles, presque suppliants. « Je n'ai pas l'esprit à m'entraîner. Mes pensées sont ailleurs, dans ces textes que je découvre. »

Freyki, les sourcils froncés en une ligne dure et inflexible, s'approcha de lui. Son pas était déterminé, lourd, celui d'un prédateur approchant sa proie, d'un roi imposant sa volonté. Le bruit de ses bottes sur les dalles résonnait comme un glas.

« Les études, les parchemins, toute cette paperasse ne te serviront à rien, Tyrian, absolument à rien, si tu ne sais pas te défendre ! » déclara-t-il d'une voix grondante, profonde, le regard perçant comme une lame. « Un prince qui ne maîtrise pas l'art du combat ne sera jamais un véritable guerrier. Il ne sera jamais respecté par ses hommes, jamais craint par ses ennemis. Il ne sera qu'une ombre sur le trône. »

Un sentiment d'amertume, violent et incontrôlable, monta en Tyrian, une vague acide qui lui brûla la gorge. Ses poings se serrèrent malgré lui sur son livre, les jointures blanchissant sous l'effort. « Peut-être que je ne

suis pas fait pour être un guerrier, père, » murmura-t-il, et sa voix, pour la première fois, vibra d'une frustration longtemps contenue, d'une colère sourde. « Peut-être que je pourrais servir notre royaume autrement. Par l'intelligence. Par la diplomatie. Par la connaissance des lois et des traités. Il y a d'autres formes de courage que celui du champ de bataille. »

Les mots de Tyrian glissèrent comme une provocation suprême aux oreilles de Freyki, une remise en question de tout ce en quoi il croyait, de tout ce pour quoi il avait vécu. Le visage du roi se durcit, ses mâchoires se serrèrent.

« Être un guerrier est notre devoir, Tyrian. C'est notre sang, notre héritage. C'est ce que signifie être de Fereyan depuis des siècles. Si tu ne comprends pas cela, si tu refuses de l'accepter, alors comment pourrais-tu être digne de porter notre nom ? Comment pourrais-tu un jour prétendre régner ? »

Le cœur de Tyrian se serra violemment sous l'impact de ces paroles, comme frappé par un poing de glace. Il referma son livre avec un

soin infini, un geste presque rituel, comme pour protéger son bien le plus précieux de la violence ambiante. Puis, sans un mot, il se leva lentement, les yeux rivés au sol pour dissimuler les larmes qui menaçaient de couler, brûlantes, le long de ses joues. Il quitta la cour sans se retourner, ses pas rapides, presque une fuite, trahissant son désespoir. Il se dirigea vers la bibliothèque, son sanctuaire, son refuge, ce lieu sacré où l'odeur rassurante des vieux parchemins, des encres et des cuirs l'accueillerait comme une mère accueille son enfant, et où le poids des regards, des jugements, des attentes, cesserait enfin de le harceler.

Jaelith, la reine, observait la scène depuis une fenêtre haute du palais, cette baie vitrée qui donnait sur la cour d'entraînement. Elle était là, impuissante, immobile, ses doigts fins et pâles crispés autour du rebord de pierre froide. La maladie, cette compagne silencieuse et implacable, rongeaient lentement son corps, la vidant de ses forces jour après jour. Son visage, autrefois si radieux qu'il éclairait les pièces où elle entrait, semblait désormais voilé par une fatigue profonde, une usure de l'âme. Les cernes violacés sous ses yeux trahissaient

les nuits sans sommeil, les insomnies peuplées de fantômes et d'inquiétudes pour ses enfants. Elle soupira, un son à peine audible, et son regard se perdit dans le vide, contemplant sans le voir le paysage de toits et de jardins.

« Freyki... » murmura-t-elle pour elle-même, et sa voix n'était plus qu'un souffle, un vent léger, empreint d'une tristesse infinie. « Pourquoi ne peux-tu pas voir ce qui se passe sous tes yeux... pourquoi ne peux-tu pas voir ton fils, vraiment le voir, au lieu de l'image que tu veux qu'il soit ? »

Alors qu'elle s'apprêtait à se détourner de la fenêtre, vaincue par le chagrin, elle sentit une présence douce, familière, près d'elle. Talia, sa fille de quinze ans, s'approcha silencieusement, ses pas feutrés sur le marbre. Ses longs cheveux argentés, ce cadeau précieux hérité de sa mère, cascadaient en boucles fines et soyeuses autour de son visage délicat, encadrant ses traits d'une auréole de lumière pâle. Ses yeux, d'un bleu cristallin, si purs qu'ils semblaient refléter l'innocence du premier matin du monde, reflétaient une inquiétude sincère, une compassion précoce.

« Mère, » dit-elle doucement, posant une main réconfortante, presque protectrice, sur celle de Jaelith. Sa peau était fraîche, apaisante. « Je m'inquiète pour Tyrian. Père est trop dur avec lui. Il ne voit pas, il ne veut pas voir, la douleur qu'il lui inflige. »

Jaelith hocha lentement la tête, son regard, un instant, croisant celui de sa fille. Il était voilé par la mélancolie, mais aussi par une tendresse infinie. « Je sais, ma chérie. Je le vois, je le sens. Mais ton père... il est prisonnier de sa propre vision du monde. Il croit protéger Tyrian, le forger, le durcir pour les épreuves à venir en le pliant aux traditions. Il ne réalise pas, l'aveugle, qu'il est en train de le briser. De briser son esprit, sa volonté, son âme même. »

Talia serra la main de sa mère, sentant sous ses doigts la fragilité des os, la peau si fine, si translucide. Elle sentit toute la vulnérabilité de cette femme qui avait tant donné, qui continuait de donner malgré l'épuisement. « Il faut les aider, mère. Nous devons trouver un moyen pour que père comprenne, pour qu'il ouvre les yeux, avant que ce fossé entre eux ne

devienne infranchissable. Avant qu'il ne soit trop tard pour les réconcilier. »

Jaelith caressa tendrement la joue de sa fille, du bout des doigts, une caresse légère comme une plume. Un sourire triste, infiniment doux, étira ses lèvres pâles. « Tu as la sagesse que ton père et moi n'avons pas toujours eue, Talia. Tu vois clair, avec ton cœur. Je vois en toi une force douce, mais puissante, une lumière qui pourrait éclairer nos ténèbres... Peut-être que c'est toi, ma fille, toi qui pourras les réunir, guérir cette blessure qui saigne dans notre famille. »

Un silence profond, mais empreint d'une détermination nouvelle, d'une résolution farouche, s'installa entre la mère et la fille. Chacune puisait dans l'autre un courage qu'elles avaient cru perdu à jamais, une étincelle de vie dans le crépuscule. Talia, bien que jeune, bien que fragile en apparence, sentait naître en elle une volonté de fer de protéger son frère aîné de l'autorité sévère, aveugle, de leur père. Elle savait, avec la certitude intuitive des cœurs purs, que leur famille, cette entité fragile et précieuse, devait retrouver l'harmonie, l'équilibre. Car sans

cela, sans cette unité retrouvée, les défis futurs, les épreuves que le destin ne manquerait pas de placer sur leur route, pourraient les détruire, les réduire en poussière.

Ainsi, sous les voûtes immenses de pierre du palais, dans le jeu d'ombre et de lumière des couloirs séculaires, la famille royale de Fereyan poursuivait son chemin entre la lumière et l'ombre, entre l'espoir et le désespoir. Freyki, implacable dans ses attentes, prisonnier de sa propre conception de la force. Tanis, fidèle à ses rêves de combat, aveugle au drame qui se jouait. Tyrian, en quête éperdue de sens dans les pages poussiéreuses des anciens écrits, cherchant une identité que son père lui refusait. Et Talia, l'âme douce et sage, observatrice silencieuse, porteuse d'une lumière fragile mais tenace. Tous demeuraient liés, inexorablement, dans une danse complexe et douloureuse de fierté blessée, d'amour maladroit et de chagrin partagé, tissant la trame d'une histoire familiale aussi belle que tragique.

Dans ce monde, où chaque sourire semblait un défi victorieux arraché aux ténèbres

environnantes, où chaque éclat de joie était une perle rare dans un océan de grisaille, les liens familiaux, si précieux et si fragiles, allaient bientôt être mis à l'épreuve comme jamais auparavant. Le destin, ce tisserand aveugle et implacable, continuait de tisser ses fils invisibles, et à l'horizon, au-delà des remparts rassurants du palais, au-delà des collines verdoyantes du royaume, des épreuves inconnues attendaient, tapies dans l'ombre. Elles menaçaient de tout briser, de réduire en miettes cette unité déjà si précaire. Ou peut-être, dans le creuset de l'adversité, de forger enfin une union plus forte que jamais, une famille capable de résister à toutes les tempêtes. L'avenir, suspendu à un fil, retenait son souffle.

Chapitre 4 : Tyrian, le solitaire

Les rayons du soleil matinal, ces messagers timides de l'aube, perçaient à travers les vitraux colorés de la Chapelle de Lumière, projetant sur les murs de pierre de la bibliothèque des motifs aux couleurs vibrantes, véritables tapisseries de lumière qui dansaient lentement au rythme des heures. Des bleus profonds, presque océaniques, se mêlaient à des rouges de braise, à des ors d'icône, à des verts d'émeraude, créant une atmosphère de cathédrale endormie, un lieu suspendu hors du temps, où le sacré et le savoir se confondaient en une étreinte éternelle. Ce lieu, avec ses hautes voûtes qui semblaient se perdre dans l'ombre, ses rangées interminables de volumes reliés de cuir, ses lutrins de bois sombre usés par des générations de lecteurs, était devenu le sanctuaire de Tyrian, le refuge absolu contre le tumulte incessant du palais et les attentes écrasantes, presque physiques, de son père. Les volumes anciens, aux dos craquelés par les siècles, aux pages jaunies comme des feuilles d'automne, les parchemins poussiéreux déroulant leurs secrets en écriture fine, et les écrits sacrés, ces textes vénérés que

seuls les initiés étaient autorisés à consulter, étaient devenus ses compagnons silencieux. Ils lui offraient une évasion, une porte dérobée vers d'autres mondes, d'autres époques, une manière d'oublier, ne serait-ce qu'un instant suspendu hors de la réalité, la douleur lancinante et le rejet amer qu'il ressentait au plus profond de son être chaque fois qu'il croisait le regard déçu de son père.

Assis à une table de bois massif, si large qu'elle semblait faite pour des géants, il tournait avec une lenteur presque religieuse les pages jaunies d'un livre sur l'histoire ancienne de Fereyan, cet ouvrage si rare qu'on disait qu'il avait appartenu au premier roi. Ses doigts, longs et fins, des doigts de lettré, glissaient doucement sur les mots tracés à l'encre de chêne, absorbant chaque ligne, chaque récit de batailles et de fondations, chaque généalogie de rois et de reines, avec une avidité presque désespérée, celle d'un homme qui se noie et cherche désespérément une bouée. Pour Tyrian, ces pages poussiéreuses ne racontaient pas seulement le passé glorieux de son royaume; elles représentaient un monde, un univers cohérent, où il avait une place légitime, un

monde où la force ne se mesurait pas seulement à la puissance du bras qui manie l'épée, au nombre d'ennemis vaincus, à la lourdeur de l'armure, mais aussi, et surtout peut-être, à la puissance de l'esprit, à la clarté de la réflexion, à la profondeur de la connaissance.

Alors qu'il était plongé dans sa lecture, le monde extérieur aboli, des pas résonnèrent soudain dans le couloir attenant. Le bruit, étouffé par l'épaisseur des murs mais distinct, interrompit le silence sacré de la chapelle, ce silence si particulier, fait de l'absence de bruit et pourtant si plein de la présence des siècles. Relevant la tête, émergeant à regret de sa lecture, il aperçut le père Nidud entrer dans la bibliothèque. Le vieux prêtre se déplaçait avec cette lenteur mesurée que donnent les années et la sagesse, son visage, creusé de rides profondes comme des vallées sur une carte ancienne, était soudainement éclairé d'un sourire bienveillant, un sourire si doux, si authentique, qu'il semblait adoucir toutes les aspérités de son front labouré par le temps et les soucis.

« Tyrian, mon garçon, encore plongé dans tes lectures ? » demanda le prêtre en s'approchant lentement, son pas feutré respectant le silence des lieux. Il prit place en face du jeune prince, sur le banc grossier, et ses vieux os craquèrent légèrement dans le silence.

Tyrian lui rendit un sourire timide, presque un reflet du sien, bien qu'un éclat de tristesse, une ombre persistante, voilât son regard clair. « Oui, Père Nidud. Ici, au moins, je peux être moi-même sans crainte de jugement, sans avoir à me justifier d'exister. Dans ces pages, dans ces récits, je trouve un sens... une paix que je ne trouve nulle part ailleurs dans ce palais. »

Le prêtre tendit une main réconfortante par-dessus la table et la posa délicatement sur celle de Tyrian. Sa poigne était douce mais ferme, imprégnée de la sagesse des années, de la chaleur des confessions entendues, des douleurs consolées. Ses doigts, noueux comme des racines, semblaient transmettre une force paisible.

« Tyrian, écoute-moi, mon enfant. Tu as en toi un potentiel immense, une richesse intérieure

que tu n'as peut-être pas encore pleinement comprise ni mesurée. La lumière, vois-tu, prend des formes différentes chez chacun de nous. Elle est multiple, diverse, infinie dans ses expressions. Chez certains, elle brille dans l'éclat de l'acier et le courage déployé au combat, dans la bravoure physique. Chez d'autres, elle éclaire l'esprit, guide la réflexion, illumine les textes sacrés et les lois. Ta lumière à toi, Tyrian, est de celles-là. Elle est précieuse, rare. Ne la laisse pas s'éteindre sous le poids des regards qui ne savent pas la voir. »

Les paroles de Nidud, remplies d'une compassion si sincère qu'elle en était presque palpable, éveillèrent un écho douloureux, une vibration profonde, dans le cœur meurtri de Tyrian. Il sentit une boule se former dans sa gorge, une émotion longtemps contenue qui cherchait à surgir.

« Mais père ne le comprend pas, » murmura-t-il, baissant les yeux vers la table de bois, incapable de soutenir le regard bienveillant du vieil homme. « Pour lui, je ne suis qu'une déception vivante, un rappel constant de ce qu'il n'a pas réussi à obtenir. J'ai l'impression, chaque jour un peu plus, que je ne pourrai

jamais être à la hauteur de ce qu'il attend de moi. Que je suis, fondamentalement, un échec à ses yeux. »

Le prêtre laissa échapper un léger soupir, un souffle à peine audible, et l'ombre d'une peine ancienne, d'une compassion pour toutes les souffrances humaines, passa dans ses yeux fatigués. « Freyki, ton père, a souffert de nombreuses pertes, Tyrian. Plus que tu ne le sais peut-être. La mort de ton frère aîné, cet enfant qui n'a jamais pu respirer l'air de ce monde... et avant cela, la disparition de sa propre mère, qu'il adorait. Ces épreuves, ces deuils successifs, ont laissé des blessures profondes en lui, des cicatrices invisibles mais toujours vives. Dans sa douleur, dans sa peur de perdre ceux qui lui restent, il projette sur toi ses propres attentes, ses propres angoisses. Il pense, il croit sincèrement, qu'en te forgeant à son image, en te rendant dur comme l'acier, il te protégera des coups du destin. Il ne connaît pas d'autre langage que celui de la force. Mais c'est à toi, Tyrian, de trouver ta propre voie, ta propre expression de la force. Et peut-être qu'un jour, quand il te verra briller de ta propre lumière, il comprendra. Il ouvrira les yeux. »

Tyrian acquiesça lentement, les épaules un peu moins voûtées, comme si un poids, imperceptible mais réel, se levait légèrement de ses épaules. La compassion, l'écoute, l'encouragement du père Nidud étaient comme un baume miraculeux sur ses blessures à vif, une onction d'espoir dans le désert de son désespoir.

« Merci, Père Nidud, » souffla-t-il, la voix étranglée par l'émotion. « Vos paroles me donnent de l'espoir. Elles sont comme une lumière dans l'obscurité. »

Le prêtre tapota doucement la main de Tyrian, une dernière fois, avant de se lever avec une lenteur mesurée, ses articulations protestant doucement. « Garde la foi, Tyrian. Garde-la précieusement. La lumière, la vraie, celle qui ne s'éteint jamais, te guidera, même dans les heures les plus sombres. Souviens-toi de cela. »

Alors que Nidud s'éloignait, sa silhouette voûtée disparaissant dans l'ombre des rayonnages, Tyrian retourna à sa lecture. Mais cette fois, une différence subtile animait son regard. Il sentait en lui une détermination

nouvelle, fragile mais réelle, une résolution qui prenait racine dans les paroles du prêtre. Il devait prouver sa valeur. Non pas à son père, d'abord. Non. Mais à lui-même. Il devait devenir l'homme qu'il était destiné à être, pas le pâle reflet des attentes d'un autre.

Dans la cour du palais, baignée par la même lumière matinale, la matinée s'écoulait dans l'écho sourd et métallique des coups de Tanis contre les mannequins d'entraînement. Le bruit de l'acier frappant le bois rythmait les heures, une musique martiale et répétitive. Freyki et son fils cadet s'entraînaient avec une intensité croissante, une ferveur presque guerrière, leurs mouvements précis, calculés, économes, le fruit de milliers d'heures de pratique. Le son des épées qui s'entrechoquaient, tantôt graves, tantôt aigus, résonnait dans l'air frais du matin. Les traits de Freyki étaient tendus, concentrés, toute son attention rivée sur les gestes de son fils. Et un éclat de fierté, indéniable, brillait dans ses yeux à chaque coup maîtrisé de Tanis, à chaque parade réussie, à chaque feinte intelligente.

« C'est bien, Tanis ! Très bien ! » s'écria-t-il, un sourire rare et précieux éclairant son visage sévère. « Encore un peu de pratique, encore quelques années de travail, et tu deviendras aussi redoutable que moi. Tu feras un guerrier dont Fereyan se souviendra. »

Tanis, haletant, le visage ruisselant de sueur mais rayonnant d'un sourire extatique, hocha la tête avec un enthousiasme débordant. « Je ne veux rien de plus, père. Être comme vous, me battre à vos côtés, défendre notre royaume. C'est tout ce que je désire. » Il lança un autre coup, frappant de toutes ses forces, le bois du mannequin gémissant sous l'impact, tandis que Freyki l'observait avec une satisfaction non dissimulée, un mélange d'amour paternel et de fierté guerrière.

Depuis le balcon qui surplombait la cour, ce promontoire de pierre sculptée d'où les reines et les princesses avaient coutume d'observer les tournois, Talia contemplait la scène. Ses mains étaient serrées sur la rambarde de pierre froide, si fort que ses jointures blanchissaient. Ses sourcils, délicatement arqués, étaient froncés d'une inquiétude profonde, bien au-delà de son âge. Elle jeta un

regard en biais à Elrynd, l'elfe loyal de la famille, qui se tenait à ses côtés, immobile et silencieux comme une statue de marbre. Une sagesse ancestrale, accumulée au fil des siècles, se lisait dans ses yeux d'argent, ces yeux qui avaient vu naître et mourir des dynasties, des royaumes entiers.

« Père est si dur avec Tyrian, » murmura-t-elle, la tristesse imprégnant chaque mot, sa voix à peine plus forte qu'un souffle. « Il ne voit pas la valeur de Tyrian, tout ce qu'il pourrait accomplir par d'autres moyens que l'épée. Il est aveuglé par son obsession. Cela me brise le cœur, Elrynd. Voir mon frère souffrir ainsi, se sentir rejeté, incompris... »

Elrynd hocha lentement la tête, un mouvement à peine perceptible. Son regard, d'une profondeur insondable, se porta sur Freyki en contrebas, sur cet homme qui s'épuisait à forger ses fils à son image. « Je comprends ta peine, petite princesse. Ta compassion fait honneur à ton cœur. Ton père, vois-tu, a été forgé par les combats, par les sacrifices, par les deuils. Il est, d'une certaine manière, prisonnier de sa propre cuirasse. Il est aveuglé par cette conviction

absolue, inébranlable, que seule la force physique, la puissance martiale, assure la sécurité de Fereyan. Il ne conçoit pas d'autre protection. »

Talia inspira profondément, l'air frais du matin emplissant ses poumons. Et dans ses yeux clairs, si semblables à ceux de sa mère, traversa un éclat de détermination farouche, une flamme bien plus puissante que sa frêle apparence ne le laissait supposer. « Mais il doit comprendre, Elrynd. Il doit ouvrir les yeux et voir que Tyrian est précieux, essentiel peut-être, même s'il ne manie pas l'épée comme Tanis. Je ne laisserai pas cette famille se briser à cause de son obstination. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour les réconcilier. »

Elrynd esquissa un sourire discret, un plissement au coin de ses lèvres fines, touché par la force intérieure, la détermination précoce de la jeune princesse. « Tu as un cœur sage, Talia. Une sagesse qui dépasse ton âge et qui force le respect. Peut-être, en effet, que ta voix douce mais ferme saura apaiser les tensions que le roi, dans son aveuglement, refuse obstinément de voir. L'amour d'une

sœur peut parfois accomplir ce que ni les armes ni les prières ne sauraient faire. »

Plus tard dans la journée, alors que le soleil déclinait doucement vers l'horizon, Jaelith, affaiblie par sa maladie qui progressait inexorablement, jour après jour, rejoignit Tyrian dans la bibliothèque. Elle avançait avec lenteur, s'appuyant parfois sur les murs, son souffle court. Elle le trouva assis à sa place habituelle, plongé dans un livre, le front soucieux, les épaules voûtées. S'approchant sans bruit, sur la pointe des pieds, elle posa une main douce, d'une douceur infinie, sur son épaule, interrompant son fils dans sa lecture.

Tyrian leva les yeux, surpris par cette intrusion inattendue. Mais son expression, d'abord méfiante, s'adoucit instantanément, se fonda en un sourire en voyant le sourire bienveillant de sa mère, ce sourire qu'il connaissait depuis l'enfance, ce sourire qui avait bercé ses nuits d'inquiétude.

« Mère... » murmura-t-il, refermant son livre avec respect.

Jaelith s'assit à côté de lui sur le banc, un geste qui lui demanda un effort visible. Elle passa son bras autour de ses épaules, caressant doucement son dos dans un geste réconfortant, ancestral, celui d'une mère protégeant son petit. « Mon cher Tyrian, » murmura-t-elle, sa voix douce comme un murmure de vent dans les feuilles, comme une berceuse oubliée. « Je vois ta souffrance, mon enfant. Je la ressens chaque jour, ton isolement, ton chagrin. Mais sache une chose, une chose essentielle : tu es aimé. Profondément, inconditionnellement aimé. Par moi, par Talia, par Tanis même, bien qu'il ne le montre pas. Et ta valeur, ta véritable valeur, n'est pas définie par la force de ton bras, ni par la longueur de ton épée. Elle est en toi, dans ton esprit, dans ton cœur, dans ta quête de savoir. »

Les yeux de Tyrian, ces yeux si souvent secs par fierté, se remplirent de larmes silencieuses, chaudes, libératrices. Il avait si souvent, si désespérément, cherché l'approbation de son père, cette reconnaissance qui lui échappait toujours, qu'il en avait oublié, négligé, ce que la présence rassurante de sa mère, son amour

inconditionnel, pouvait lui apporter. Il avait oublié qu'il n'était pas seul.

« Merci, mère, » souffla-t-il, la voix étranglée.
« Vos paroles sont un réconfort plus grand que vous ne pouvez l'imaginer. Je vais trouver ma voie, je vous le promets. Je trouverai ma place dans ce monde, dans ce royaume. »

Jaelith sourit, et ses yeux, malgré la fatigue, la maladie, brillèrent d'une fierté indéfectible, d'une confiance absolue en son fils. « Je le sais, Tyrian. Je l'ai toujours su. Et lorsque tu te révéleras, lorsque ta lumière éclatera aux yeux de tous, ton père comprendra. Il faudra du temps, peut-être, mais il comprendra. En attendant, sache que je serai toujours là pour te soutenir. Aussi longtemps que je le pourrai. »

Tyrian hocha la tête, la gorge serrée par l'émotion, incapable de parler. Ce bref instant de tendresse, cette communion silencieuse entre une mère et son fils, était pour lui une ancre, un havre de paix dans les tumultes de son existence.

Le soir venu, alors que le palais tout entier plongeait dans le silence, un silence peuplé de rêves et de cauchemars, Tyrian se retira dans sa chambre. Le cœur un peu plus léger, mais l'esprit emplí de résolutions nouvelles, il contempla longuement la lueur froide et bleutée de la lune à travers la fenêtre, son reflet dans le verre. Son regard, pour la première fois depuis longtemps, était déterminé, presque serein. Il savait que le chemin pour prouver sa valeur, pour se prouver à lui-même sa propre existence, serait long et ardu, semé d'embûches et de doutes. Mais les paroles apaisantes du père Nidud, le soutien indéfectible de sa mère, la foi silencieuse de Talia, tout cela l'inspirait à persévérer, à ne pas renoncer.

Ainsi, la solitude de Tyrian, cette douleur qu'il portait comme un fardeau, devint peu à peu le terreau fertile de sa détermination. Et la bibliothèque sacrée, ce lieu de silence et de savoir, devint le sanctuaire de ses aspirations les plus profondes. Le jeune prince, différent, incompris, mais désormais résolu, se préparait silencieusement à tracer son propre destin, à écrire sa propre histoire, avec sa propre encre, sur le parchemin vierge de l'avenir. Une

histoire où la force de l'esprit, la puissance de la réflexion et la profondeur du savoir se tiendraient en égale contrepartie à celle du bras armé. Une histoire où la lumière de Fereyan, cette flamme ancienne, pourrait briller sous une forme nouvelle, inattendue, mais tout aussi légitime et puissante. Et dans le silence de sa chambre, sous le regard bienveillant de la lune, Tyrian fit le serment de devenir l'architecte de cette lumière nouvelle.

Chapitre 5 : Les fiançailles contestées

Les jours s'écoulaient lentement au palais de Fereyan, tels les grains d'un sablier invisible qui mesurait inexorablement le temps qui restait à la reine. Chaque aube, chaque crépuscule étaient marqués par une tension de plus en plus palpable entre Freyki et Jaelith, une tension qui imprégnait l'air même qu'ils respiraient, rendant leurs rares moments ensemble douloureux, presque insoutenables. La santé de la reine continuait de décliner avec une régularité impitoyable ; son visage, d'ordinaire si lumineux qu'il semblait irradier de l'intérieur, était maintenant marqué par une fatigue profonde, une usure de l'âme qui creusait ses traits. Ses pommettes, autrefois pleines et douces, saillaient désormais sous une peau devenue presque translucide, parcourue de fines veinules bleutées. Ses yeux, ces saphirs qui avaient capturé le cœur de Freyki et illuminé tout le royaume, avaient perdu de leur éclat, voilés par une brume de douleur et d'épuisement. Et ses traits, amaigris et affaiblis, trahissaient le combat silencieux, acharné, qu'elle menait chaque jour, chaque nuit, contre la maladie qui la

dévorait de l'intérieur, une guerrière sur un champ de bataille invisible.

Pendant ce temps, Freyki, incapable d'affronter cette lente agonie, cette descente aux enfers de celle qu'il aimait plus que tout, se plongeait avec une frénésie presque maladive dans les affaires du royaume. Il cherchait un sens à sa propre souffrance, une justification à son impuissance, dans le tourbillon des responsabilités, dans le poids des décisions à prendre, dans la préparation minutieuse de l'avenir de ses enfants. Il s'accrochait aux traités, aux rapports, aux audiences, comme un homme qui se noie s'accroche à une épave, espérant que l'action, le mouvement perpétuel, parviendrait à étouffer la voix lancinante du chagrin.

Une soirée, alors que les ombres du crépuscule, longues et violettes, enveloppaient le palais d'un voile de mélancolie, Freyki convoqua Jaelith dans ses appartements privés. La pièce, éclairée par quelques chandelles vacillantes, semblait retenir son souffle. Jaelith entra avec précaution, ses pas hésitants sur le sol de marbre, ses mains tremblant légèrement, trahissant l'effort que

lui coûtait chaque mouvement. La fatigue pesait sur ses épaules comme un manteau de plomb. Freyki, assis à son lourd bureau de chêne sombre encombré de parchemins, releva les yeux à son entrée et l'observa d'un regard grave, empreint à la fois d'amour et d'une détermination inflexible.

« Jaelith, nous devons parler du futur de Talia, » commença-t-il d'une voix calme en apparence, mais empreinte d'une fermeté qui ne laissait guère de place à la contestation. C'était la voix du roi, pas celle de l'époux.

Jaelith s'assit en face de lui, sur une chaise au dossier droit, cherchant à masquer le frémissement nerveux de ses mains qu'elle posa sur ses genoux. Elle soupira, un son à peine audible, anticipant déjà, avec une lucidité douloureuse, les paroles de son époux. « Freyki, je sais où tu veux en venir. Je le sais depuis des semaines. Mais je te le dis d'emblée : je ne peux pas accepter cela. Je ne peux pas. »

Freyki fronça légèrement les sourcils, une ride d'agacement creusant son front, puis baissa les yeux un instant sur les parchemins étalés

devant lui, comme pour y chercher une justification. « Talia a seize ans maintenant, Jaelith. Seize ans. Elle n'est plus une enfant. Elle doit assumer son rôle de princesse, le rôle pour lequel elle est née et a été éduquée. L'alliance avec Etania, avec ce royaume puissant et prospère, serait un atout stratégique inestimable pour Fereyan. Elle assurerait notre sécurité face aux menaces extérieures qui, tu le sais, ne manquent jamais longtemps. Nous devons penser à l'avenir de notre royaume. C'est notre devoir. »

Jaelith secoua la tête, lentement, avec une détermination calme mais inébranlable. Une lueur de révolte, de cette flamme indomptable qui avait toujours brûlé en elle, se mêlait à son expression fatiguée, illuminant ses traits tirés d'un éclat presque surnaturel. « Ce mariage arrangé, Freyki, ce n'est pas ce que Talia souhaite. Je le sais, je le vois dans ses yeux, dans ses silences, dans sa façon de se renfermer. Elle mérite, comme tout être humain, comme notre fille, de choisir son propre destin. Nous ne devrions pas lui imposer nos décisions, nos calculs politiques, simplement parce que cela nous arrange ou

sécurise nos frontières. Elle n'est pas un pion, Freyki. C'est notre sang. Notre fille. »

Le visage de Freyki s'assombrit, ses traits se durcirent, et il se leva brusquement, faisant grincer sa lourde chaise sur le sol. Il se mit à arpenter la pièce, ses mains derrière le dos, son regard s'enflammant d'une frustration à peine contenue, d'une colère qui montait comme la marée.

« C'est pour son bien, Jaelith ! C'est pour la protéger, pour protéger ses frères, pour protéger tout notre peuple ! Tu crois que j'aime cette idée ? Tu crois que j'ignore ce qu'elle ressent ? Mais nous avons un devoir, un devoir sacré envers Fereyan. Que sommes-nous, Jaelith, sinon les gardiens, les protecteurs de ce royaume ? Nous devons penser au royaume avant tout, avant nos sentiments, avant nos désirs personnels ! »

Jaelith se leva à son tour, avec une lenteur qui soulignait l'effort, mais elle se tint droite, fière, défiant la douleur qui tirait ses traits. Ses yeux, ces yeux fatigués mais toujours aussi profonds, se plantèrent dans ceux de son mari avec une intensité qui semblait balayer sa

fragilité apparente, une intensité venue des tréfonds de son être.

« Et nous avons aussi un devoir envers nos enfants, Freyki. Un devoir tout aussi sacré. En tant que parents, notre rôle n'est pas seulement de les préparer à régner. C'est de les aimer, de les soutenir dans leurs choix, de leur offrir un avenir où ils pourront être heureux, épanouis, pas de les sacrifier, de les immoler sur l'autel d'alliances politiques qui, peut-être, ne vaudront rien dans vingt ans ! Si nous ne sommes pas capables de leur offrir cela, alors à quoi bon tout le reste ? À quoi bon la couronne, le royaume, le pouvoir, si nous brisons le cœur de notre propre enfant ? »

Un silence pesant, presque tangible, s'installa entre eux. Leurs regards s'affrontaient dans une bataille silencieuse, un duel d'amour et de convictions, de peurs et d'espoirs contradictoires. On n'entendait plus que le crépitement des chandelles et, au loin, le bruit étouffé de la ville. Finalement, Freyki croisa les bras sur sa poitrine, un geste défensif, et une lueur d'émotion, fugace, troubla

brièvement la sévérité de son expression de marbre. Ses mâchoires se serrèrent.

« Jaelith, » dit-il, et sa voix, pour la première fois, perdit un peu de sa fermeté, « l'alliance avec Etania est déjà scellée. Les accords sont signés, les ambassadeurs ont été échangés. Les préparatifs ont commencé. Nous devons préparer Talia à ses fiançailles avec le prince Asheer. Il n'y a pas d'autre voie. »

Jaelith baissa les yeux sur ses mains, sur ses doigts fins et pâles, et sentit une vague de désespoir, froide et implacable, monter en elle, lui nouer la gorge. Sa voix n'était plus qu'un murmure, brisé, fragile. « Et si Talia refuse, Freyki ? Si elle refuse catégoriquement, de toute son âme ? Que feras-tu alors ? La traîner de force devant l'autel ? La marier malgré ses larmes ? »

Le visage de Freyki se durcit, se figea en un masque impénétrable. Ses traits devinrent de marbre, froids, inexpressifs. « Elle n'a pas le choix, Jaelith. Je suis désolé, mais elle n'a pas le choix. Mon devoir en tant que roi, en tant que souverain de ce royaume, est de prendre des décisions qui assurent la sécurité et la

prospérité de Fereyan, même si ces décisions sont douloureuses, même si elles me brisent le cœur. C'est cela, la vraie responsabilité. C'est cela, le poids de la couronne. »

Une tristesse infinie, un chagrin sans fond, se peignit sur le visage de Jaelith, et son cœur de mère se serra si fort qu'elle crut défaillir. Elle savait, au fond d'elle-même, que son époux était guidé par un sens aigu, presque dévorant, du devoir, par une loyauté absolue envers son royaume. Mais cette inflexibilité à l'égard de leur propre fille, cette incapacité à voir l'être de chair et de sang derrière la princesse, la révoltait au plus profond de son être.

« Talia est notre fille, Freyki. Notre fille. Pas un pion sur l'échiquier diplomatique de Fereyan. Elle mérite plus, tellement plus, que d'être sacrifiée, immolée sur l'autel de nos ambitions et de nos peurs. Souviens-toi de cela. Souviens-toi de qui elle est vraiment. »

Sans ajouter un mot, épuisée par ce combat, Jaelith se détourna et quitta la pièce, ses pas lents et hésitants résonnant dans le couloir silencieux. Freyki la regarda s'éloigner, sa

silhouette frêle disparaissant dans la pénombre, et une lueur de regret, déchirante, traversa un instant son regard. Seul dans la pénombre grandissante de ses appartements, il s'effondra littéralement dans sa chaise, le visage creusé, les épaules affaissées, ses pensées assaillies par le poids écrasant de ses décisions. Il posa sa tête dans ses mains, et dans le silence, on aurait pu croire entendre le bruit d'un cœur qui se brisait.

Dans une des salles d'étude du palais, cette pièce austère aux murs couverts de cartes et de traités, Talia était assise devant une grande fenêtre qui donnait sur la cité en contrebas. Elle contemplait Goldrynn, ses ruelles enchevêtrées, ses toits de tuiles dorées par la lumière du matin, ses jardins secrets. Son esprit se perdait, vagabondait loin, très loin, au-delà des murs, au-delà des obligations, dans un monde imaginaire où elle aurait pu être libre. Ses pensées erraient, lointaines et rêveuses, alors que son professeur, un vieil homme à la robe sombre et à la voix monotone, poursuivait son discours interminable sur les alliances matrimoniales et la diplomatie internationale, ignorant

totalelement la distraction évidente de la princesse.

D'un coup, la voix autoritaire du vieil homme, rendue plus aiguë par l'exaspération, rompit le silence studieux. « Princesse Talia ! Seriez-vous capable, je vous prie, de répéter ce que je viens d'énoncer ? »

Surprise dans sa rêverie, la jeune fille tourna lentement la tête vers lui. Ses yeux, d'un bleu cristallin, rencontrèrent ceux, sévères, du professeur. Elle haussa imperceptiblement les épaules, d'un geste las, et sa voix, morne, désabusée, tomba dans le silence. « Non, je n'en suis pas capable. Je n'en ai pas la moindre idée. »

Le professeur leva les yeux au ciel, exaspéré, ses lèvres minces se pinçant en une ligne de désapprobation. Talia était de loin, et de très loin, son élève la plus distraite, la plus réfractaire à l'apprentissage des arcanes du pouvoir. « Talia, » soupira-t-il d'une voix chargée de reproche, « j'essaie, je m'évertue à vous enseigner des choses essentielles, fondamentales, pour votre avenir de reine. Des choses qui vous seront vitales. Faites au

moins un effort, je vous en conjure. Pour votre bien. »

Talia baissa les yeux sur ses mains, sur ses doigts qui jouaient distraitemment avec le bord brodé de sa robe, un pli, un froissement, un geste nerveux. « Un effort... » murmura-t-elle, presque pour elle-même. « Un effort pour qui ? Pour quoi ? Pour un avenir qu'on est en train de décider sans moi, dans mon dos ? »

Le professeur la fixa, perplexe, décontenancé par l'amertume soudaine de la jeune fille. Mais il se racla la gorge et reprit d'une voix qu'il voulut plus douce, plus conciliante. « Dans votre propre intérêt, princesse. Croyez-moi. Vous savez très bien, au fond de vous, pourquoi votre père tient tant à ce que vous appreniez tout cela. Il ne le fait pas par méchanceté, mais par amour pour vous et pour le royaume. »

Elle le savait. Oh oui, elle le savait. Et cette pensée, cette certitude, la hantait jour et nuit, empoisonnant ses rêves, assombrissant ses jours. La perspective d'un mariage arrangé, imposé, avec un homme qu'elle n'avait jamais vu, dont elle ne connaissait que le nom et la

position sur une carte, lui était insupportable, physiquement insupportable. L'idée de fuir, de s'enfuir loin de Goldrynn, de ces murs dorés qui étaient sa prison, lui traversa l'esprit comme un éclair. Mais elle savait, avec la lucidité désespérée des captifs, qu'échapper seule à ce destin, sans aide, sans allié, était impossible. Pourtant, un mince sourire, presque imperceptible, apparut au coin de ses lèvres. Peut-être... peut-être qu'avec un allié assez puissant, assez loyal, elle pourrait envisager l'impossible. Peut-être...

Dans la cour du palais, inondée de soleil, Feiyl, le jeune dragon, observait silencieusement les jardins royaux. À présent adulte, il avait achevé sa croissance et s'était transformé en un jeune homme d'une beauté troublante, élégant et félin dans ses mouvements. Ses longs cheveux sombres, si noirs qu'ils semblaient absorber la lumière, mais parcourus de reflets bleutés mystérieux, étaient noués en une simple queue de cheval qui dégageait son visage aux traits fins, presque androgynes. Ses yeux, de la couleur de l'or en fusion, d'un or ancien et profond, suivaient avec une attention soutenue, presque douloureuse, le moindre mouvement

de Talia depuis sa sortie de la salle de cours. Il était là, immobile, comme une statue, un gardien silencieux.

Lorsqu'elle le rejoignit enfin, traversant la pelouse d'un pas pressé, elle leva les yeux vers lui, et un sourire malicieux, si rare ces derniers temps, éclaira son visage. « Alors, Feiyl, cette armure ? Elle n'est pas trop lourde pour toi ? Tu n'as pas l'habitude de porter un tel poids, je parie. »

Il esquissa un sourire timide, posant machinalement sa main fine sur le pommeau de l'épée qui pendait à sa ceinture. « Non, je m'y suis habitué, au fil des années. Ton père a insisté pour que je m'entraîne, que je sois prêt. Et je dois dire que le poids est devenu familier, presque rassurant. »

Elle le détailla de bas en haut, un regard appuyé, presque audacieux, qui trahissait une certaine admiration, un sentiment plus profond qu'elle ne voulait sans doute s'avouer. « Elle te va bien, tu sais, cette armure. Elle te va très bien, même. Tu as l'air d'un vrai guerrier, d'un prince venu d'un royaume lointain. »

À ces mots, prononcés avec une douceur inattendue, Feiyl sentit le rouge, une vague de chaleur, lui monter aux joues, colorer ses pommettes saillantes. Perturbé, gêné par l'intensité de son regard, il s'inclina respectueusement, très bas, comme un serviteur devant sa maîtresse. Talia éclata d'un léger rire, un son cristallin qui résonna dans la cour. « Allons, Feiyl, voyons ! Depuis le temps, depuis toutes ces années que nous nous connaissons, tu n'as pas besoin de te montrer si formel avec moi. Je ne suis pas la reine, je suis... je suis ton amie. »

Feiyl se redressa lentement, mais il hésita un instant, ses yeux d'or plongés dans les siens. « Peut-être que oui, peut-être que tu as raison... » Il s'interrompit brusquement, sa mâchoire se serrant, ne souhaitant pas, surtout pas, aborder le sujet brûlant des fiançailles imminentes, cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de leurs têtes. « ...mais tu es une princesse, Talia. La princesse héritière de Fereyan. Et moi, je ne suis qu'un dragon recueilli par charité. Je ne suis pas de ton rang, je ne le serai jamais. Les conventions, les règles, tout nous sépare. »

Talia le regarda, amusée par sa gêne, mais aussi touchée par sa loyauté, par cette humilité qui le caractérisait. « Depuis quand ce genre de choses t'intéresse-t-il, Feiyl ? Depuis quand te soucies-tu des conventions et des rangs ? Toi qui as toujours été au-dessus de tout cela, toi qui es libre, toi qui peux voler ? » Elle secoua la tête, réprimant un nouveau rire.

Gêné, mal à l'aise, Feiyl préféra détourner la conversation, changer de sujet avant de se trahir. « Je devrais aller remercier ton père, peut-être. Le remercier pour ce qu'il a fait pour moi, pour m'avoir accueilli, protégé, formé toutes ces années. Je ne l'ai pas fait depuis longtemps. »

Elle hocha la tête, un sourire doux, presque maternel, sur les lèvres. « Oh, tu sais bien que pour lui, c'est différent. Pour lui, tu es comme un fils, Feiyl. Il t'aime, à sa façon. Il t'a vu grandir. »

Mais Feiyl détourna le regard, son visage devenant sérieux, presque douloureux. « Mais je ne le suis pas. Je ne suis pas son fils. Je ne suis pas de votre sang. Je suis... je suis un

étranger. Un dragon. » Avant qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit, avant qu'il ne laisse échapper un secret trop lourd, un garde en livrée royale s'approcha d'eux d'un pas rapide.

« Dame Talia, Sa Majesté le roi vous attend sur-le-champ dans la salle du trône. »

Talia se tourna vers Feiyl, et dans son regard passa une expression de résignation, de lassitude, mais aussi de détermination farouche. « Je devine déjà la raison de cette convocation. Crois-moi, ce ne sera pas une discussion agréable... Pas agréable du tout. Tu peux rester ici, Feiyl. Père et moi finirons par nous disputer, comme toujours. C'est devenu une habitude, presque un rituel. »

Feiyl inclina la tête en signe de compréhension, mais son regard d'or suivit Talia tandis qu'elle s'éloignait, sa robe claire flottant derrière elle. Il resta immobile, silencieusement inquiet pour elle, le cœur serré par une angoisse qu'il ne pouvait nommer, un pressentiment obscur.

Dans la salle du trône, cette immense nef de pierre froide où les échos des voix royales résonnaient depuis des siècles, Talia marcha d'un pas lent, mesuré, jusqu'à son père. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, mais elle s'efforçait de garder une contenance, de ne pas montrer sa peur. Freyki, debout au centre de la pièce, près du trône vide, se tourna vers elle. Il avait une expression solennelle, grave, et son visage était un masque de marbre, impénétrable.

« Talia, » dit-il, et sa voix grave, autoritaire, résonna, amplifiée par l'acoustique de l'immense salle, « tu as seize ans aujourd'hui. Tu n'es plus une enfant. Il est temps, grand temps, pour toi de prendre tes responsabilités, d'assumer pleinement ton rôle de princesse de Fereyan. »

Elle le regarda sans ciller, sans baisser les yeux, déterminée à ne pas flancher, à ne pas montrer sa vulnérabilité. Sa voix, claire et ferme, défia le silence. « Et que veux-tu exactement de moi, père ? Qu'attends-tu de ta fille ? »

Freyki inspira profondément, se racla la gorge, et reprit d'une voix solennelle, comme s'il lisait un édit royal. « Tes fiançailles avec le prince Asheer d'Etania ont été décidées. Les traités sont signés. Cette alliance, ce mariage, assurera la sécurité de notre royaume pour les générations à venir. C'est une décision importante, nécessaire. »

Talia baissa les yeux un instant sur le sol de marbre, et un soupir brisé, chargé de tout le chagrin du monde, s'échappa de ses lèvres. Elle savait que ce moment viendrait, elle le savait depuis des mois, depuis qu'elle avait surpris des conversations entre les conseillers. Mais cela ne rendait pas l'idée de ce mariage forcé, de cette union imposée, moins insupportable, moins révoltante. Elle releva la tête, et ses yeux, humides mais brûlants de détermination, plongèrent dans ceux de son père.

« Père, je ne veux pas de ce mariage. Je ne veux pas épouser un inconnu, un homme que je n'ai jamais vu, dont j'ignore tout. Je veux être libre, libre de choisir mon avenir, libre de choisir qui j'aimerai. »

Un silence tendu, électrique, suivit sa déclaration. Freyki fronça les sourcils, ses traits se durcirent, mais cette fois, contrairement à son attente, une lueur d'hésitation, fugace, presque imperceptible, brilla dans son regard sévère. Les mots de sa fille, leur sincérité, leur douleur, l'atteignaient plus qu'il ne l'aurait admis, plus qu'il ne le voulait. Ils faisaient écho aux paroles de Jaelith, à ses propres doutes refoulés. Finalement, il soupira, un long soupir qui sembla vider ses poumons de tout l'air, et son visage, un instant, parut las, vieilli, vulnérable. Sans un mot, sans une explication, il se détourna et quitta la salle d'un pas lent, lourd, laissant sa fille seule dans l'immensité glaciale de la salle du trône.

Talia, restée seule, sentit son cœur se serrer encore plus fort. Elle avait osé, pour la première fois, affirmer sa volonté, défier l'autorité paternelle. Mais elle savait, avec une lucidité désespérée, que son père, malgré cette réaction inhabituelle, cette hésitation, restait fondamentalement fidèle à ses convictions, à son sens du devoir. La bataille était loin d'être gagnée. Pourtant, au fond d'elle-même, une flamme nouvelle venait de s'allumer. Elle était

déterminée, plus que jamais : elle ne serait pas simplement un pion, un objet, dans le grand jeu de pouvoir de Fereyan. Elle se battrait pour sa liberté, pour son droit à choisir son destin, quoi qu'il lui en coûte.

Chapitre 6 : Une escapade incognito

La tension dans le palais de Fereyan était devenue presque insupportable, une présence tangible, une brume grise et collante qui imprégnait chaque pierre, chaque tenture, chaque souffle. Elle s'insinuait dans les couloirs les plus reculés, dans les appartements les plus privés, rendant l'air lui-même difficile à respirer. Le regard de Jaelith, cette femme qui avait toujours été un phare dans la tempête, se posait souvent avec une inquiétude grandissante sur Tyrian. Ses yeux, autrefois si vifs, si pétillants de cette curiosité insatiable qui le poussait à dévorer les livres, semblaient maintenant ternes, éteints, comme si une chandelle intérieure avait été soufflée par un vent glacial. Un poids invisible, fait de mots non-dits, de regards déçus et d'attentes impossibles à combler, pesait sur ses épaules encore frêles, le courbant légèrement, volant à sa jeunesse son insouciance naturelle. Chaque jour, il s'enfermait un peu plus dans la bibliothèque, ce sanctuaire de silence et de savoir, cherchant désespérément à fuir non seulement les entraînements imposés par Freyki, ces séances de labeur et de réprimandes, mais aussi l'atmosphère

oppressante de la cour, ce théâtre de regards en coin et de chuchotements où il se sentait constamment jugé, constamment en défaut.

Une après-midi, alors que la lumière dorée filtrait à travers les vitraux de la chapelle, baignant la bibliothèque d'une clarté douce et apaisante, Jaelith, déterminée à offrir un moment de répit, une bouffée d'air pur à son fils aîné, s'approcha de lui. Il était absorbé, comme toujours, dans la lecture d'un vieux manuscrit, un de ces textes poussiéreux qu'il dénichait dans les recoins les plus oubliés des rayonnages. Elle posa une main douce et rassurante sur son épaule, et lorsqu'il leva les yeux, surpris de cette interruption, elle lui sourit avec toute la tendresse du monde, un sourire qui semblait dire : « Je suis là. Je vois ta peine. Je comprends. »

« Tyrian, aujourd'hui, tu vas m'accompagner, » dit-elle, et sa voix, bien que faible, portait une lueur de détermination, une flamme intacte. « Nous allons sortir. Toi et moi, juste nous deux. Il est temps, grand temps, de découvrir la cité, de voir autre chose que ces murs, de sentir autre chose que cette tristesse.

Il est temps de laisser nos soucis derrière nous, ne serait-ce que pour quelques heures. »

Tyrian releva la tête, ses yeux s'écrouillant de surprise, mais aussi d'une gratitude profonde, presque douloureuse. Un faible sourire, si rare ces derniers temps, se dessina timidement sur son visage fatigué. « Mère... vraiment ? Vous voulez dire... sortir du palais ? Comme des gens ordinaires ? »

Jaelith hocha la tête, son regard débordant d'une affection si intense qu'elle semblait pouvoir guérir toutes les blessures. « Oui, mon fils. Vraiment. Parfois, pour retrouver notre force, pour nous rappeler qui nous sommes vraiment, il faut prendre un peu de distance avec tout cela. Avec les obligations, les attentes, les regards. Alors va chercher ta cape, la plus simple que tu aies. Nous partons sans plus attendre, avant que quelqu'un ne cherche à nous en dissuader. »

Enfilant leurs capes de laine grossière, des capes ordinaires qui les dépouillaient de leurs attributs royaux et les rendaient anonymes, Jaelith et Tyrian quittèrent discrètement le palais par une poterne dérobée que la reine

connaissait depuis son enfance. Ils se glissèrent dans les ruelles comme deux ombres, deux fantômes fuyant un monde trop lourd. Et soudain, la cité de Fereyan s'étendit devant eux, vibrante, grouillante d'une vie qu'ils n'avaient jamais vraiment connue. Le marché bourdonnait d'une activité fiévreuse et joyeuse. Les marchands, hauts en couleur, vantaient leurs marchandises d'une voix tonitruante, rivalisant d'éloquence et d'humour pour attirer le chaland. Des enfants, pieds nus dans la poussière, couraient en riant entre les étals, poursuivis par des chiens errants. Et des musiciens de rue, installés à un carrefour, emplissaient l'air de mélodies entraînantes, jouées sur des flûtes de bois et des tambourins, une musique simple, populaire, mais d'une gaieté communicative.

Ils se dirigèrent vers le cœur du quartier des marchands, là où les étals se pressaient les uns contre les autres dans une explosion de couleurs et d'odeurs. Des pyramides d'épices exotiques – curcuma safrané, cumin doré, piment rouge sang – embaumaient l'air de parfums puissants et enivrants. Des étoffes aux teintes vibrantes – soies pourpres, velours bleu nuit, cotons imprimés de motifs

complexes – pendaient, offertes au regard et au toucher. Et des bijoux scintillants, bracelets d'argent, colliers de pierres semi-précieuses, boucles d'oreilles délicates, capturaient la lumière du soleil en mille éclats. Tyrian, qui semblait toujours porter le poids du monde sur ses épaules, qui marchait habituellement voûté comme sous le poids d'une invisible culpabilité, retrouva un semblant de légèreté. Il redressa la tête, ses yeux s'illuminèrent, et un sourire, d'abord hésitant, puis plus franc, éclaira son visage en découvrant les richesses et les couleurs qui s'épalaient devant lui, cette profusion de vie si différente de l'ordre austère du palais. Son regard s'arrêta, fasciné, sur un stand de livres anciens, une petite échoppe à l'ombre d'un auvent, où un vieil homme aux cheveux gris comme la cendre et aux doigts tachés d'encre proposait des ouvrages usés par les lectures. L'homme, voyant l'intérêt du jeune homme, lui tendit un ouvrage relié de cuir fatigué, aux pages jaunies. Tyrian le prit avec une révérence presque religieuse, comme s'il tenait entre ses mains un objet sacré.

Jaelith, heureuse, profondément heureuse de voir son fils sourire, de voir cette lueur de vie

renaître dans ses yeux, l'observait avec une affection mêlée de gratitude. Elle se tenait un peu en retrait, le regardant feuilleter le livre, caresser les pages du bout des doigts, absorbé par un monde qui n'appartenait qu'à lui.

« Tu vois, mon fils, » murmura-t-elle en s'approchant, sa voix douce comme une caresse, « il y a tant à découvrir ici, dans ce chaos, dans cette vie grouillante. La vie est bien plus vaste, bien plus riche, bien plus surprenante que les murs de notre palais, que les intrigues de la cour. Il ne faut jamais l'oublier. »

Après avoir exploré longuement le marché, s'imprégnant de ses odeurs, de ses bruits, de sa vitalité, ils se dirigèrent, sur les conseils d'un passant, vers une auberge modeste mais chaleureuse appelée *Les Trois Chopes*. L'enseigne, une planche de bois grossièrement peinte représentant trois chopes débordant de bière, grinçait doucement au vent. L'intérieur était tout ce qu'ils espéraient : une grande salle enfumée, éclairée par des chandelles de suif et un bon feu qui crépitait dans une immense cheminée de pierre noircie. L'endroit était empli des rires francs des clients, des éclats de

voix joyeuses, du choc des chopes en étain sur les tables de bois. Jaelith et Tyrian s'installèrent près de la cheminée, sur un banc inconfortable mais accueillant, savourant la chaleur du feu et l'atmosphère conviviale, cette impression d'être, pour la première fois depuis longtemps, simplement deux personnes parmi d'autres, anonymes et libres.

Ils commandèrent deux chopes de la bière locale, une boisson ambrée et mousseuse, et un plat de ragoût fumant, et ils conversèrent tranquillement, comme ils ne l'avaient pas fait depuis des années. Tyrian parla de ses lectures, de ses découvertes, de ses doutes, et Jaelith l'écouta, vraiment écouta, hochant la tête, posant des questions, partageant ses propres souvenirs d'enfance, ses propres rêves oubliés.

Alors qu'ils étaient plongés dans cette conversation précieuse, un éclat de voix soudain, brutal, brisa la quiétude du moment. Près du comptoir, une serveuse, une jeune femme au visage doux et aux cheveux blonds, tentait désespérément de se dégager de l'emprise d'un homme ivre. L'homme, un colosse à la barbe hirsute et aux vêtements

crasseux, la tenait fermement par le bras, son rire gras et menaçant résonnant dans la salle, couvrant un instant les autres bruits. Ses yeux vitreux, injectés de sang, détaillaient la jeune femme avec une insistance obscène. Les clients, soit indifférents, soit trop intimidés par la carrure de l'ivrogne, soit simplement trop absorbés par leur propre conversation, n'osaient intervenir, baissant les yeux dans leurs chopes.

Jaelith se leva brusquement, comme mue par un ressort. Toute faiblesse, toute fatigue semblait s'être évanouie. Une flamme de colère sacrée brillait dans ses yeux. « Tyrian, reste ici, » ordonna-t-elle d'une voix douce mais inflexible, un ordre de reine, de mère, de justicière.

Elle s'avança résolument vers l'ivrogne, sa cape sombre flottant derrière elle. Elle se planta devant lui, le regard dur, brûlant d'une autorité naturelle qui n'avait pas besoin de couronne.

« Lâchez cette jeune femme, immédiatement !
» Sa voix claqua comme un fouet dans le silence soudain qui s'était abattu sur l'auberge.

L'homme se tourna lourdement vers elle, ses yeux mettant un temps à accommoder. Un rictus méprisant, émaillé de dents gâtées, tordit ses lèvres. « Et qui c'est qui cause ? Qui êtes-vous donc pour me dire quoi faire, hein, la dame ? Vous voulez sa place ? »

Jaelith soutint son regard sans ciller, sans peur, avec une dignité inébranlable, une dignité de reine, de femme libre. « Peu importe qui je suis. Ce que vous faites est inacceptable. C'est une honte. Lâchez-la. »

L'ivrogne éclata d'un rire gras, méprisant, mais avant qu'il n'ait le temps de réagir, avant qu'il ne puisse proférer une nouvelle insulte, Jaelith, avec une rapidité et une précision surprenante, lui asséna une gifle cinglante. Le bruit sec résonna dans l'auberge silencieuse. L'homme chancela, plus de surprise que de douleur, lâchant machinalement le bras de la serveuse. La jeune femme, profitant de la diversion, se libéra de son emprise et se réfugia derrière le comptoir, en larmes.

À cet instant précis, la porte de l'auberge s'ouvrit à la volée, et deux soldats de la garde royale, attirés par le tumulte ou par un

rapport, entrèrent, l'air méfiant, la main sur la garde de leur épée. Leurs yeux parcoururent la salle, s'arrêtèrent sur la scène, puis sur Jaelith. Et soudain, leurs yeux s'élargirent, leurs mâchoires se décrochèrent en reconnaissant la reine, malgré sa cape modeste, malgré l'absence de ses atours. Ils la reconnurent à son port, à son regard, à cette aura indéfinissable qui émanait d'elle.

« Majesté Jaelith ! » s'écria l'un des soldats, le plus âgé, en s'inclinant précipitamment, presque tombant à genoux. « Que... que se passe-t-il ici ? Êtes-vous blessée ? »

La couverture de Jaelith était grillée, irrémédiablement. Un murmure parcourut la salle comme une traînée de poudre, une vague de chuchotements admiratifs et incrédules, alors que les clients réalisaient enfin à qui ils avaient affaire. La reine de Fereyan en personne, dans leur modeste auberge, giflant un ivrogne pour défendre une serveuse. Jaelith soupira légèrement, un souffle d'agacement, comprenant que l'anonymat, cette liberté si précieuse, venait de s'évanouir.

« Rien de grave, soldats, » dit-elle aux gardes, d'une voix calme, posée, qui rassura sans effort. « Cet homme, voyez-vous, importunait cette jeune femme de façon grossière. Veuillez avoir l'obligeance de le conduire dehors et de lui faire comprendre les rudiments de la courtoisie. »

Les soldats s'exécutèrent avec empressement, empoignant l'ivrogne maintenant dégrisé par la peur, et le traînèrent dehors sous les regards réprobateurs et admiratifs de l'assistance. Tyrian, qui avait observé la scène, le cœur battant, rejoignit sa mère, l'air soucieux, le visage marqué par une inquiétude sincère.

« Mère, allons-nous avoir des ennuis ? Père va être furieux quand il apprendra que nous sommes sortis, et que... que vous avez frappé un homme dans une auberge. »

Jaelith secoua la tête, un sourire doux, amusé même, aux lèvres. Elle posa une main sur la joue de son fils. « Non, mon fils, nous n'aurons pas d'ennuis. Ou du moins, ce ne sont pas les ennuis qui comptent. Ce qui compte, c'est que nous avons fait ce qu'il

fallait. Allons, rentrons maintenant.
L'aventure est finie. »

Accompagnés des soldats, qui formaient désormais une escorte involontaire, ils reprirent le chemin vers le palais, traversant les rues maintenant familières du marché. Bien que leur escapade ait été écourtée, brutalement interrompue, Tyrian se sentait plus léger, étrangement apaisé. Il se sentait reconnaissant, infiniment reconnaissant, envers sa mère pour ce moment de liberté partagée, pour ce souvenir précieux qu'il graverait dans sa mémoire.

À leur retour, comme ils le redoutaient, Freyki les attendait dans la grande salle du palais, cette immense pièce où les échos portaient si loin. Il se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, le regard dur comme la pierre, une statue de reproche vivante. Son expression sévère, figée, ne laissait présager aucune indulgence, aucune clémence.

« Où étiez-vous ? » demanda-t-il, et sa voix, bien que contrôlée, trahissait un mélange complexe de colère froide et d'inquiétude sincère, presque paternelle.

Jaelith releva la tête, soutenant son regard sans ciller. Elle posa un regard déterminé, presque un défi, sur son époux. « J'ai emmené Tyrian en ville, Freyki. Je l'ai emmené voir le marché, sentir l'air de la rue, entendre les rires du peuple. Il avait besoin de respirer, besoin de voir autre chose que ces murs et tes exigences. Il avait besoin de sa mère. »

Freyki serra les poings, ses jointures blanchirent, ses sourcils se rejoignirent en une expression de frustration à peine contenue. « Tu sais bien, Jaelith, tu le sais pertinemment, qu'en ces temps troublés, la sécurité de notre famille doit primer sur tout le reste. Ce n'était pas prudent de sortir ainsi, sans gardes, sans protection. Tu aurais pu être reconnue, attaquée, tu... »

Avant que Jaelith ne réponde, avant que l'orage n'éclate entre eux, Tyrian, sentant la tension monter dangereusement, prit la parole. Il s'avança d'un pas, et sa voix, bien que trahissant une timidité naturelle, un tremblement, était empreinte d'un courage nouveau, d'une volonté de protéger sa mère.

« Père, c'était ma faute. C'est moi qui ai insisté pour sortir, qui ai supplié mère de m'emmener. Ne la blâmez pas, je vous en prie. Ne la punissez pas pour m'avoir accordé ce que je lui ai demandé. »

Freyki détourna son regard vers son fils, et quelque chose dans ses yeux, dans cette prunelle d'ordinaire si dure, vacilla brièvement. Une lueur, prise entre la colère persistante et l'incompréhension, mais aussi, peut-être, une once de fierté malgré tout. Après un long moment de silence pesant, où l'on n'entendit que le crépitement des torches, il relâcha un peu la tension de ses épaules, comme si un ressort intérieur s'était détendu.

« Nous en parlerons plus tard, » finit-il par dire, d'une voix lasse, usée. Il tourna les talons et quitta la pièce sans ajouter un mot, sa silhouette disparaissant dans l'ombre du couloir.

Jaelith posa une main réconfortante sur l'épaule de Tyrian, une main qui disait tout : la fierté, la gratitude, l'amour. Elle lui offrit un sourire doux, lumineux. « Tu as bien agi, mon fils. Tu t'es comporté en homme, en

protecteur. Ce fut une aventure, une vraie, et c'est tout ce qui compte. Reste fort. Ne laisse personne, pas même ton père, éteindre la lumière qui est en toi. »

Tyrian hocha la tête, son regard rempli d'une gratitude infinie. Avec la présence rassurante de sa mère à ses côtés, avec ce souvenir de liberté chevillé au cœur, il sentait, pour la première fois depuis longtemps, qu'il pourrait faire face à ce qui l'attendait, quelles que soient les épreuves.

Ainsi, cette brève escapade, ce moment volé au destin, avait permis à Tyrian de sentir à nouveau un souffle de liberté, de renouer avec une part de lui-même qu'il croyait perdue. Il savait que le chemin serait long, semé d'embûches, et que son père demeurerait probablement inflexible, prisonnier de ses propres certitudes. Mais il avait retrouvé, au fond de lui, une force nouvelle, une étincelle de résistance. Une force puisée dans l'amour et le soutien indéfectibles de sa mère, cette reine fragile mais si puissante, qui lui avait offert, le temps d'une après-midi, un avant-goût de la vie qu'il méritait.

Chapitre 7 : La colère de Freyki

Le silence pesant qui planait sur le palais de Fereyan depuis le retour de Jaelith et Tyrian, ce silence épais comme une chape de plomb qui avait englouti les couloirs et les salles, éclata soudain dans la grande salle du trône, rompu par les cris de Freyki. Le roi, tel un orage qui éclate après une longue accalmie trompeuse, arpentait la pièce d'un pas rapide, fiévreux, ses bottes résonnant sur le marbre froid comme autant de coups de tonnerre. Son visage, d'ordinaire si maîtrisé, si impénétrable, était marqué par une colère à peine contenue, une fureur qui lui rougissait le cou et les tempes, et ses poings se serraient et se desserraient à chaque instant, comme s'il luttait contre l'envie de frapper quelque chose, quelqu'un.

« Comment as-tu pu, Jaelith ?! » s'écria-t-il, sa voix grondant, résonnant sous les hautes voûtes, faisant trembler les vitraux. « Comment as-tu pu commettre une telle imprudence ? Sortir en ville sans escorte, sans protection, mettre ta vie en danger ainsi que celle de Tyrian ! C'est insensé ! C'est de la folie pure ! »

Face à lui, Jaelith, pâle comme une statue de cire, ses traits tirés par la fatigue et la maladie, mais animée d'une détermination farouche, se tenait droite, immobile. Elle n'était plus, en cet instant, la reine affaiblie que la maladie rongeaient jour après jour. Elle était une mère, une mère prête à défendre son enfant contre toutes les accusations, contre le monde entier s'il le fallait. Son regard, calme et résolu, rempli d'une paix intérieure que rien ne semblait pouvoir ébranler, soutenait sans ciller la fureur de son époux.

« Freyki, » répondit-elle, sa voix douce comme un murmure de source, mais ferme comme l'acier le mieux trempé, « Tyrian avait besoin de ce moment. Il étouffe ici, dans ce palais, sous la pression et le poids de tes attentes, sous le regard constant de ceux qui le jugent. Il se noie, Freyki, et tu ne le vois pas. Nous devons sortir, ne serait-ce qu'une heure, ne serait-ce que pour qu'il puisse respirer, sentir l'air du dehors, entendre des rires qui ne sont pas des rires de cour, se sentir vivant, tout simplement. »

Freyki serra les poings si forts que ses jointures devinrent blanches comme l'os. Ses

traits se durcirent davantage, se figèrent en un masque de reproche implacable. « Et pour cela, pour ce besoin prétendument vital, tu as pris le risque insensé, criminel, de vous exposer, sans aucune protection, aux dangers de la rue ? Tu aurais pu être reconnue, attaquée, blessée, ou pire ! Et Tyrian, au lieu de te protéger, au lieu de te raisonner comme tout fils responsable l'aurait fait, t'a suivie aveuglément dans cette folie ! »

À ces mots, Tyrian, qui observait la scène depuis l'ombre d'un pilier, à l'écart, comme un spectateur impuissant de son propre drame, baissa la tête, le poids écrasant de la culpabilité s'abattant sur ses épaules déjà si frêles. Il se sentit devenir tout petit, inexistant, annulé par la colère paternelle. Freyki, les yeux flamboyant d'un reproche brûlant, se tourna vers lui, et sa voix, déjà tranchante, se fit plus acérée encore, une lame qui cherchait à blesser.

« Tyrian ! Toi, tu es un prince de Fereyan ! Tu as dix-sept ans, l'âge de raison, l'âge de la responsabilité ! Tu aurais dû protéger ta mère, pas l'accompagner dans cette escapade insensée ! As-tu la moindre idée, la moindre,

des conséquences que cela aurait pu avoir pour notre famille, pour le royaume, si un malheur était arrivé ? »

Tyrian, dévasté, anéanti par la colère de son père, par ce torrent de mots qui le frappaient comme des coups, murmura faiblement, d'une voix étranglée, le regard obstinément fixé sur le sol de marbre, incapable d'affronter le regard paternel. « Je suis désolé, père. Je... je n'ai pas voulu... je n'ai pas pensé... »

Avant qu'il ne puisse terminer sa phrase, avant que les larmes ne coulent, une silhouette s'avança, rapide et déterminée. Talia se plaça entre son père et son frère, un rempart de chair et de volonté. Son regard, d'ordinaire si doux, si paisible, défiait maintenant celui de Freyki avec une intensité surprenante, une flamme de révolte qui illuminait ses yeux cristallins.

« Père, arrête ! Ça suffit ! » Sa voix claire, vibrante d'émotion, résonna dans la salle. « Ce n'est pas la faute de Tyrian ! Tu l'accuses, tu le condamnes sans même l'écouter ! Mère voulait seulement lui offrir un moment de répit, un instant où il n'avait pas à être celui

que tu exiges qu'il soit, le guerrier, le prince parfait ! Pourquoi, dis-moi, pourquoi ne peux-tu pas comprendre cela ? Pourquoi es-tu si aveugle ? »

Freyki fixa sa fille, interloqué, décontenancé par cette attaque inattendue. La surprise se mêla à une indignation farouche sur son visage. Ses sourcils se rejoignirent en une ligne sévère. « Talia, tu n'as pas à prendre parti dans cette affaire. Tu es trop jeune pour comprendre les responsabilités qui pèsent sur nous. Ce n'est pas à toi de décider ce qui est bon pour ce royaume ou pour cette famille. Tyrian a agi de manière irresponsable et doit en subir les conséquences. C'est ainsi. »

Soudain, une autre voix s'éleva dans la salle. Tanis, le plus jeune des enfants, qui se tenait jusque-là dans l'embrasure de la porte, observant la scène en silence, s'avança d'un pas décidé. Son visage, d'ordinaire si ouvert, si joyeux, était grave, presque solennel. Bien que sa stature fût plus frêle que celle de son père, il se tenait droit, les épaules carrées, les bras croisés sur sa poitrine dans une imitation inconsciente de l'attitude paternelle.

« Père a raison, » déclara-t-il, sa voix calme mais ferme, étonnamment posée pour son âge. « Tyrian aurait dû essayer de dissuader mère. Les règles, les lois de notre maison, sont là pour nous protéger, tous autant que nous sommes. Si on les ignore, si on les transgresse, on met tout le monde en danger. »

Talia tourna brusquement la tête vers lui, ses yeux, si clairs, s'enflammant de colère et de tristesse mêlée. « Tanis ! Comment peux-tu dire cela ? Toi, son frère ? Tyrian souffre déjà suffisamment à cause de cette pression incessante, de ce moule dans lequel on veut le faire entrer de force. Ce n'est pas en le condamnant davantage, en te rangeant du côté de l'accusation, qu'on l'aidera ! Tu devrais être à ses côtés, pas contre lui ! »

Tanis soutint le regard de sa sœur sans faillir, sans ciller. Et dans ses yeux, derrière la loyauté inébranlable qu'il vouait à son père, derrière cette conviction que les règles étaient sacrées, une lueur de chagrin, fugace, presque imperceptible, traversa son regard. « Les règles existent pour une raison, Talia. Père nous les a enseignées. Si nous les ignorons, si

nous les brisons, nous mettons tous en danger.
C'est la vérité, même si elle est dure. »

Voyant ses enfants, ses trois enfants, divisés par cette querelle, dressés les uns contre les autres comme des étrangers, Jaelith sentit son cœur de mère se briser un peu plus. Elle leva une main, un geste lent, apaisant, un appel au calme. Et sa voix douce, ce murmure qui avait bercé tant de nuits d'insomnie, s'éleva dans la salle, enveloppant les esprits échauffés d'une caresse.

« Freyki, » murmura-t-elle en regardant son époux avec une lueur de tristesse infinie dans les yeux, une tristesse qui venait des profondeurs de son âme, « nous devons nous unir, pas nous déchirer. Regarde-nous. Nous sommes une famille, pas une cour de justice. Tyrian a besoin de notre compréhension, de notre soutien, de notre amour, pas de notre colère ni de nos reproches. Il a besoin de savoir que nous sommes là pour lui, quoi qu'il arrive. »

Les épaules de Freyki, si tendues, si rigides, se détendirent légèrement, imperceptiblement. La tempête dans ses yeux parut perdre de sa

violence. Mais la frustration, l'incompréhension, cette conviction d'avoir raison, demeurerait visible dans son regard, dans la façon dont ses mâchoires restaient serrées.

« Jaelith, je comprends ce que tu cherches à faire, je le comprends parfaitement. Mais la sécurité de notre famille, la sécurité de notre royaume, doit rester notre priorité absolue, notre seul et unique guide. Nous devons être plus prudents, mille fois plus prudents, surtout en ces temps troublés où l'ombre de la guerre plane peut-être. »

Jaelith acquiesça lentement, et son regard, cette lumière qui ne s'éteignait jamais tout à fait, adoucissait quelque peu la dureté persistante des traits de son mari. « Je suis d'accord, Freyki. Je ne dis pas le contraire. Soyons plus prudents, prenons toutes les précautions nécessaires. Mais sachons aussi être plus compréhensifs, plus à l'écoute. Tyrian mérite notre soutien, tout comme Talia et Tanis méritent qu'on les écoute. Nous devons être une famille unie, vraiment unie, car ce qui nous attend à l'avenir, les épreuves que le destin nous réserve, ne fera qu'exiger plus de

force, plus de cohésion de notre part. Si nous sommes divisés, nous sommes perdus. »

Freyki hocha la tête, un mouvement raide, contraint, mais un mouvement tout de même. Son regard, en se posant sur Jaelith, sur ce visage qu'il aimait plus que tout et qu'il voyait dépérir jour après jour, s'adoucit malgré lui. Après un long moment de silence pesant, il tourna les yeux vers son fils, Tyrian, qui restait en retrait, immobile, le visage pâle comme un linge, les yeux rouges.

« Très bien, » dit Freyki, et sa voix, pour la première fois depuis le début de cette scène, avait perdu de sa dureté. Elle était plus posée, plus calme, presque résignée. « Tyrian, voici ce que nous allons faire. À partir de maintenant, et jusqu'à nouvel ordre, tu passeras davantage de temps avec le père Nidud. Il est sage, il est patient. Il veillera à ce que tu t'entraînes sérieusement, à ce que tu apprennes à te défendre, et à ce que tu respectes les règles de notre maison, les règles qui nous protègent. Cela ne sera pas une punition, Tyrian. Pas une punition. Considère-le comme... une leçon. Une leçon pour te guider, pour te forger. »

Tyrian acquiesça silencieusement, acceptant la décision de son père sans un mot, sans une plainte. Mais au fond de lui, derrière son visage impassible, une pointe de tristesse, de résignation douloureuse, lui serrait le cœur. Il se sentait incompris, jugé, condamné pour avoir simplement suivi sa mère, pour avoir goûté à un instant de liberté.

Talia, discrètement, sans un bruit, s'approcha de son frère. Elle glissa sa main dans la sienne, ses doigts fins s'entrelaçant avec les siens, et la serra doucement, très fort. Elle lui offrit un sourire réconfortant, un sourire qui disait : « Je suis là. Je ne te laisse pas tomber. » Puis, se penchant légèrement, elle chuchota doucement, pour que seul lui puisse l'entendre, un murmure dans le tumulte.

« Nous traverserons cela ensemble, Tyrian. Je te le promets. Nous devons rester forts, quoi qu'il arrive. Ne les laisse pas t'atteindre. »

La tension dans la salle, cette électricité douloureuse qui avait électrisé l'air, semblait se dissiper quelque peu, comme un orage violent qui, après avoir tout dévasté, s'éloigne enfin, laissant derrière lui un ciel gris et une

terre meurtrie. Mais les cicatrices des conflits familiaux, les mots blessants échangés, les regards durs, restaient visibles, palpables, comme des stigmates sur l'âme de chacun. Freyki, Jaelith, Tyrian, Talia, Tanis, tous savaient, au fond d'eux-mêmes, qu'ils devaient trouver un équilibre précaire entre leurs devoirs sacrés envers le royaume et leurs sentiments profonds, leurs besoins d'êtres humains. Les liens entre eux s'étaient étirés dangereusement, certains s'étaient affaiblis, peut-être même brisés. Mais tous savaient aussi, avec une certitude viscérale, que pour l'avenir de Fereyan, pour que ce royaume qu'ils aimaient survive aux tempêtes à venir, la force de leur famille, son unité, était primordiale. Plus que jamais, ils devaient apprendre à se reconstruire, à panser leurs plaies, à se retrouver.

Chapitre 8 : L'ombre du père Nidud

Depuis l'incident à l'auberge, cette brève échappée de liberté qui avait tant réjoui le cœur de Tyrian, ses journées s'étaient transformées en un enchaînement sans fin, implacable, de leçons théoriques et d'entraînements rigoureux. Le père Nidud, ce vieux prêtre au regard d'acier et à la foi inébranlable, avait été chargé par le roi de veiller personnellement à ce que Tyrian n'échappe pas aux exigences du rôle qui l'attendait, à ce qu'il devienne enfin ce prince digne de Fereyan que Freyki appelait de ses vœux. Le vieil homme, dont l'autorité était aussi implacable que sa foi était profonde, espérait sincèrement, avec une conviction presque mystique, faire de ce jeune homme tourmenté un guerrier fort et discipliné, un pilier du royaume.

Chaque matin, bien avant que les premières lueurs de l'aube ne viennent teinter l'horizon de rose et d'or, Tyrian, le cœur lourd comme une pierre tombale, rejoignait le père Nidud dans la cour d'entraînement. L'air était encore froid, chargé de l'humidité de la nuit, et ses pas résonnaient, tristes et solitaires, sur les

dalles usées par des générations de guerriers. Sous l'œil sévère, inquisiteur, du prêtre, il brandissait son épée encore et encore, répétant les mêmes mouvements, les mêmes enchaînements, jusqu'à ce que ses muscles, ses tendons, ses os mêmes s'engourdissent de douleur, jusqu'à ce que la douleur devienne une compagne familière, une présence constante. Chaque heure passée sur ce terrain de souffrance ajoutait un poids de plus à sa fatigue, une couche supplémentaire à son épuisement. Et malgré ses efforts désespérés pour plaire, pour satisfaire, pour être enfin à la hauteur, il sentait ses forces décliner inexorablement, comme une lampe dont l'huile s'épuise.

Freyki, bien qu'ayant consenti, sous l'influence de Jaelith, à adoucir l'expression de sa colère, continuait de surveiller les progrès de son fils avec une dureté intérieure qui ne faiblissait pas. Il ne se montrait plus, ne criait plus, mais il était là, partout. Souvent, il s'installait dans l'ombre d'une colonne de pierre, à l'abri des regards, et observait chaque mouvement de Tyrian, chaque hésitation, chaque chute. Sa mâchoire était crispée, ses poings serrés, et il exigeait, sans mot dire, sans un

encouragement, la perfection absolue. Tyrian, conscient de cette présence paternelle silencieuse et jugeante, faisait de son mieux, de tout son être, pour satisfaire cet œil invisible, mais l'épuisement, jour après jour, gagnait du terrain, rongant ses forces vives.

Un après-midi, alors que le soleil déclinait lentement vers l'horizon, projetant des ombres longues, démesurées, sur l'arène d'entraînement, Tyrian s'efforçait, le souffle court, les membres tétanisés par la fatigue, d'enchaîner une série complexe de parades et d'attaques que le père Nidud venait de lui enseigner. Il leva l'épée une dernière fois, rassemblant ce qui lui restait d'énergie, mais ses pieds, lourds comme du plomb, glissèrent traîtreusement sur le sol poussiéreux, et il s'effondra lourdement, de tout son poids. L'épée, comme pour se venger, échappa à sa main moite et, dans sa chute, traça une entaille profonde, brûlante, le long de son avant-bras.

Un cri de douleur, aigu, involontaire, lui échappa alors qu'il serrait convulsivement son bras ensanglanté, le sang ruisselant entre ses doigts, souillant sa tunique. En un instant,

Freyki fut près de lui, surgi de l'ombre où il se tenait tapi. Son visage était déformé, tiraillé entre une inquiétude viscérale, presque animale, et une colère froide qui ne demandait qu'à exploser, qui cherchait un exutoire.

« Debout, Tyrian ! » tonna Freyki, sa voix claquant comme un coup de fouet dans le silence de la cour. « Debout immédiatement ! Tu n'as pas le droit d'être faible ! La douleur est une faiblesse que tu dois surmonter ! »

Jaelith, qui observait la scène, impuissante, depuis le balcon qui surplombait la cour, ne put contenir plus longtemps son inquiétude. Son cœur de mère se révolta. Elle descendit les escaliers précipitamment, ses pas rapides trahissant son angoisse, et accourut vers Tyrian. Elle s'agenouilla à ses côtés dans la poussière, sans souci de sa robe, sans souci de sa dignité. Ses mains, expertes et douces malgré leur faiblesse, inspectèrent la blessure avec une délicatesse infinie, écartant les doigts tremblants de son fils pour évaluer la profondeur de la coupure.

« Freyki, cela suffit ! » s'écria-t-elle, et sa voix, d'ordinaire si douce, si posée, vibra d'une

colère sacrée, d'une réprobation absolue. Son regard, levé vers son époux, flamboyait d'une intensité rare. « Regarde ce que tu as fait ! Regarde-le ! Tyrian est épuisé, vidé, brisé par tes exigences, et maintenant il est blessé, il saigne ! Est-ce là ce que tu appelles forger un homme ? »

Freyki se redressa de toute sa hauteur, sa mâchoire se contractant spasmodiquement sous l'effet de la frustration, de l'incompréhension. Il cherchait ses mots, des mots qui justifieraient sa position, qui expliqueraient son attitude. « Jaelith, il doit apprendre. Il doit comprendre ce qu'est la vraie vie. Le monde, le royaume, ne fera pas preuve de pitié pour un prince faible. La faiblesse se paie, toujours. »

Jaelith se leva alors pour lui faire face, abandonnant un instant Tyrian. Elle se tenait droite, fière, défiant son époux, le roi, avec une détermination farouche. Son regard, dur comme l'acier, résolu comme une prophétie, plongea dans celui de Freyki.

« Et toi, Freyki, tu dois te rappeler une chose essentielle, fondamentale : Tyrian n'est pas

seulement ton héritier, le prince héritier de Fereyan. Il est aussi, d'abord, notre fils. Le fruit de notre amour. Il ne peut pas être forgé comme une arme, comme une épée, sans que cela n'ait de conséquences irréversibles sur lui, sur son âme, sur ce qu'il est. Tu es en train de le briser, Freyki, et tu ne le vois même pas ! »

Freyki ouvrit la bouche, prêt à répliquer, à contre-attaquer avec des arguments de roi, de stratège. Mais les paroles de Jaelith, leur vérité brute, leur douleur, le figèrent sur place. Il la regarda, déconcerté, désarçonné, comme un guerrier qui reçoit un coup là où il n'avait pas d'armure. Elle poursuivit, implacable, sa voix tremblant d'une émotion longtemps contenue, d'une peine immense.

« Ne vois-tu pas, dis-moi, ne vois-tu pas ce que ces entraînements, cette pression constante, font à Tyrian ? Regarde ses yeux, Freyki ! Ils sont éteints ! Il n'a plus de joie, plus d'espoir, plus de vie ! Il a besoin de notre soutien, de notre amour inconditionnel, de notre tendresse. Pas de notre cruauté, pas de cette dureté sans âme. »

Le père Nidud, qui était resté en retrait, silencieux, observant la scène avec une attention grave, s'avança alors vers eux. Son visage, habituellement si sévère, si impénétrable, était empreint d'une certaine compassion, d'une humanité qu'il laissait rarement paraître. Sa voix, quand il parla, était calme, posée, empreinte de la sagesse des années.

« Majesté, si vous me permettez... Le prince Tyrian a en lui un potentiel indéniable, une intelligence rare, une sensibilité qui pourrait être une force, si elle est bien guidée. Mais il lui faut du temps, de la patience, et de la bienveillance pour que ce potentiel s'épanouisse. La contrainte brutale, la pression incessante, ne font que le briser, l'enfoncer davantage. Peut-être, avec votre permission, devrions-nous réajuster son entraînement, l'adapter à sa nature, pour qu'il puisse récupérer, reprendre des forces, et apprendre à son rythme. »

Freyki soupira profondément, un long soupir qui sembla évacuer toute la tension accumulée, toute la colère, toute l'incompréhension. Il passa une main lasse sur

son visage, sur ses yeux fatigués, et ses épaules, pour la première fois, s'affaissèrent légèrement, trahissant une vulnérabilité rare. Il était pris, déchiré, entre sa frustration de roi qui voit ses plans contrariés, et son amour pour sa famille, pour cette femme qui le défiait avec tant de courage, pour ce fils qui souffrait.

« Très bien, père Nidud, » acquiesça-t-il enfin, d'une voix résignée, presque éteinte. « Faites selon votre jugement. Tyrian... va te reposer. Nous reprendrons... nous verrons plus tard. »

Jaelith, sans un regard pour Freyki, aida son fils à se relever. Ses mains, légères et pleines de douceur, soutinrent Tyrian, l'enveloppèrent, le guidèrent tandis qu'ils quittaient lentement l'arène, laissant derrière eux le père Nidud et le roi silencieux. Le regard de Freyki les suivit, longtemps, teinté de confusion, d'un regret profond, et d'une douleur muette. Il se rendait compte, avec une lucidité cruelle, que son désir obsessionnel de forger Tyrian en un guerrier à son image l'avait aveuglé à la souffrance de son fils, à sa nature profonde. Peut-être était-il trop tard pour réparer les dégâts. Peut-être pas.

Cette nuit-là, alors que le palais sombrait dans le silence, Jaelith veilla auprès de Tyrian dans sa chambre. La pièce était baignée de la lumière tremblante et dorée des chandelles, qui dansaient sur les murs, créant des ombres mouvantes et rassurantes. Assise au bord du lit, Jaelith appliqua avec des gestes d'une infinie délicatesse des onguents d'herbes médicinales sur la blessure de son fils, des baumes apaisants préparés par les herboristes du palais. Elle murmurait des paroles apaisantes, des mots doux comme des berceuses, pour le rassurer, pour chasser les démons de la journée. Tyrian, épuisé, vidé, les paupières lourdes, trouvait dans la présence de sa mère, dans sa voix, dans ses mains douces, un réconfort inespéré, un havre de paix dans la tempête.

« Mère, » murmura-t-il faiblement, sa voix à peine un souffle, ses yeux mi-clos de fatigue, « pourquoi père ne peut-il pas comprendre ? Pourquoi ne voit-il pas que je ne suis pas lui, que je ne serai jamais lui ? »

Jaelith soupira, un son chargé de toute la tristesse du monde, en caressant tendrement les cheveux de son fils, ces cheveux blonds si doux, si semblables aux siens. Son regard était voilé par la mélancolie, par une peine ancienne. « Mon fils, mon amour... ton père est un homme complexe. Il a été forgé par la douleur, par les épreuves, par les pertes. Il veut te préparer à un monde qu'il sait dur, impitoyable, un monde où la faiblesse est punie. Il croit, sincèrement, qu'il agit pour ton bien. Mais il oublie parfois, souvent, que la véritable force, celle qui permet de traverser les tempêtes, ne vient pas seulement de la puissance physique, de la maîtrise du combat. Elle vient aussi du cœur, de l'esprit, de la capacité à aimer et à être aimé. »

Tyrian hocha doucement la tête, ses paupières s'alourdissant peu à peu, le sommeil gagnant du terrain sur sa conscience. « Merci, mère... merci d'être là pour moi. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans vous. »

Jaelith lui sourit avec une tendresse infinie, un sourire qui illuminait son visage fatigué, et une larme solitaire, brillante comme une perle, glissa lentement le long de sa joue pâle. « Je

serai toujours là pour toi, mon fils. Quoi qu'il arrive, où que tu sois, je serai là. Toujours. »

Elle resta à ses côtés, veillant sur son sommeil agité, sur ses rêves peuplés de cauchemars, déterminée à le protéger, à l'aimer avec toute la force de son cœur qui s'affaiblissait, mais qui ne renoncerait jamais.

Cette même nuit, un orage violent, déchaîné, éclata soudainement au-dessus du palais. Les éclairs, comme des lames de feu, déchiraient le ciel sombre, illuminant par instants la cité d'une lumière blafarde et spectrale. Le bruit assourdissant du tonnerre, des coups de boutoir cosmiques, réveilla Talia en sursaut, le cœur battant la chamade. Elle se leva, encore tremblante, et s'avança vers la fenêtre de sa chambre. Elle écarta les lourds rideaux et observa, fascinée et terrifiée, la pluie qui s'abattait en torrents sur la cité, noyant les toits, lessivant les rues. Un frisson la parcourut, venu de l'intérieur, alors qu'elle contemplait le ciel en colère. Quelque chose n'allait pas. Un pressentiment, une peur sourde, incompréhensible, lui nouait l'estomac. Elle sentait, au plus profond d'elle-même, qu'un danger rôdait, invisible.

Soudain, des cris, des hurlements déchirants, éclatèrent dans le couloir, brisant le silence relatif de la nuit. Le cœur de Talia se mit à battre à tout rompre, à résonner dans ses oreilles comme un tambour d'alarme. Elle entendait des hurlements de terreur, des bruits de pas précipités, des courses affolées, et le cliquetis sinistre d'armes entrechoquées. L'agitation, la panique, la peur semblaient avoir envahi le palais tout entier. Poussée par une inquiétude irrépressible, plus forte que sa peur, elle ouvrit avec précaution la porte de sa chambre et jeta un coup d'œil dans le couloir, désert, étrangement calme. Les bruits, les cris, venaient de plus loin, probablement de la salle du trône.

Malgré la peur qui lui tordait l'estomac, malgré ses jambes qui tremblaient à chaque pas, elle s'avança dans le couloir, guidée par une force inconnue. Elle poussa lentement, avec d'infinies précautions, la lourde porte de la salle du trône. Et un spectacle d'horreur, une vision de cauchemar, s'offrit à ses yeux terrifiés.

Des dizaines de cadavres, des gardes, des serviteurs, des conseillers, jonchaient le sol de

marbre, gisaient dans des flaques de sang noir. Mais ce n'était pas le pire. Le pire, c'est que leurs corps, leurs yeux vides et révoltés, se relevaient encore et encore, animés d'une vie monstrueuse, attaquant sans relâche, avec une fureur aveugle, son père qui se battait au centre de la pièce. Freyki, l'épée à la main, se battait avec une détermination farouche, désespérée, transperçant de sa lame les soldats morts-vivants qui, imperturbables, se relevaient inlassablement, leurs blessures se refermant sous ses yeux.

Talia voulut crier, hurler pour l'avertir, pour lui dire de fuir, de cesser ce combat impossible, mais aucun son ne sortit de sa bouche, sa gorge était paralysée par la terreur. Dans un cri d'agonie déchirant, Freyki, submergé par le nombre, s'effondra, transpercé de multiples lames. Puis, sous les yeux horrifiés de sa fille, lentement, mécaniquement, il se releva. Ses yeux, autrefois si vifs, si expressifs, étaient vides, froids, morts. Et son regard, vide de toute âme, croisa celui de Talia avec une expression sinistre. Il s'avança vers elle, levant son épée ensanglantée, et Talia, paralysée par une

terreur absolue, ouvrit la bouche et hurla de toutes ses forces.

Elle se réveilla en sursaut, le corps trempé de sueur, la respiration saccadée, le cœur cognant dans sa poitrine. Le cauchemar, la vision, était encore si présent, si réel. Elle se leva d'un bond, chancelante, et courut à la fenêtre, cherchant à calmer son cœur affolé en respirant l'air frais de la nuit, l'air réel.

Soudain, la porte de sa chambre s'ouvrit, et Tyrian entra, le visage marqué par l'inquiétude. « Talia ! Tout va bien ? J'ai entendu tes cris depuis ma chambre... j'ai cru que... »

Elle se tourna vers lui, encore bouleversée, les yeux hagards. « Ce n'est rien, Tyrian... ce n'est rien, je te jure. J'ai juste fait un cauchemar, un horrible cauchemar. Rien de plus. »

Ils restèrent silencieux un long moment, debout dans la pénombre, leurs regards s'accrochant l'un à l'autre dans un échange muet, complice. Tyrian, luttant visiblement pour retenir ses propres émotions, pour garder une contenance, finit par baisser les

yeux, et son visage, dans la pénombre, s'emplit d'un désespoir résigné, d'une lassitude infinie.

« Ce monde... » murmura-t-il, la voix si basse qu'elle semblait venir de très loin, pleine d'une peine indicible, « ce monde dans lequel nous vivons... il n'est pas le mien, Talia. Je ne suis pas fait pour lui. Si seulement, si seulement j'avais le courage de fuir, de quitter cette vie, ce palais, ces attentes... de disparaître, loin, très loin... »

Talia, le cœur brisé par la détresse de son frère, par cette confession désespérée, fit un pas vers lui. « Tyrian, ne dis pas ça, je t'en supplie, ne dis pas ça... »

Il releva les yeux vers elle, et Talia vit, dans la pénombre, l'éclat de la tristesse profonde, abyssale, qui habitait son regard. « Je n'en peux plus, Talia. Je n'en peux plus de cette vie, de ces combats, de ces attentes. Père me déteste, je le vois dans ses yeux. Et c'est de ma faute, de ma faute s'il se dispute sans cesse avec mère. Si je n'étais pas là, ils seraient heureux. Tout serait plus simple. »

Talia, incapable de nier la vérité douloureuse de ses paroles, sentit une tristesse immense, un chagrin profond, l'envahir tout entière. Voir son frère, son aîné, celui qu'elle admirait secrètement pour sa sensibilité, pour son intelligence, aussi brisé, aussi désespéré, lui brisa le cœur. Elle posa doucement, très doucement, une main sur son bras, cherchant désespérément les mots, les seuls mots, qui pourraient le réconforter, le retenir au bord du gouffre.

« Tyrian, père attend beaucoup de toi, c'est vrai. Trop, sans doute. Mais ce n'est pas ta faute. Rien de tout cela n'est ta faute. Il... il ne sait pas comment exprimer ce qu'il ressent, comment montrer son amour. Il est comme enfermé dans sa propre armure. Mais moi, je suis là. Je suis là pour toi, Tyrian. Je serai toujours là pour toi, quoi qu'il arrive, quoi que tu décides. Je ne te laisserai jamais tomber. »

Les yeux de Tyrian, si secs d'ordinaire, se remplirent de larmes, des larmes brûlantes qu'il s'efforça en vain de retenir, qui roulèrent silencieusement sur ses joues. Il serra doucement, avec une infinie reconnaissance, la main de Talia, et dans son regard éteint,

une lueur d'espoir, vacillante, fragile, tenta de renaître.

« Merci, Talia... merci. Tu es la seule, la seule qui me comprenne vraiment. La seule à qui je puisse dire cela. »

Ils restèrent ainsi, unis dans le silence protecteur de la nuit, partageant leurs peines les plus secrètes, leurs espoirs les plus fragiles, sous la lueur froide et apaisante de la lune qui filtrait à travers les rideaux. Cette nuit-là, plus que jamais, ils savaient qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre pour affronter les épreuves innombrables que leur destin, ce tisserand aveugle et cruel, leur réservait encore. Car ensemble, unis par un amour fraternel indéfectible, ils étaient plus forts que toutes les tempêtes.

Chapitre 9 : Manipulations et Confidences

Les jours qui suivirent la blessure de Tyrian, cette entaille à la chair et à l'âme, s'écoulèrent dans une nouvelle routine, une apparence de normalité soigneusement tissée pour masquer les fissures qui s'élargissaient. Sous la supervision attentive du père Nidud, Tyrian recevait des soins méticuleux pour sa blessure, des onguents aux herbes appliqués avec une douceur presque paternelle, et il reprenait peu à peu, avec une lenteur calculée, ses entraînements quotidiens. Le vieux prêtre semblait l'ombre bienveillante du jeune prince, un guide patient dans le tumulte des exigences paternelles. Mais derrière ce masque de compassion, derrière ce sourire énigmatique qui plissait ses yeux fatigués, Nidud nourrissait des intentions bien plus sombres, un projet mûri dans l'ombre des confessionnaux et des prières solitaires.

Chaque soir, lorsque les ombres du crépuscule enveloppaient la cour d'entraînement d'un voile violet et que les derniers serviteurs s'éclipsaient, le père Nidud prenait Tyrian à part. Il l'entraînait à l'écart, dans la pénombre grandissante des jardins ou sous les voûtes

silencieuses de la chapelle, et là, d'une voix douce comme une berceuse, insidieuse comme un poison qui distille lentement ses effets, il lui prodiguait des paroles empoisonnées contre Freyki. Le prêtre, fin connaisseur des âmes, savait jouer avec une habileté diabolique sur les faiblesses de Tyrian, sur ses blessures ouvertes, distillant des mots soigneusement choisis, pesés, pour enflammer le ressentiment latent du prince, cette braise qui couvait sous la cendre de sa résignation.

« Ton père, vois-tu, Tyrian, » murmurait Nidud d'un ton conspirateur, baissant la voix comme pour partager un secret sacré, « ton père ne comprend pas ta véritable valeur. Il est aveugle à la richesse de ton âme. Il te voit uniquement comme un prolongement de lui-même, un outil, un instrument pour atteindre ses propres objectifs, pour assouvir ses propres ambitions. Mais tu es bien plus que cela, mon enfant. Tu es un être à part, doté d'une sagesse et d'une profondeur qu'il ne pourra jamais voir, qu'il ne saura jamais apprécier, car il est prisonnier de sa propre étroitesse d'esprit. »

Tyrian, vulnérable, assoiffé de reconnaissance comme une terre aride aspire à la pluie, écoutait, buvait ces paroles, les laissait pénétrer en lui, se laissant peu à peu séduire, envoûter par la douceur venimeuse des paroles de Nidud. Chaque soir, en regagnant sa chambre, il sentait naître et grandir en lui un sentiment nouveau, une ivresse dangereuse, un mélange complexe et grisant d'amertume, de révolte, et d'une défiance grandissante envers celui qui lui avait donné la vie. Encouragé, poussé par les paroles du prêtre, il commença, timidement d'abord, puis avec une audace croissante, à fréquenter des cercles clandestins, des réunions secrètes qui se tenaient dans les bas-fonds de la cité, des lieux que nul prince n'aurait dû fréquenter. Ce fut là qu'il rencontra les membres d'un mystérieux groupe, une confrérie secrète dont on chuchotait le nom avec crainte : le Culte des Ombres.

Ces êtres, enveloppés de mystère, aux regards brillants d'une flamme étrange, semblaient le comprendre d'une façon que personne, pas même sa mère, n'avait jamais fait auparavant. Ils l'écoutaient sans le juger, hochaient la tête à ses doléances, approuvaient ses révoltes. Ils

lui offraient une étrange forme de réconfort, d'acceptation inconditionnelle. Et surtout, surtout, on lui promettait à voix basse, dans le secret des alcôves obscures, ce que son père lui avait toujours refusé : la puissance, la reconnaissance, la capacité de se faire respecter, d'imposer sa volonté. Des promesses enivrantes qui tombaient dans son cœur comme des graines dans une terre préparée, prêtes à germer.

Pendant ce temps, dans les jardins du palais, Talia vivait elle aussi ses propres tourments, une autre forme de prison. Le mariage arrangé avec le prince d'Etania, cette union décidée dans son dos, pesait lourdement, insupportablement, sur ses épaules de jeune fille. Son futur, sa vie entière, était scellée, gravé dans le marbre des traités, sans qu'elle ait eu son mot à dire, sans que personne ne lui demande son avis. Cette perspective, cet avenir tout tracé, la terrifiait plus que tout. Un soir, alors que la lune, pleine et ronde, éclairait doucement les allées sinueuses des jardins du palais, baignant les haies taillées et les fontaines scintillantes d'une lumière laiteuse et irréelle, elle décida de confier ses peurs les plus profondes à Feiyl, son garde du corps

personnel, son ami le plus proche, son confident silencieux.

Ensemble, ils marchaient en silence depuis de longues minutes, le bruit de leurs pas étouffé par le gravier fin. Le parfum entêtant des roses nocturnes flottait dans l'air. Mais Talia, incapable de contenir plus longtemps l'angoisse qui lui serrait la gorge, brisa enfin le silence d'une voix tremblante, à peine plus forte qu'un murmure.

« Feiyl, je ne sais plus quoi faire, » avoua-t-elle, les mots se bousculant, pressés de sortir. « Ce mariage... c'est comme une prison, une prison dorée, mais une prison tout de même. On me condamne à une vie que je n'ai pas choisie, à un homme que je n'ai jamais vu, à un avenir qui n'est pas le mien. »

Feiyl tourna lentement son regard vers elle, et ses yeux, de cet or si profond, si ancien, étaient empreints d'une compassion infinie, d'une tendresse qu'il ne pouvait exprimer autrement. Bien qu'il cachât, sous son apparence humaine, sa véritable nature de dragon, cette essence de feu et de ciel, sa loyauté envers Talia, envers cette princesse au

cœur pur, était inébranlable, absolue, plus forte que tout.

« Talia, » dit-il doucement, sa voix grave et apaisante, « tu es bien plus forte que tu ne le crois. Tu as en toi une force que tu ignores. Il doit y avoir une solution, un moyen, une porte de sortie. Nous la trouverons. Il faut y croire. »

Un profond soupir, chargé de tout le poids du monde, s'échappa des lèvres de Talia. Et des larmes, longtemps retenues, perlèrent au coin de ses yeux, roulèrent silencieusement sur ses joues pâles, scintillant sous la lueur lunaire. « Comment, Feiyl ? Comment trouver une solution ? Père est déterminé, inflexible, à ce que ce mariage ait lieu. Rien ni personne ne le fera changer d'avis. Pour lui, il n'y a que les alliances, les traités, les avantages pour le royaume. Mon bonheur, mes sentiments, mon cœur... tout cela n'a aucune importance à ses yeux. »

Feiyl s'arrêta brusquement au milieu de l'allée. Il prit alors, avec une infinie délicatesse, la main de Talia dans la sienne. Ses doigts, fermes mais incroyablement doux,

réconfortants, enveloppèrent les siens, transmettant une chaleur rassurante. Ses yeux d'or plongèrent dans les siens, avec une intensité presque douloureuse.

« Nous trouverons un moyen, Talia. Je te le promets. Sur tout ce que je suis, sur tout ce à quoi je tiens, je te le promets. Je ne laisserai personne, pas même le roi, pas même ton père, te forcer à vivre une vie que tu n'as pas choisie. Je ne le permettrai pas. »

Talia leva les yeux vers lui, cherchant désespérément dans son regard, dans cette flamme dorée, la force qui lui faisait défaut, l'espoir qui vacillait en elle. « Merci, Feiyl, » murmura-t-elle, la voix brisée par l'émotion. « Ta présence est la seule chose, la seule, qui me donne encore un peu d'espoir dans ce cauchemar. Sans toi, je crois que j'aurais déjà sombré. »

Feiyl lui adressa un sourire, un sourire rassurant, tendre, mais qui cachait, au plus profond de lui, la profondeur de ses propres sentiments, des sentiments qu'il n'osait s'avouer, et le poids du lourd secret qu'il portait, cette nature draconique qui le séparait

à jamais d'elle. « Toujours à tes côtés, Talia. Quoi qu'il advienne, où que la vie nous mène, nous affronterons ensemble ce qui viendra. Je ne te quitterai pas. »

Alors qu'ils continuaient de marcher, main dans la main, dans la paix trompeuse des jardins nocturnes, Talia sentit une étincelle d'espoir, ténue mais tenace, renaître au fond de son cœur. Avec l'aide de Feiyl, avec sa force, sa loyauté, peut-être, peut-être, pourrait-elle échapper au destin qu'on lui imposait, à cette cage dorée qu'on lui préparait.

Je te déteste.

Tyrian n'avait pas prononcé ces mots à voix haute, pas encore. Mais son regard, lorsqu'il croisait parfois celui de Freyki lors des rares repas pris en commun, en disait long, plus que tous les discours. Oui, il le haïssait. Il le haïssait de toute son âme, de tout son être. Il ne supportait plus les ordres aboyés, les regards froids et dédaigneux, les reproches constants, cette impression permanente d'être jugé et trouvé insuffisant. Il haïssait cet homme, son père, qui le rabaissait sans cesse,

sciemment ou non, qui ne voyait en lui qu'une copie imparfaite, un reflet déformé de ce qu'il aurait dû être. Une haine sourde, viscérale, irrépressible, s'enracinait chaque jour un peu plus profondément dans son cœur, comme un arbre vénéneux dont les racines dévoraient peu à peu toute la place. Et parfois, dans ses moments les plus sombres, ceux qu'il n'avouait à personne, tapi dans l'ombre de sa chambre, il souhaitait même, dans un élan de rage impuissante, la mort de son père. Il imaginait un monde sans lui, un monde où il pourrait enfin être lui-même, libre du poids de ce regard accusateur.

Cette nuit-là, alors que le palais dormait d'un sommeil agité, Freyki se réveilla en sursaut, le corps trempé d'une sueur froide, glacée. Il se redressa brusquement dans son lit, le cœur battant à tout rompre, la respiration haletante. Il porta les mains à sa tête, pressant ses tempes douloureuses, essayant désespérément de chasser les images horribles, terrifiantes, qui l'avaient hanté durant son sommeil. Dans son cauchemar, il avait vu des visages déformés par la haine, des ombres menaçantes qui rampaient vers lui, des silhouettes familières devenues

hostiles. Son regard parcourut fiévreusement sa chambre, observant les contours rassurants de ses meubles familiers – la commode sculptée, le fauteuil près de la cheminée éteinte, les tapisseries représentant des scènes de chasse – cherchant à se raccrocher au réel, à se rassurer. Ce n'était qu'un cauchemar, se répétait-il mentalement. Juste un cauchemar. Rien de plus. Mais le souvenir de ces visions, leur netteté, leur violence, persistait, s'accrochait à lui, et un sentiment d'inquiétude oppressante, une angoisse sans nom, s'installa durablement en lui, lui nouant l'estomac, lui glaçant le sang. Il se rallongea lentement, mais le sommeil ne revint pas.

Le lendemain matin, la lumière du jour, claire et crue, avait chassé les ombres de la nuit. Jaelith, profitant d'un rare moment de répit, d'un instant d'intimité avec son fils aîné, rejoignit Tyrian dans sa chambre. Elle le trouva assis près de la fenêtre, le regard perdu au loin, l'air plus sombre que jamais. La conversation, doucement, avec la délicatesse d'une mère qui sait s'y prendre, dériva vers ses doutes, ses peurs, cette mélancolie qui l'habitait. Et soudain, Tyrian posa une question qui lui brûlait les lèvres depuis

longtemps, une question simple en apparence, mais lourde de sens.

« Mère... mon prénom, » dit-il sans la regarder, la voix basse. « Qu'est-ce qu'il signifie, exactement ? Je n'ai jamais vraiment su. »

Jaelith le regarda avec un sourire doux, lumineux malgré la fatigue, et son regard s'emplit d'une tendresse infinie. Elle s'assit près de lui sur le rebord de la fenêtre. « Tyrian, mon amour... cela signifie 'la victoire du juste'. C'est un prénom magnifique, chargé d'espoir. Et c'est ton père, oui, c'est lui qui te l'a donné, quelques heures après ta naissance. Il espérait, de tout son cœur, que tu serais un homme bon et sage, un homme juste, qui remporterait les batailles de la vie par sa droiture. »

Tyrian baissa la tête, le front soucieux, méditant longuement sur la signification de ce nom, sur ces mots. « La victoire du juste... » répéta-t-il lentement, comme pour s'en imprégner. « C'est donc ce qu'il voulait pour moi ? Cette image, cet idéal ? » Il plongea enfin son regard, ce regard si souvent éteint,

dans celui de sa mère, cherchant désespérément un reflet d'espoir, une confirmation, quelque chose, n'importe quoi, pour le reconforter, pour apaiser le tumulte intérieur.

Jaelith acquiesça fermement, et son sourire s'agrandit, illumina son visage fatigué. Elle fixa son fils avec une fierté indéfectible. « Oui, Tyrian. Il croyait en toi. Il croit en toi, même si parfois, souvent, il te semble dur, incompréhensible, injuste. Il croit au fond de lui que tu es capable de grandes choses. »

Tyrian soupira profondément, un long soupir qui semblait venir des profondeurs de son âme. Son regard dériva à nouveau vers la fenêtre, vers le ciel, vers les toits de la cité. Dans ses moments les plus sombres, les plus désespérés, il aurait voulu hériter de quelque chose de plus que de ce nom, de plus que du regard exigeant de son père. Il aurait voulu hériter de sa force, peut-être, ou de sa détermination. Quelque chose qui lui aurait donné la force de s'élever, de s'affranchir, d'être lui-même, tout simplement, sans avoir à lutter constamment contre l'ombre immense de celui qui lui avait donné la vie.

Chapitre 10 : Le Piège des Ombres

Les jours passaient, inexorables, et le plan de Tyrian, ce projet monstrueux fomenté dans l'ombre par les manipulations insidieuses du père Nidud, prenait forme avec une précision diabolique. Nidud, cet homme de foi dont le cœur était pourri par les ténèbres, habile et calculateur comme un arachnide tissant sa toile, s'était servi avec une maestria perverse des blessures intérieures de Tyrian, de ces fissures ouvertes dans son âme par les années de rejet et d'incompréhension. Il avait joué sans cesse, inlassablement, sur sa soif dévorante de reconnaissance, sur ce besoin viscéral d'être aimé et accepté, et sur le ressentiment amer qu'il nourrissait envers Freyki, cette haine qui couvait comme la lave d'un volcan prêt à entrer en éruption. Il avait convaincu Tyrian, avec des arguments empoisonnés et une logique tordue, que l'enlèvement de son frère cadet, Tanis, cet enfant soleil si aimé de leur père, affaiblirait considérablement l'autorité de Freyki, le discréditerait aux yeux du royaume, et pourrait même provoquer une fissure irréparable, un séisme politique et familial

dont lui, Tyrian, pourrait finalement tirer les bénéfices, obtenir enfin la place qu'il méritait.

Un soir, dans le secret confiné de sa chambre, baigné par la lumière tremblotante des chandelles qui faisaient danser des ombres complices sur les murs, Tyrian examinait une dernière fois, avec une minutie fiévreuse, les étapes du plan soigneusement orchestré. Des parchemins couverts de croquis et de notes étaient étalés devant lui sur son bureau. Son cœur battait la chamade, un tambour sourd et irrégulier dans sa poitrine, partagé entre une angoisse viscérale qui lui nouait l'estomac et un sentiment nouveau, grisant, enivrant, de puissance. Pour la première fois de sa vie, il avait le contrôle. Il agissait, il décidait, il façonnait les événements. Les membres du Culte des Ombres, ces créatures furtives aux regards brillants d'une flamme malsaine, l'avaient aidé à orchestrer chaque détail, assuré par Nidud de la future coopération de Tyrian, de son allégeance à leur cause obscure. Tyrian, bien qu'emplissant ses gestes d'une apparente assurance, d'une détermination affichée, ne pouvait s'empêcher de ressentir, au plus profond de lui, une vague inquiétude, un murmure de conscience qu'il s'efforçait

d'ignorer, de noyer sous le flot de ses justifications.

La nuit fatidique arriva enfin, une nuit sans lune, voilée de nuages épais qui masquaient les étoiles, comme si le ciel lui-même voulait détourner le regard de l'horreur à venir. Tyrian, le cœur cognant dans sa poitrine, trouva Tanis seul dans la bibliothèque, absorbé par la lecture d'un récit de chevalerie. Feignant une invitation fraternelle, il afficha un sourire calculé, appris, un masque de complicité.

« Tanis, » dit-il d'une voix qu'il voulait légère, naturelle, « cela te dirait-il de m'accompagner au vieux quartier marchand ? J'ai découvert une échoppe incroyable, un artisan qui fabrique des épées miniatures, des reproductions parfaites. Je pensais que cela te plairait. »

Tanis, le regard pétillant de cet enthousiasme qui le caractérisait, toujours avide d'aventure et de découvertes, leva les yeux de son livre et lui sourit, sans l'ombre d'une méfiance. « D'accord, Tyrian ! » répondit-il avec un

enthousiasme juvénile, refermant son livre d'un geste vif. « J'arrive tout de suite ! »

Ils quittèrent le palais discrètement, se glissant par une porte dérobée, et sous le couvert de l'obscurité bienveillante, s'enfoncèrent dans les ruelles sombres et étroites de la ville. Les rues, désertes à cette heure, n'étaient éclairées que par de rares lanternes fumeuses qui créaient des flaques de lumière tremblotante au milieu de ténèbres épaisses. Tyrian, son cœur battant à tout rompre, à s'en faire mal, se força à conserver une attitude détendue, à marcher d'un pas naturel, à échanger des banalités avec son frère. Mais son esprit bouillonnait de doutes, de craintes, de questions sans réponses. Ces sentiments négatifs, ces remords naissants, il les chassait à chaque fois, les écrasait en pensant à l'influence de Nidud, à ses paroles enveloppées de miel, et à l'idée, si séduisante, d'obtenir enfin la reconnaissance, l'attention, le pouvoir qui lui avait toujours échappé.

Ils atteignirent bientôt un recoin particulièrement obscur, une impasse noire comme de l'encre, où les membres du Culte les attendaient, tapis dans l'ombre, invisibles

jusqu'au dernier moment. En un éclair, trop vite pour que Tanis puisse réagir, des mains rugueuses jaillirent des ténèbres. Les hommes saisirent Tanis, étouffant ses cris de surprise et de terreur sous une main puissante. Ses yeux, grands ouverts, cherchèrent ceux de Tyrian, avec une expression d'incompréhension totale, de trahison absolue. Tyrian, figé sur place, paralysé par la scène qui se déroulait sous ses yeux, dut se rappeler, se répéter mentalement que cela faisait partie du plan, qu'il devait rester impassible, ne pas intervenir, ne pas montrer d'émotion. Pourtant, malgré ses efforts, une vague de regrets, immense, glaciale, s'insinua dans son cœur, menaçant de tout submerger. Mais il la chassa, violemment, pensant à l'avenir qu'on lui avait promis, à la puissance qu'on lui avait fait miroiter.

Quelques heures plus tard, le visage encore marqué par l'émotion malgré ses efforts pour la contrôler, Tyrian pénétra en trombe dans la salle du trône où Freyki était en pleine discussion avec ses conseillers. Jouant la panique avec une conviction presque effrayante, il cria d'une voix tremblante,

hachée par l'émotion : « Père ! Père, venez vite ! Tanis... Tanis a été enlevé ! »

Freyki se leva d'un bond, comme mû par un ressort. Sa chaise bascula en arrière, heurtant le sol avec un bruit sourd. L'inquiétude, la peur, se lurent instantanément sur son visage, décomposant ses traits. « Que dis-tu ? Comment ? Où est-il ? Qui a osé faire une chose pareille ? »

Tyrian, feignant l'hésitation, le trouble, baissa le regard pour ne pas croiser celui, perçant, de son père. Il répondit d'une voix étouffée, presque inaudible. « Je ne sais pas, père... Des hommes masqués... Ils l'ont emmené dans l'ancien quartier marchand. Il faut agir vite, tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard ! »

Le visage de Freyki se durcit, se figea en un masque de marbre. Il se tourna vers ses gardes, postés près des portes, et sa voix claqua comme un ordre de bataille. « Rassemblez une escouade. Préparez-vous immédiatement. Nous partons dans cinq minutes. »

Jaelith, attirée par le bruit, les éclats de voix, entra précipitamment dans la salle, ses pas rapides trahissant son angoisse. En voyant la détresse sur le visage de Freyki, en sentant la tension électrique qui emplissait la pièce, elle comprit immédiatement, avec ce sixième sens des mères, que quelque chose de grave, de terrible, était arrivé. « Que se passe-t-il, Freyki ? » demanda-t-elle d'une voix tendue, étranglée par la peur.

« Tanis a été enlevé, » répondit Freyki, la voix vibrante d'une colère froide et d'une peur viscérale mêlées. « Des inconnus. Je vais le récupérer. Je le ramènerai, quoi qu'il m'en coûte. »

Jaelith s'approcha de lui et posa une main rassurante, apaisante, sur son bras. Dans ses yeux, malgré la fatigue, malgré la maladie, brûlait une détermination farouche, un feu sacré. « Je viens avec toi, Freyki. Ne discute pas. Nous ferons face à ce danger ensemble, comme nous avons toujours tout affronté ensemble. »

Malgré ses réticences, malgré sa peur de l'exposer au danger, Freyki accepta, sachant

au fond de lui qu'il ne pourrait pas, qu'il ne devrait pas, empêcher Jaelith de suivre son instinct maternel, cette force plus puissante que tout. Ensemble, suivis de Tyrian qui fermait la marche, le visage blême, et de quelques gardes d'élite, ils se dirigèrent d'un pas rapide vers l'ancien quartier marchand, ce dédale de ruelles et d'entrepôts abandonnés où le Culte des Ombres les attendait, tapi dans les ténèbres.

Arrivés sur place, l'atmosphère était lourde, pesante, chargée d'une tension palpable qui vous prenait à la gorge. Chaque ombre, chaque recoin, chaque soupirail paraissait dissimuler un ennemi invisible, un danger tapi. Les ruelles, désertes, sales, semblaient étouffer jusqu'au bruit de leurs pas, plongeant le groupe dans un silence sinistre, oppressant, seulement troublé par le souffle court de leur respiration. Freyki avançait prudemment, l'épée dégainée, le regard perçant l'obscurité, tandis que Jaelith restait à ses côtés, les sens aux aguets, une lueur de lumière dansante au bout de ses doigts, prête à faire feu.

Soudain, des murmures, des chants lugubres, des incantations gutturales, s'élevèrent depuis

un entrepôt abandonné au bout de l'impasse. Une lueur rougeâtre, malsaine, filtrait par les planches disjointes. Freyki fit signe à Jaelith et Tyrian de rester en arrière, de ne pas bouger. D'un pas déterminé, l'épée haute, il s'approcha des portes de l'entrepôt et les poussa violemment.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était une vision d'horreur, un cauchemar devenu réalité. Au centre de la vaste pièce, éclairé par des torches noires qui brûlaient d'une flamme sombre, le Culte des Ombres se tenait en cercle autour d'un autel de pierre grossière. Et sur cet autel, les yeux grands ouverts, fixant le vide d'un regard terrifié, le corps inerte de Tanis gisait, baigné dans une lumière rougeâtre. Il ne bougeait plus. Son visage, si jeune, si plein de vie quelques heures plus tôt, était figé dans une expression de terreur absolue.

Freyki sentit son cœur se briser en mille morceaux, une douleur physique, atroce, lui déchira la poitrine. « Non ! » hurla-t-il, un cri primal, déchirant, qui résonna sous les voûtes de l'entrepôt. Il se précipita vers l'autel, vers

son fils, mais il était trop tard. Bien trop tard. Tanis ne bougerait plus jamais.

Jaelith, ayant entendu le cri déchirant de son époux, ce hurlement de bête blessée, se précipita à l'intérieur, suivie de Tyrian, le visage livide. En voyant le corps sans vie de son plus jeune fils, ce petit garçon aux cheveux d'or et au rire si communicatif, étendu sur cette pierre maudite, elle poussa un cri déchirant, un cri de mère à qui on arrache le cœur, et s'effondra près de lui, secouée de sanglots violents, inconsolables. Tyrian, pétrifié sur place, sentit un frisson glacé, venu des profondeurs de l'enfer, remonter le long de sa colonne vertébrale. La culpabilité, massive, écrasante, le submergea comme une vague gigantesque, une chape de plomb qui l'écrasait. Chaque seconde qui passait, chaque larme de sa mère, chaque regard vide de Tanis, ajoutait au poids qui écrasait son âme, le réduisant en poussière.

Les membres du Culte, satisfaits de leur œuvre, s'éloignèrent dans l'ombre, s'évanouirent comme des fantômes, laissant place à une silhouette familière qui émergea lentement de l'obscurité la plus profonde.

C'était le père Nidud. Mais ce n'était plus le prêtre bienveillant, le guide spirituel. Son visage était déformé par un sourire sinistre, triomphal, et ses yeux brillaient d'une lueur mauvaise, d'une satisfaction démoniaque.

« Vous arrivez trop tard, » déclara-t-il d'une voix froide, moqueuse, qui résonna dans le silence de mort. « Le sacrifice est accompli. Le prix a été payé. Les ténèbres sont satisfaites. »

Jaelith, rassemblant ce qui lui restait de forces, ce qu'il lui restait de vie, se redressa lentement, soutenue par une haine plus forte que la douleur. Son regard, embué de larmes, se planta dans celui de Nidud, brûlant d'une flamme vengeresse. « Vous paierez pour cela, Nidud. Vous paierez pour chaque larme, pour chaque souffrance. La lumière vous jugera, et vous ne pourrez échapper à sa justice, ni à ma vengeance. »

Nidud éclata d'un rire glacial, un rire qui glaça le sang de tous ceux qui l'entendirent. « La lumière ? Elle est bien faible, bien impuissante, face aux ténèbres que j'invoque, que je sers. Vous n'avez aucune idée de ce qui vous attend. » Il leva la main, et dans un

souffle de magie noire, un tourbillon d'ombres épaisses, des créatures sombres aux yeux rouges étincelants, aux griffes acérées, apparurent, se ruant sur Freyki et Jaelith avec une férocité démoniaque.

Freyki, fou de rage, de douleur, de chagrin, se battit avec une fureur désespérée, une énergie surhumaine. Son épée taillait, tranchait dans les ombres qui l'assaillaient de toutes parts, mais elles étaient innombrables, insaisissables. Jaelith, épuisée, affaiblie, invoqua la lumière qui lui restait, une dernière lueur d'espoir, et parvint à repousser un instant les créatures, créant une bulle de clarté dans les ténèbres. Mais elle s'épuisait à vue d'œil, chaque effort la vidait un peu plus de sa substance. Alors qu'elle s'approchait de Nidud, concentrée sur lui, voulant l'atteindre, ce dernier, d'un mouvement rapide comme l'éclair, dégaina une dague ornée de runes sombres, une lame maudite, et, dans un geste précis et impitoyable, la lui plongea dans le cœur.

Jaelith s'effondra, comme une fleur coupée, dans les bras de Freyki qui, voyant la scène, poussa un hurlement de désespoir absolu. Elle était dans ses bras, si légère, si fragile. Son

souffle devint un murmure, un souffle à peine audible. Elle leva une main tremblante vers son visage, effleura sa joue humide de larmes. « Je t'aime... Freyki... je t'ai... toujours aimé... » furent ses derniers mots, avant que ses yeux, ces magnifiques yeux de saphir, ne se ferment pour toujours, et que sa main ne retombe, inerte.

Tyrian, témoin impuissant de cette scène d'horreur, voyant sa mère sombrer dans la mort à cause de ses actes, de son plan, de sa trahison, sentit le monde s'effondrer complètement autour de lui. La culpabilité, le remords, le désespoir s'entremêlèrent en lui en un maelström dévastateur, transformant son chagrin en une colère brûlante, impuissante, tournée contre lui-même.

Nidud, toujours à l'affût, savourant la souffrance qu'il avait si savamment provoquée, lança un dernier regard satisfait à Freyki, agenouillé, brisé, tenant le corps de sa femme dans ses bras. « Tu t'es bien battu, Freyki. Je te l'accorde. Mais comme je te l'avais promis, comme je l'avais juré, je t'ai fait souffrir. J'ai pris ce que tu avais de plus cher. »

Un rire diabolique, à glacer le sang, un rire de damné, s'échappa de sa gorge, emplissant l'entrepôt d'un écho sinistre, démoniaque. Puis, dans un tourbillon d'ombres épaisses, il disparut, se fondit dans les ténèbres, les emportant avec lui, laissant derrière lui une famille anéantie, brisée, un héritage de douleur et de mort.

Freyki resta immobile, comme une statue de cire, comme un homme dont l'âme vient d'être arrachée. Ses yeux étaient perdus dans le vide, fixes, sans expression. Lentement, mécaniquement, il s'approcha du corps sans vie de Jaelith, étendu sur le sol froid. Il tomba à genoux près d'elle, sans force, sans volonté, et ses bras, tremblants de tout le chagrin du monde, la serrèrent contre lui. Il la berça doucement, comme s'il berçait une enfant endormie.

« Jaelith... Jaelith... » murmurait-il, sa voix rauque, brisée, suppliante. Il la secouait doucement, comme pour la réveiller d'un mauvais rêve. « Jaelith... réponds-moi... je t'en supplie... reviens... »

Les larmes, longtemps contenues par la rigueur du roi, par l'armure du guerrier, dévalèrent ses joues, un flot incontrôlable, libérateur et dévastateur. Il posa une main tremblante sur la joue déjà froide de Jaelith, ses yeux embués fixant le visage paisible mais sans vie de celle qu'il avait aimée d'un amour absolu, viscéral, éternel.

« Jaelith ? » Sa voix se brisa complètement, n'était plus qu'un sanglot. Il la secoua à nouveau, désespérément, comme pour la ramener de l'autre côté, pour défier la mort. Mais il dut se rendre à l'évidence, la plus cruelle de toutes : Jaelith n'était plus. Elle était partie. La promesse de protection qu'il lui avait faite, le jour de leur mariage, la promesse de veiller sur elle, de la garder de tout mal, s'était envolée avec son dernier souffle, réduite en poussière. Il avait échoué. Il avait perdu.

Les corps de Jaelith et de Tanis reposaient maintenant dans un silence glacé, enveloppés par l'obscurité grandissante de l'entrepôt. Freyki restait agenouillé près de Jaelith, le visage ravagé, méconnaissable, serrant le corps de sa femme contre lui, incapable,

refusant de laisser aller cette dernière étreinte. Sa douleur, à la fois silencieuse et dévastatrice, un ouragan muet, résonnait dans chaque recoin de l'entrepôt, un chagrin si profond, si absolu, qu'il en effaçait le reste du monde, n'existait plus que lui et ce corps inerte.

Tyrian, quant à lui, se tenait à quelques pas de là, cloué au sol par l'horreur de ce qu'il avait provoqué. Le poids de sa culpabilité était une montagne sur ses épaules, l'écrasant, l'empêchant de respirer. Son regard fixait tour à tour le corps sans vie de Tanis, ce frère qu'il avait livré à la mort, et celui de sa mère, Jaelith, cette femme qui l'avait aimé inconditionnellement, qu'il avait trahie. Les larmes coulaient sur son visage, un ruisseau intarissable, alors que la réalité, toute l'horreur de la réalité, s'abattait sur lui avec la violence d'un marteau. Le plan qu'il avait mis en marche, nourri par les manipulations perfides de Nidud et par son propre ressentiment, avait conduit à ce cauchemar, à ce bain de sang.

Il voulait se jeter aux pieds de son père, lui avouer toute l'étendue de sa faute, implorer

son pardon, même s'il savait qu'il ne le méritait pas. Mais la peur, une peur panique, le paralysait, l'empêchait de bouger, de parler. Il sentait en lui une honte profonde, absolue, comme un poison qui se répandait dans ses veines, rongant peu à peu ce qui lui restait de cœur, de conscience. Mais lorsqu'il releva enfin les yeux, poussé par une force obscure, il croisa le regard de Freyki. Et ce regard, ce n'était plus celui d'un père. Ce n'était plus qu'une flamme de haine brûlante, dévorante, une haine absolue, sans appel.

Freyki se leva lentement, avec une lenteur terrible, Jaelith toujours dans ses bras. Il la porta avec une infinie tendresse, un dernier hommage, et la déposa avec précaution sur une caisse, loin du sang, loin de l'autel maudit. Quand il se tourna enfin vers Tyrian, ses yeux étaient rouges, gonflés de larmes, mais dans ce regard embué par la douleur la plus extrême, une colère féroce, bestiale, pulsait. Sa voix, brisée, méconnaissable, éclata, résonnant comme un glas dans le silence de l'entrepôt.

« C'est ta faute ! » hurla-t-il d'une voix tremblante mais implacable, chaque mot

chargé d'une rage désespérée, d'un venin mortel. « C'est toi ! Toi qui as causé leur mort ! Jaelith... Tanis... Ils sont morts à cause de toi, Tyrian ! »

Tyrian, accablé, anéanti par la honte et le désespoir, tomba à genoux sur le sol poussiéreux, incapable de soutenir le regard de son père. Sa bouche s'ouvrit pour prononcer des mots de repentir, pour supplier, pour expliquer, mais aucun son ne sortit, sa gorge était nouée par les sanglots. Les larmes continuaient de couler, formant des sillons dans la poussière sur son visage, tandis qu'il sentait le poids de ses erreurs, de ses choix monstrueux, l'écraser vivant.

« J'ai... j'ai été aveuglé... » balbutia-t-il enfin, la voix étranglée, le visage baissé vers le sol. « Père... je... je ne voulais pas... pas ça... jamais ça... »

Mais Freyki, emporté par une colère qui déferlait en lui comme une tempête incontrôlable, un raz-de-marée de haine, avança vers lui. Son regard s'emplit de mépris, de rejet absolu, d'une froideur qui glaça le sang de Tyrian. « Tu étais mon fils,

Tyrian. Mon propre sang. La chair de ma chair. Et tu as trahi ta famille. Tu as vendu ton frère à la mort. Tu as livré ta mère aux assassins. Nidud t'a corrompu, oui, il a profité de tes faiblesses. Mais c'est toi, toi et toi seul, qui as choisi cette voie. Par ta faute, par ta lâcheté, par ton égocentrisme, Jaelith... et Tanis... ils sont morts. »

Les mots de Freyki frappèrent Tyrian comme des coups de poignard, chacun d'eux pénétrant profond, lui déchirant le cœur, l'âme, la conscience. La douleur de sa faute, l'horreur de ses actes, lui transperça l'âme. Il voulait crier, hurler, expliquer qu'il avait été manipulé, qu'il ne voulait pas cela, mais au fond de lui, au plus profond de son être, il savait, avec une lucidité terrible, qu'il ne méritait que la haine de son père, que le rejet, que le mépris. Cette nuit de cauchemar, cette nuit d'horreur, il en était le responsable. Il ne pouvait y échapper. Il ne le méritait pas.

Alors que Freyki détournait le regard, dévasté, vidé, brisé, Tyrian murmura, sa voix presque éteinte, un souffle à peine audible. « Je ne cherchais que ton approbation, père... Ton amour... C'était tout ce que je voulais... »

Un silence glacé, absolu, s'installa. Freyki resta immobile, les poings serrés si fort que ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes, respirant avec difficulté, chaque inspiration un combat. La douleur se mêlait à la colère, l'étouffant, l'empêchant de penser clairement, de réagir. Ce fils, cet aîné qu'il avait voulu voir devenir un homme digne, fort, respecté, avait détruit sa famille. Avait anéanti tout ce qu'il aimait.

Finalement, sans un mot de plus, sans un regard, Freyki tourna les talons. Il ramassa le corps de Tanis, léger comme une plume, et sortit de l'entrepôt, laissant Tyrian seul, absolument seul, parmi les ombres épaisses et les corps sans vie. Pour Tyrian, cet abandon, ce silence plus terrible que tous les cris, était la plus grande des condamnations, la pire des punitions. L'obscurité de l'entrepôt sembla se refermer sur lui, l'engloutir, amplifiant le poids insoutenable de sa solitude, de sa trahison, de son crime. Il était damné.

Chapitre 11 : L'Accusation et la Chute

De retour au palais, l'atmosphère était chargée d'une lourdeur écrasante, un mélange toxique de chagrin et de colère qui imprégnait chaque pierre, chaque tenture, chaque souffle. Les couloirs, habituellement animés par le va-et-vient des serviteurs et des courtisans, étaient devenus des tunnels de silence, seulement troublés par le bruit des pas lents et funèbres de Freyki. Le roi, le visage figé dans un masque de douleur insondable, un masque de cire pâle et immobile, portait dans ses bras le corps sans vie de Jaelith. Il avançait comme un automate, insensible au monde qui l'entourait, ses yeux fixes perdus dans un vide intérieur plus terrible que tous les spectacles extérieurs. Derrière lui, à quelques pas, Tyrian suivait, écrasé sous le poids de la culpabilité, chaque pas plus lourd que le précédent, chaque respiration une souffrance. Les serviteurs, terrifiés par ce qu'ils voyaient, par l'ampleur de la tragédie qui s'était abattue sur leur famille royale, s'écartaient à leur passage, se collaient aux murs, leurs regards emplis de stupeur et de crainte. Certains pleuraient en silence, d'autres détournaient les yeux, incapables de soutenir la vision de cette reine

tant aimée, si belle, si douce, désormais inerte, et de ce roi brisé qui la portait comme une offrande funèbre.

Dans la grande salle, cette immense nef où tant de décisions importantes avaient été prises, où tant de rires et de fêtes avaient résonné, Freyki déposa doucement, avec une infinie précaution, le corps de Jaelith sur une table qu'il transforma en autel improvisé. Il disposa autour d'elle des chandelles, allumées d'une main tremblante, dont la flamme vacillante dansait sur son visage paisible, figé pour l'éternité. Puis il caressa son visage, du bout des doigts, avec une tendresse désespérée, un geste d'adieu impossible, un dernier contact avec celle qui avait été sa vie, son souffle, son âme. Il resta ainsi un long moment, immobile, à la contempler, à mémoriser chaque trait, chaque courbe, chaque détail de ce visage qu'il ne verrait plus jamais sourire, plus jamais s'animer. Puis il se redressa lentement, comme un vieillard, et ses yeux, lorsqu'ils se posèrent sur Tyrian, étincelèrent d'une rage glaciale, d'une haine si pure, si absolue, qu'elle semblait tangible.

Tyrian, incapable de soutenir ce regard qui le brûlait, se tenait en retrait, le visage dévasté par le chagrin, ruisselant de larmes silencieuses. Il semblait avoir vieilli de dix ans en une seule nuit.

« C'est ta faute, » murmura Freyki d'une voix basse et tranchante, une voix chargée d'une haine longtemps refoulée, une voix qui semblait venir des entrailles de la terre. « Tu les as tués, Tyrian. Toi. Tu as pris Jaelith et Tanis... Tu as pris ce que j'avais de plus cher au monde. Tu as anéanti ma vie. »

Les mots, lourds comme des coups de massue, frappèrent Tyrian de plein fouet, le faisant chanceler sur place. Il tenta de balbutier une réponse, cherchant désespérément, dans le chaos de son esprit, les mots pour exprimer son remords, son horreur, son désespoir. « Père, je... je vous jure... je n'ai jamais voulu... je ne savais pas... »

« Tais-toi ! » hurla Freyki, sa voix résonnant comme un coup de tonnerre sous les hautes voûtes de la salle, emplie d'une rage incontrôlable, dévastatrice. « Ne prononce pas un mot de plus ! Tu les as envoyés à la mort !

Tu as conduit ta mère et ton frère à l'abattoir !
»

Soudain, comme mû par un ressort, il se jeta sur Tyrian, le saisissant brutalement par le col de sa tunique, le soulevant presque de terre. Son visage, si proche du sien, était déformé par la colère et le chagrin, un masque tragique de douleur et de fureur. « Pourquoi, Tyrian ? Dis-moi pourquoi ! Pourquoi as-tu fait ça ? Comment as-tu pu trahir notre famille de cette manière ? Comment as-tu pu vendre ton propre frère à ces monstres ? »

Tyrian, secoué par les sanglots qui lui déchiraient la poitrine, ne trouva rien à répondre. Les mots étaient morts dans sa gorge, étranglés par la honte et le désespoir. Les larmes roulaient sur son visage, un flot ininterrompu, mais elles n'atteignaient pas Freyki. Elles glissaient sur lui sans le toucher. Aveuglé par la fureur, le roi le frappa violemment au visage, un coup de poing qui projeta Tyrian à terre, le faisant rouler sur le sol froid.

« Monstre ! » s'écria Freyki, le poing levé, prêt à frapper à nouveau. La rage se déversait en

vagues incontrôlées, chaque coup marquant un peu plus le visage déjà meurtri de Tyrian, chaque coup libérant un peu de la douleur qui lui dévorait le cœur. « Traître ! Assassin ! »

Au même moment, Talia, alertée par les cris, les hurlements, le bruit de la lutte, se précipita dans la salle, suivie de près par Feiyl et Elrynd. Elle resta un instant figée sur le seuil, horrifiée par la scène qui se déroulait sous ses yeux. Son père, l'homme qu'elle aimait et respectait, était hors de lui, méconnaissable, un fauve déchaîné qui s'acharnait sur son frère, incapable de contrôler sa haine. L'horreur la submergea, une vague glaciale, et sans réfléchir, elle se jeta entre eux.

« Père, arrête ! » cria-t-elle de toutes ses forces, tentant d'écarter son père, les larmes aux yeux, la voix brisée par l'émotion. « Arrête, je t'en supplie ! Tu vas le tuer ! Regarde-le, c'est ton fils ! C'est Tyrian ! »

Feiyl, d'un geste rapide, s'interposa à son tour, attrapant fermement le bras levé de Freyki pour empêcher un nouveau coup. Sa poigne était solide, inébranlable. « Assez, Freyki ! » Sa voix était dure et ferme, mais remplie d'une

compassion profonde, douloureuse. « Ça suffit ! Tyrian est ton fils, et quoi qu'il ait fait, aussi impardonnable que soit son acte, il ne mérite pas cela. La violence n'arrangera rien, elle ne fera qu'empirer les choses. »

Elrynd, les yeux tristes et abattus, une tristesse ancienne dans le regard, aida Talia à soulever Tyrian, dont le visage n'était plus qu'une plaie, marqué par le sang et les ecchymoses qui commençaient à violacer. « Seigneur Freyki, écoutez-la, » dit-il d'une voix calme mais ferme, empreinte de la sagesse des siècles. « La violence ne changera rien. Elle ne fera que briser un peu plus cette famille déjà en ruines. Elle ne ramènera pas Jaelith. Elle ne ramènera pas Tanis. »

Le regard de Freyki vacilla. La rage, un instant, sembla hésiter, perdre de sa vigueur. Il recula de quelques pas, titubant, la respiration haletante, sifflante. Et dans ses yeux, la fureur fit place, peu à peu, à un désespoir si intense, si absolu, qu'il était difficile à contempler. « Il les a tués... il les a tués... » murmura-t-il d'une voix brisée, répétant les mots comme un sombre mantra, une litanie de douleur. Son regard se vida

complètement, devint absent, et il baissa la tête, muré dans sa douleur, inaccessible.

Talia, soutenant Tyrian qui pouvait à peine tenir debout, se tourna vers son frère. Sa voix, bien que douce, tremblait d'une émotion profonde. « Nous allons te soigner, Tyrian. Ne t'en fais pas... nous ne t'abandonnerons pas. Quoi qu'il arrive, je serai là. »

Tyrian, affaibli, sonné, hocha légèrement la tête, un geste infime. Une lueur de gratitude, vacillante, traversa son regard meurtri. Le soutien de Talia, la présence protectrice de Feiyl et la sagesse d'Elrynd étaient tout ce qu'il lui restait pour ne pas sombrer complètement dans les ténèbres qui l'appelaient. Ensemble, ils l'aidèrent à quitter la salle, le conduisant avec précaution, pas à pas, vers l'infirmierie du palais, le laissant derrière eux, seul, anéanti.

Resté seul dans la grande salle déserte, baignée par la lueur vacillante des chandelles disposées autour du corps de Jaelith, Freyki s'effondra lourdement au sol, comme une marionnette dont on a coupé les fils. Ses mains tremblantes pressèrent son visage, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, comme pour

arracher la douleur. Son esprit tourbillonnait, assailli par une tempête de souvenirs. Les images de Jaelith, de son sourire, de sa douceur, de la lumière qui émanait d'elle, défilaient dans sa mémoire. Le regard innocent de Tanis, son rire clair, sa joie de vivre, ses progrès à l'entraînement. Ces images, si vivantes, si belles, se superposaient maintenant, dans un contraste cruel, à la froide réalité de leur mort, à leurs corps sans vie. Un cri de désespoir, primal, déchirant, s'échappa de sa gorge, un cri qui résonna dans tout le palais, rebondissant sur les murs, se glissant dans les moindres recoins, glaçant le sang de tous ceux qui l'entendirent.

« Jaelith... Tanis... » murmura-t-il ensuite, d'une voix à peine audible, un souffle, ses larmes coulant librement, un flot ininterrompu de chagrin qui noyait son visage, qui coulait entre ses doigts. Il était seul, absolument seul avec sa douleur.

Les jours qui suivirent furent marqués par une descente progressive, inexorable, dans la folie pour Freyki. Le roi, l'homme de fer, le guerrier inflexible, se brisa complètement. Il s'enferma dans ses appartements, barricadant la porte,

ne souhaitant voir personne, refusant toute nourriture, toute consolation. Les nuits étaient agitées, terribles, emplies de cauchemars où il revoyait sans cesse les visages aimés de ceux qu'il avait perdus, où il revivait leur mort dans d'horribles variations. Ses hurlements de douleur, des cris d'agonie, retentissaient à travers les couloirs, effrayant les serviteurs qui n'osaient plus approcher de l'aile du palais, murmurant que le roi était possédé, que son esprit avait sombré.

Le jour, il passait des heures interminables, prostré dans un fauteuil, à contempler les possessions de Jaelith et de Tanis : un vêtement oublié, un livre, un jouet d'enfant, une mèche de cheveux conservée dans un médaillon. Il s'accrochait à ces objets, à ces souvenirs d'un passé désormais révolu, irrévocablement perdu. L'alcool, les vins des caves royales, devint son seul réconfort, son seul ami. Il buvait jusqu'à sombrer dans l'inconscience, jusqu'à ce que la douleur s'éteigne temporairement, noyée dans l'ivresse. Mais chaque réveil était pire, le plongeant chaque jour un peu plus dans un abîme insondable, sans fond, sans lumière.

Pendant ce temps, Talia, malgré sa propre peine, malgré le chagrin qui lui déchirait le cœur pour sa mère, pour son petit frère, pour son père qu'elle voyait se détruire, se força à endosser les responsabilités laissées vacantes par son père. La jeune princesse, autrefois insouciant, rêveuse, était devenue, en l'espace de quelques jours, le dernier pilier, la seule colonne encore debout du royaume vacillant. Avec une résilience inattendue, une force de caractère puisée on ne sait où, elle prenait en charge les affaires royales, recevait les conseillers, écoutait les doléances, signait les décrets. Elle était épaulée, secondée, soutenue par Feiyl, dont la présence silencieuse et la loyauté étaient un roc, et par Elrynd, dont la sagesse ancestrale l'aidait à naviguer dans les eaux troubles de la politique. Bien que dévastée intérieurement par la perte de sa mère et de son frère, elle savait, avec une lucidité farouche, que le royaume avait besoin de stabilité, de continuité, surtout en ces temps sombres où l'ombre de la désolation planait.

Feiyl, toujours à ses côtés, veillait sur elle avec une loyauté indéfectible, absolue. Il était son ombre, son protecteur, son soutien. Il tentait

de toutes ses forces de soulager le fardeau immense qu'elle portait sur ses épaules, lui offrant son soutien silencieux et sa force tranquille. « Nous surmonterons cela, Talia, » lui assurait-il souvent, le soir, quand ils étaient seuls, un éclat d'espoir obstiné dans son regard d'or. « Le royaume a besoin de toi. Je suis là, je ne te quitterai pas. Nous allons traverser cette épreuve ensemble. »

Talia puisait un réconfort infini dans les paroles et la présence de Feiyl. Il était son ancre dans la tempête. Et avec lui à ses côtés, elle sentait, malgré tout, qu'elle pouvait encore tenir debout, qu'elle pouvait encore avancer. Ensemble, unis par une amitié plus forte que tout, ils s'efforçaient de maintenir l'équilibre fragile du royaume, de colmater les brèches, de rassurer le peuple, malgré les épreuves qui secouaient leur famille et menaçaient de tout emporter.

Ce soir-là, Tyrian, blessé, meurtri, abattu, le corps couvert d'ecchymoses et l'âme en lambeaux, trouva enfin le sommeil sans résistance, comme une fuite désespérée, un abandon vers un monde où la douleur ne le suivrait pas. Mais le sommeil, ce faux ami,

n'apporta aucune paix. Il se retrouva presque immédiatement plongé dans un cauchemar, un paysage désolé et terrifiant, une projection de son âme damnée.

Le ciel, noir et menaçant, d'un noir d'encre, grondait comme un animal furieux, déversant une pluie froide et incessante, glaciale, qui transperçait les vêtements, glaçait les os. Autour de lui, à perte de vue, le sol était jonché de corps sans vie, des centaines, des milliers peut-être, leurs visages figés dans des expressions de peur et de douleur, leurs bouches ouvertes sur des cris silencieux. Le sol, trempé de pluie et de sang, une boue rouge et noire, semblait pulser sous ses pieds, comme un cœur monstrueux, un rappel sinistre de ce qu'il avait causé.

Tyrian baissa les yeux et vit ses mains. Elles étaient couvertes de sang, un rouge vif et éclatant, une couleur qui brillait dans la pénombre, qui lui donnait la nausée, qui lui brûlait la peau. Chaque goutte de sang, chaque éclaboussure, semblait incarner un visage, une voix, une vie détruite par ses actions. La culpabilité, massive, totale, l'envahit, se répandit en lui comme une marée

inarrêtable, noyant tout sur son passage, ne laissant que le désespoir.

Alors, incapable de contenir plus longtemps la douleur qui dévorait son âme, qui lui rongeaient les entrailles, il hurla. Un cri désespéré, déchirant, où se mêlaient la colère contre lui-même, la honte la plus absolue, et un chagrin infini. Ce hurlement résonna dans l'étendue noire, se perdant dans le néant, sans écho, sans réponse. Il était seul. Abandonné. Emprisonné dans les ténèbres de son propre esprit.

Soudain, une voix, froide, distante, murmura à son oreille, un souffle glacé. « C'est ce que tu as voulu, Tyrian. Ce que tu as semé. Tu as récolté ce que tu as planté. » Le père Nidud, même dans les profondeurs de ses rêves, continuait de hanter son esprit, de lui rappeler sa trahison, son crime, sa damnation.

Tyrian se réveilla en sursaut, le souffle court, haletant, le corps trempé d'une sueur froide, glacée. La réalité revint comme une gifle, brutale, cruelle. Et il réalisa avec une horreur renouvelée que le cauchemar ne s'arrêtait pas au réveil. Il persistait, continuait dans le

monde éveillé. Les souvenirs de ce qu'il avait fait, de la mort de Tanis, de la mort de Jaelith, de sa mère, pesaient sur lui comme un poids impossible à soulever, une montagne sur sa poitrine. La voix du père Nidud résonnait encore dans son esprit, déformée, moqueuse, un murmure venimeux qui ne semblait jamais vouloir le quitter, un serpent sifflant à son oreille.

Il se leva péniblement, les jambes vacillantes, et s'approcha de la fenêtre de sa chambre. La lune, une faucille pâle, jetait une lumière blafarde sur les jardins silencieux du palais, dessinant des ombres longues et inquiétantes. L'obscurité l'enveloppait, se refermait sur lui. Il se sentait aussi froid et vide que la nuit elle-même. La douleur de la culpabilité déchirait chaque fibre de son être, chaque pensée, chaque battement de cœur. Le souvenir du regard d'accusation de son père, ce regard de haine absolue, de la déception muette de Jaelith, de l'innocence de Tanis, de ses yeux pleins de confiance au moment de l'enlèvement... tout cela s'entremêlait en une spirale de désespoir, l'entraînant vers le fond.

Des coups légers, timides, frappèrent à sa porte. « Tyrian ? » La voix douce, inquiète, de Talia perça la noirceur de ses pensées, une bouée dans la tempête.

Tyrian hésita un long instant, le regard perdu dans la nuit. Puis, d'une voix brisée, rauque, il murmura : « Entre. »

Talia poussa la porte avec précaution, dans un grincement léger, et entra. Elle portait une petite lampe à huile dont la lumière vacillante, chaude, dansait sur son visage fatigué mais déterminé, creusant ses traits tirés. En voyant l'état de son frère, pâle, défait, le regard vide, elle ressentit un pincement au cœur, une douleur familière. Elle savait, elle n'ignorait pas, que Tyrian portait une part de responsabilité écrasante dans la tragédie. Mais elle voyait aussi, avec une lucidité douloureuse, l'ampleur de la souffrance qui l'habitait, le dévastait de l'intérieur.

« Je voulais m'assurer que tu allais bien, » dit-elle doucement en s'approchant de lui, posant la lampe sur une table.

Tyrian, incapable de soutenir son regard, fixa obstinément le sol, les larmes roulant à nouveau sur ses joues. « Talia, je... je ne mérite pas ta compassion. Pas après ce que j'ai fait. J'ai tout détruit. J'ai détruit notre famille. Je suis la raison, la seule raison, de votre douleur, de la mort de Tanis et de mère. »

Talia s'approcha lentement et posa une main réconfortante, une main de sœur, sur son épaule tremblante. Sa voix était douce, mais empreinte d'une gravité nouvelle. « Tyrian, je ne prétends pas comprendre ce que tu ressens, ce tumulte qui est en toi. Ce que tu as fait... » Elle marqua une pause, cherchant ses mots, pesant chacun d'eux. « ...c'est impardonnable. Je ne te mentirai pas. Mais tu es toujours mon frère. Tu es le fils de ma mère. Et je ne veux pas, je ne peux pas, te voir te détruire complètement. Pas après avoir déjà perdu tant de personnes que j'aimais. »

La voix de Tyrian trembla, se brisa sous l'effet d'une émotion trop longtemps contenue. « Père a raison de me haïr. Et toi aussi, tu devrais me haïr. Je me déteste, Talia. Je me déteste pour ce que j'ai fait. Pour ma faiblesse,

pour ma lâcheté. Je ne pourrai jamais, jamais, réparer ça. C'est impossible. »

Talia, luttant elle-même contre les larmes qui lui montaient aux yeux, contre son propre chagrin, serra un peu plus son épaule, un geste de réconfort désespéré. « Peut-être que tu ne pourras pas réparer, Tyrian. Peut-être que certaines choses sont irréparables. Mais tu peux essayer, tu dois essayer, de trouver un chemin pour t'amender, pour devenir meilleur. Si tu veux honorer la mémoire de notre mère et de Tanis, si tu veux que leur mort ait un sens, commence par faire face à ce que tu as causé. Regarde-toi dans un miroir et accepte ce que tu vois. Reste avec moi, ici, dans ce palais. Et trouvons ensemble, peut-être, un moyen de reconstruire ce qui peut encore l'être. Pas l'oubli, jamais. Mais peut-être une forme de paix. »

Le jeune prince, bouleversé, le corps secoué de sanglots silencieux, hocha faiblement la tête, un geste à peine perceptible. « Je ne sais pas si je le mérite, Talia... Si je mérite ta confiance, ta présence... Mais si tu m'accordes une chance, une seule, je te jure que je ferai tout, absolument tout, pour te prouver que je peux

changer. Que je ne suis pas que cela. Que je peux être meilleur. »

Un mince sourire, fragile comme du verre, teinté d'espoir et d'une tristesse infinie, apparut sur le visage de Talia. Elle savait, au fond d'elle-même, que leur famille était à jamais brisée, que les morceaux ne pourraient jamais être recollés. Mais elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas, perdre son frère à son tour. Pas après tout cela.

« Nous avons beaucoup perdu, Tyrian. Trop. Mais tu as encore le choix, aujourd'hui, maintenant, de devenir meilleur. De choisir une autre voie. Je serai là pour t'aider, pour te soutenir... si tu es vraiment prêt à essayer. Si tu es prêt à te battre pour toi-même. »

Ils restèrent ainsi un long moment, silencieux, dans la pénombre de la chambre, le clair de lune dessinant des ombres sur les murs. Le silence de la nuit enveloppait leur douleur partagée, leur chagrin commun, mais aussi cette lueur ténue, fragile, de solidarité qui venait de naître. Chacun d'eux cherchait, dans la présence de l'autre, la force d'affronter l'avenir incertain, terrifiant, qui les attendait.

Le chemin serait long, semé d'embûches et de souffrances, mais peut-être, juste peut-être, n'étaient-ils pas complètement seuls.

Chapitre 12 : Les Funérailles et la Tentation de la Nuit

Le jour des funérailles de Jaelith et de Tanis enveloppa le palais de Fereyan d'une ambiance de chagrin et de respect si profonds qu'ils semblaient avoir une texture, une densité, une présence physique. Dès l'aube, une lumière grise et mélancolique filtra à travers les nuages épais qui voilaient le ciel, comme si le soleil lui-même refusait d'assister à cette cérémonie funèbre. Dans la chapelle de lumière, ce sanctuaire habituellement baigné des rayons les plus purs traversant ses vitraux multicolores, l'atmosphère était aujourd'hui assombrie. Les fleurs blanches, des lys et des roses à la blancheur immaculée, disposées en gerbes et en couronnes autour des deux catafalques, semblaient absorber la lumière plutôt que la refléter. Des centaines de bougies scintillaient de leurs flammes tremblotantes, créant un océan de petites lueurs dansantes qui luttait vaillamment contre l'obscurité ambiante, mais leurs efforts semblaient vains, dérisoires face à l'immensité du chagrin.

Les corps de Jaelith et de Tanis reposaient côte à côte sur des lits de satin blanc, leurs visages paisibles, figés dans une sérénité qui contrastait cruellement avec la violence de leur mort. Jaelith, dans sa robe préférée, un vêtement de soie bleu nuit brodé de fils d'argent, semblait dormir, un sourire à peine esquissé sur ses lèvres pâles. Tanis, vêtu de blanc, tenait dans ses petites mains jointes une rose rouge, symbole de la vie trop tôt fauchée. Habituellement baignée de la lumière pure et éclatante qui lui avait valu son nom, la chapelle semblait aujourd'hui avoir perdu son éclat, comme si elle-même, la pierre, les vitraux, les voûtes, portait le deuil de ceux qui avaient été ses fidèles.

À l'entrée de la chapelle, Talia, vêtue d'une robe de deuil d'un noir absolu qui faisait paraître sa peau plus pâle encore, accueillait chaque visiteur avec une dignité stoïque, une grâce qui forçait le respect. Son visage, bien que marqué par les larmes et les nuits sans sommeil, était un masque de composture, dissimulant la tempête d'émotions qui se déchaînait en elle, le tumulte de chagrin, de colère, et de peur qui menaçait de la submerger à chaque instant. Feiyl, son

protecteur et confident, se tenait à ses côtés, immobile comme une statue de garde, sa présence silencieuse un roc auquel elle pouvait s'accrocher. Ses yeux d'or, habituellement si calmes, trahissaient une inquiétude profonde, une vigilance de tous les instants. Elrynd, le vieux paladin, se tenait en retrait, dans l'ombre d'un pilier, veillant silencieusement à ce que tout se déroule dans l'ordre, son regard expérimenté balayant la foule, anticipant les problèmes avant même qu'ils ne surviennent.

Elrynd, voyant Talia vaciller un instant sous le poids de l'émotion, s'approcha discrètement. Il posa une main chaude et réconfortante sur son épaule, une main qui avait connu tant de batailles, tant de deuils, et son regard, empreint d'une tristesse infinie mais aussi d'une immense fierté, plongea dans le sien. « Princesse, » murmura-t-il d'une voix basse et grave, « votre mère serait immensément fière de vous. Vous êtes d'une force admirable, une force que peu d'adultes possèdent. Elle vous regarde, quelque part, et elle sourit. »

Talia hocha la tête, un mouvement à peine perceptible, son regard perdu dans le vide,

cherchant une paix introuvable au milieu de sa douleur. « Merci, Elrynd, » répondit-elle, sa voix à peine plus forte qu'un souffle. « J'espère seulement que je suis à la hauteur... Maman et Tanis me manquent tellement. Leur absence est un vide en moi que rien ne pourra combler. »

À ces mots, Feiyl, qui veillait sur elle d'un regard attentif, se pencha légèrement vers elle et murmura, sa voix grave et apaisante comme un baume : « Nous sommes là, Talia. Je suis là. Nous ne te laisserons pas affronter tout cela seule, jamais. Nous surmonterons ces épreuves ensemble, un jour à la fois, une heure à la fois s'il le faut. »

Le cortège des funérailles progressa avec une lenteur solennelle, un rituel immuable qui semblait suspendre le temps. Les habitants de Fereyan, par milliers, étaient venus des quatre coins du royaume, bravant la pluie fine et froide qui commençait à tomber, pour rendre un dernier hommage à la reine bien-aimée et au jeune prince. Leurs visages étaient graves, leurs yeux rougis par les larmes. Beaucoup d'entre eux avaient connu la bonté de Jaelith, sa générosité, son sourire. Tous avaient été

touchés par la grâce de Tanis, par sa joie de vivre communicative. Et tous savaient, avec une lucidité douloureuse, que désormais, l'avenir du royaume, sa stabilité, son équilibre fragile, dépendaient de la résilience de Talia, de son courage à porter seule le fardeau immense laissé par la tragédie. Le poids du royaume venait de basculer sur ses jeunes épaules.

Pendant que la cérémonie funèbre se déroulait dans la chapelle, Freyki restait enfermé dans sa chambre, loin de la lumière, loin du monde, se noyant dans l'alcool et le désespoir. Son chagrin, monstrueux, dévorant, l'avait emporté dans les abysses les plus profonds de la dépression, un gouffre sans fond où plus aucune lumière ne pénétrait. Les hurlements qu'il poussait la nuit, des cris d'agonie, des appels désespérés aux morts, glaçaient le sang de tous ceux qui les entendaient, résonnant dans les couloirs vides, rappelant à chacun, serviteurs, gardes, courtisans, l'ampleur cataclysmique de la perte qui l'avait frappé. Jour après jour, il se détachait un peu plus de tout, même de Talia, qu'il semblait à peine remarquer lorsqu'elle venait frapper à sa porte, suppliant qu'on le laisse entrer. La

princesse, de plus en plus inquiète pour son père, pour cet homme brisé qui se laissait mourir à petit feu, décida un jour, poussée par un désespoir égal au sien, de briser ce mur d'indifférence et d'aller le voir, de force s'il le fallait.

Quand elle ouvrit la porte de sa chambre, une odeur fétide d'alcool rance, de sueur et de renfermé lui emplit les narines, la prenant à la gorge. La pièce, autrefois si élégante, si ordonnée, était dans un état de délabrement indescriptible. Des meubles étaient renversés, des tentures arrachées, des bouteilles vides et brisées jonchaient le sol de marbre, formant un tapis de débris dangereux. Au fond de la chambre, affalé dans un grand fauteuil usé dont le velours était taché, Freyki était assis, le regard perdu dans le vide, fixant un point invisible sur le mur. Ses yeux étaient cernés de violet, injectés de sang, marqués par des nuits et des jours sans sommeil. Sa barbe avait poussé, inculte, ses cheveux étaient emmêlés. Il n'était plus que l'ombre de lui-même.

« Père... » murmura Talia en s'avançant prudemment, évitant les débris, le cœur serré par ce qu'elle voyait.

La voix de la princesse, ce son familier, sembla le sortir de sa torpeur. Il tourna lentement la tête vers elle, ses yeux voilés par la douleur et l'alcool, mais il ne dit rien. Il se contenta de la fixer, sans expression, comme s'il ne la reconnaissait pas, comme si elle était un fantôme parmi d'autres.

« Père, je m'inquiète pour vous. Cela fait des jours, des semaines, que vous ne quittez plus cette chambre... Vous nous manquez, » ajouta-t-elle, la voix tremblante d'émotion, les larmes lui montant aux yeux. « Vous me manquez. »

Freyki porta une main tremblante à son front, comme pour chasser une douleur invisible, un poids insoutenable. Il ferma les yeux un instant, luttant contre quelque chose, puis répondit d'une voix rauque, éraillée par l'alcool et les cris, à peine audible. « Tout va bien, Talia. Laisse-moi... je ne mérite même pas ta sollicitude. Je ne mérite rien. »

Talia serra les poings, sentant monter en elle une vague de tristesse, mais aussi de frustration, d'impuissance. Son père, le roi, l'homme de fer, n'était plus. Il n'était qu'une

ombre, un fantôme, brisé par la douleur, consumé par le chagrin. Elle s'agenouilla près de lui, sans souci de sa robe, sans souci des débris, et posa une main sur son bras dans une tentative désespérée, presque suppliante, de le ramener à la réalité, de ranimer l'étincelle.

« Père, je suis là. Regarde-moi. Je suis ta fille. Je sais combien c'est dur, je sais que la douleur est insupportable, mais nous devons avancer. Pour maman... pour Tanis... pour leur mémoire. Pour tous ceux qui dépendent de vous, qui dépendent de nous. Le royaume a besoin de vous. J'ai besoin de vous. »

Freyki la fixa un long moment, comme s'il pesait le poids de ses paroles, comme s'il essayait de les comprendre à travers le brouillard de l'alcool et du désespoir. Mais quelque chose en lui refusait de s'accrocher. Il détourna le regard, incapable de soutenir celui, si plein d'espoir et de douleur, de sa fille. « J'aurais dû mourir à sa place, » murmura-t-il, et sa voix se brisa. « Jaelith... Tanis... Je les ai laissés partir. Je n'ai pas su les protéger. Je ne mérite pas de continuer à vivre... pas sans eux. »

La voix de Freyki s'éteignit dans un sanglot étouffé, déchirant, et Talia, désespérée, sentit son propre cœur se briser en mille morceaux. Elle le regarda longuement, ses yeux remplis de larmes qui coulaient librement sur ses joues. « Mère est partie, père... et elle ne reviendra pas, je le sais. Mais elle vous aimait, elle vous aimait plus que tout, et elle ne voudrait pas, jamais, vous voir ainsi, vous détruire. Je vous en prie, ne nous abandonnez pas. Ne m'abandonnez pas. »

Freyki laissa échapper un soupir déchirant, un son venu des entrailles, et ferma les yeux, épuisé, vidé, consumé par la douleur qui le rongeaient de l'intérieur. Elrynd, qui observait la scène depuis le pas de la porte, une douleur ancienne dans le regard, s'approcha silencieusement. Il saisit doucement Freyki par les épaules, avec une force tranquille, et l'aida à se redresser un peu dans son fauteuil.

« Reposez-vous, Majesté, » murmura Elrynd d'une voix apaisante, empreinte de la sagesse des guerriers qui ont vu trop de morts. « Dormez, si vous le pouvez. Pour le bien de votre famille, pour le bien de ce royaume qui

dépend encore de vous, même si vous ne le croyez pas. »

Talia, les yeux brillants de tristesse, fit un signe de tête en direction d'Elrynd, un geste de gratitude muette. Ensemble, ils laissèrent Freyki sombrer dans un sommeil alcoolisé, agité, peuplé de cauchemars, espérant contre toute raison que le repos, même artificiel, pourrait apporter un semblant de paix à son esprit tourmenté, une accalmie dans la tempête.

Cette nuit-là, alors que le palais entier était plongé dans le sommeil ou dans les larmes, le poids de la culpabilité devint tout simplement trop lourd à porter pour Tyrian. Incapable de supporter davantage la voix accusatrice de son père résonnant dans sa tête, les regards pleins de reproches, les remords qui le hantaient à chaque instant, il se glissa silencieusement hors de sa chambre, comme un voleur, comme un fantôme. Ses pas, légers, le menèrent jusqu'aux remparts les plus élevés du palais, là où la muraille surplombait un abîme vertigineux. La brise froide de la nuit, chargée de l'humidité de l'automne, caressait son visage, apportant un soulagement

temporaire, un répit au feu qui consumait son cœur, à la douleur qui lui dévorait les entrailles.

Au bord des remparts, il s'arrêta, fixant l'abîme en contrebas, là où l'ombre dévorait le monde, là où la nuit semblait plus noire, plus profonde, plus accueillante. « Peut-être que tout serait mieux sans moi, » murmura-t-il, les larmes ruisselant librement sur ses joues, emportées par le vent. « Peut-être que c'est ce que je mérite... La seule chose que je mérite. La mort. L'oubli. »

Alors qu'il rassemblait le courage, le peu de courage qui lui restait, pour se laisser tomber, pour en finir, pour mettre un terme à cette souffrance insoutenable, une voix douce, envoûtante, musicale, l'interrompit. « Ne fais pas cela, Tyrian. »

Surpris, il se retourna brusquement, le cœur battant, et aperçut une femme. Elle se tenait là, dans la pénombre, comme si elle avait surgi des ténèbres elles-mêmes. Ses cheveux, d'un noir d'encre, tombaient en cascades soyeuses sur ses épaules. Ses yeux, d'un gris perçant, presque métalliques, brillaient d'une étrange

lueur, d'une intelligence ancienne et dangereuse. Une beauté froide, irréelle, émanait d'elle, une beauté qui semblait appartenir à un autre monde.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il d'une voix tremblante, à la fois effrayé et fasciné.

Elle s'approcha avec une grâce surnaturelle, ses mouvements fluides, féline, ne faisant aucun bruit sur les pierres. Ses yeux brillèrent plus intensément. « Je m'appelle Hel, » murmura-t-elle, un sourire mystérieux jouant sur ses lèvres parfaites, un sourire qui promettait et qui menaçait à la fois. « Et je suis ici pour te dire que ton destin est loin d'être accompli. La voie qui t'attend, Tyrian, est bien plus grande, bien plus sombre, bien plus puissante que tu ne l'imagines. »

Tyrian, désespéré, noyé dans sa culpabilité, secoua la tête avec violence. « Mon destin est celui d'un monstre, d'un traître. Je ne suis que cela. J'ai tout détruit. Ma famille, mon nom, mon honneur. Tout ce que je touche se transforme en désastre, en cendres. »

Hel s'avança encore, réduisant la distance entre eux. Elle posa une main sur son épaule. Sa main était froide, glaciale même, mais étrangement rassurante, apaisante. « Les erreurs, Tyrian, sont un fardeau, oui. Un poids terrible. Mais elles forgent aussi, trempent ceux qui ont la force, la volonté, de les surmonter. Ceux qui osent regarder leurs fautes en face et les utiliser comme un tremplin. Le chemin qui t'attend est difficile, semé d'embûches et de sacrifices, mais c'est en le parcourant que tu pourras trouver une forme de rédemption... ou une puissance, une force, qui te permettra de renverser ceux qui t'ont jugé, qui t'ont condamné sans appel. »

Tyrian, fasciné malgré lui, apaisé par ses paroles, par sa présence, sentit une étrange clarté, un calme nouveau, se répandre en lui, chassant temporairement les ténèbres du désespoir. « Que dois-je faire ? » demanda-t-il, sa voix cette fois plus ferme, habitée par une lueur d'espoir.

Le sourire de Hel s'élargit, presque imperceptiblement, mais ses yeux brillèrent d'une satisfaction profonde. « Suis-moi, Tyrian, et je t'ouvrirai les portes d'un monde

que tu ne soupçonnes pas, un monde où le pouvoir et la connaissance sont accessibles à ceux qui osent en saisir les ténèbres. Mais souviens-toi, chaque choix a des conséquences, et chaque pas que tu fais dans cette direction t'éloigne un peu plus de ce que tu as été, de ce que tu aurais pu être. Es-tu prêt à payer ce prix ? »

Elle lui tendit la main, une main blanche, presque translucide, aux doigts longs et fins. Et Tyrian, aspirant désespérément à une nouvelle chance, à un sens à donner à son existence brisée, saisit cette main sans savoir que cette femme énigmatique, cette créature de beauté et de ténèbres, n'était autre que la déesse des ombres elle-même, Hel, la souveraine des royaumes souterrains, la maîtresse des âmes perdues. Son esprit, brisé, vulnérable, assoiffé de rédemption ou de pouvoir, était une proie parfaite, idéale, pour les ténèbres qui attendaient patiemment, depuis si longtemps, de se refermer autour de lui.

Ainsi, tandis que le royaume de Fereyan se perdait dans le deuil et le chagrin, que Freyki sombrait dans la folie et l'alcool, que Talia luttait seule pour maintenir l'équilibre d'un monde qui s'effondrait, les ténèbres tissaient leur toile autour de Tyrian. Elles promettaient, murmuraient, séduisaient. Et le prince déchu, le traître, le frère meurtrier, s'avancait, main dans la main avec une déesse, vers un destin inconnu, terrifiant, qui allait changer à jamais son existence et, peut-être, celle de tout le royaume.

Chapitre 13 : La Transformation de Tyrian

Les jours suivant le retour de Tyrian au palais, après sa rencontre énigmatique avec Hel sur les remparts, prirent une tournure de plus en plus inquiétante, un glissement progressif mais inexorable vers quelque chose de sombre et d'inconnu. L'influence de la déesse des ombres, tel un poison subtil mais puissant, s'était enfoncée profondément dans l'esprit déjà vulnérable du jeune prince, et son comportement, jour après jour, se transformait de manière alarmante. Ce garçon autrefois réservé, réfléchi, presque timide, dont les yeux reflétaient une mélancolie profonde, semblait désormais possédé par une assurance nouvelle, une assurance glaciale, presque hautaine, qui détonnait étrangement avec sa nature profonde. Une lueur sombre, insondable, brillait désormais dans ses prunelles, une lueur qui faisait froid dans le dos à ceux qui la croisaient. Les serviteurs du palais, dans leurs quartiers, le soir venu, chuchotaient à voix basse sur son étrange transformation, sur ce changement radical qui les effrayait. Les gardes eux-mêmes, pourtant aguerris, évitaient son regard lorsqu'il passait

dans les couloirs, détournant les yeux, un malaise diffus les envahissant.

Freyki, quant à lui, inconscient de la métamorphose de son fils aîné, s'enfonçait chaque jour un peu plus dans les abysses de son chagrin. Reclus dans ses appartements, il était devenu un étranger pour le monde, un fantôme hantant les souvenirs. Ses cris de douleur, déchirants, inhumains, résonnaient la nuit, emplissant le palais d'une tension constante, d'une atmosphère de malheur et de désespoir qui pesait sur tous. Cette nuit-là, un hurlement particulièrement déchirant s'éleva soudain dans les couloirs silencieux, un cri d'agonie qui tira Talia brutalement de son sommeil. La jeune princesse se redressa en sursaut, le cœur battant la chamade, l'angoisse lui nouant la gorge. Sans attendre, sans prendre le temps d'enfiler une robe de chambre, elle se précipita hors de sa chambre, ses pieds nus courant sur le marbre froid, et fila jusqu'à la porte de son père, d'où provenaient les cris. Sans hésiter, elle poussa le battant, le cœur serré par une appréhension terrible.

La scène qui s'offrit à elle était déchirante. Freyki se débattait sur son lit, les draps enroulés autour de lui comme un linceul, gesticulant comme un homme en proie aux démons les plus terribles de son esprit. Son regard, fou, égaré, semblait traverser sa fille sans la voir, sans la reconnaître. Il luttait contre des ennemis invisibles, contre les fantômes de son passé, contre l'horreur de ses souvenirs. Talia sentit les larmes monter, brûlantes, en voyant son père, cet homme si fort, si puissant, réduit à cet état de désespoir absolu.

« Père, je vous en supplie... calmez-vous, » murmura-t-elle, la voix étranglée par l'émotion, en s'approchant avec précaution du lit. « C'est moi, Talia. Votre fille. Je suis là. »

Mais Freyki, comme aveuglé par sa terreur intérieure, continuait de hurler, des mots sans suite, des appels désespérés. « Jaelith ! » cria-t-il soudain, sa voix brisée, déchirante. « Ne me laisse pas seul ! Ne pars pas ! Reviens ! »

Talia, les yeux embués de larmes qui coulaient librement sur ses joues, se rapprocha lentement du lit. Elle contourna les meubles

renversés, les bouteilles vides, et posa une main réconfortante, une main de fille, sur son front brûlant de fièvre, trempé de sueur. Elle se mit à murmurer des paroles apaisantes, une vieille berceuse que Jaelith lui chantait autrefois, une mélodie douce et familière. Peu à peu, miraculeusement, Freyki se calma. Ses tremblements cessèrent, ses cris s'éteignirent, et ses yeux, enfin, se fermèrent, ses traits se relâchant tandis qu'il s'abandonnait à un sommeil troublé, agité, mais enfin au repos. Talia resta à son chevet, veillant sur lui, sa main toujours posée sur son front, le cœur lourd d'une tristesse infinie.

Pendant ce temps, Talia, malgré l'épuisement, malgré la douleur, continuait d'assumer ses responsabilités de régente avec un courage qui forçait l'admiration de tous. Soutenue par la présence indéfectible de Feiyl et par la sagesse tranquille d'Elrynd, elle menait les affaires du royaume d'une main de plus en plus ferme. La princesse, portant la douleur de ses pertes avec une dignité qui touchait le cœur de son peuple, rassurait les habitants de Fereyan, prenait les décisions nécessaires à sa protection, arbitrait les conflits, signait les décrets. Chaque jour, elle sentait le poids de la

couronne, ce fardeau invisible mais écrasant, peser davantage sur ses épaules, et malgré son courage indéniable, elle se trouvait souvent, le soir venu, au bord de l'épuisement total, vidée, anéantie.

Feiyl, toujours à ses côtés comme une ombre protectrice, veillait sur elle avec une fidélité inébranlable, absolue. Leur relation, autrefois marquée par une simple camaraderie, par une amitié née de l'enfance, se transformait peu à peu, devenait plus profonde, plus intense, se teintant d'une tendresse nouvelle, d'une affection qui allait bien au-delà de la simple amitié. Des regards plus longs, des silences plus lourds de sens, des attentions plus délicates. L'amour, discret mais puissant, tissait sa toile entre eux.

Une nuit, alors que le palais tout entier dormait d'un sommeil agité, Talia et Feiyl se retrouvèrent seuls dans les jardins, cherchant un peu de fraîcheur et de paix. La lune, pleine et ronde, baignait les allées d'une lumière laiteuse, argentée, irréelle, illuminant leurs visages fatigués mais apaisés. Ils s'assirent sur un banc de pierre, entourés de fleurs

nocturnes dont le parfum entêtant embaumait l'air.

« Feiyl... » murmura Talia en fixant les étoiles, innombrables, qui scintillaient dans le ciel profond. « Parfois, le soir, quand tout est calme, j'ai l'impression que ce fardeau est insupportable. Que je vais m'effondrer, que je n'en peux plus. »

Feiyl, sans un mot, lui prit doucement la main. Sa main était chaude, rassurante, forte. « Talia, » dit-il d'une voix grave et douce, « tu as une force que beaucoup envie, même si tu ne la vois pas, même si tu doutes. Et tu n'es pas seule dans cette épreuve, tu ne l'as jamais été. Je te le promets, solennellement, je serai toujours là. Quoi qu'il arrive. »

Leurs regards se croisèrent, et Talia sentit un élan de chaleur et de réconfort l'envahir, une vague de bien-être qui chassa temporairement ses angoisses. « Merci, Feiyl, » souffla-t-elle. « Tu es un véritable ami. Le meilleur des amis. Et bien plus encore, je crois. »

Feiyl hésita un instant, une fraction de seconde, ses yeux d'or plongés dans les siens.

Puis, comme mû par une force plus grande que lui, il se pencha lentement et posa ses lèvres sur les siennes. Le baiser fut doux, tendre, empreint de promesses silencieuses, d'un amour naissant mais déjà profond. Ce moment partagé, volé à la tragédie, scella leur lien d'une manière nouvelle, plus intime. Et Talia, dans les bras de Feiyl, blottie contre sa poitrine, trouva enfin un instant de paix véritable au milieu de la tempête qui faisait rage autour d'eux.

Freyki, toujours reclus dans sa chambre, continuait de se laisser sombrer dans sa douleur, refusant toute nourriture, toute consolation. Un matin, Feiyl, déterminé à lui redonner un semblant de volonté, à ranimer l'étincelle de vie qui semblait s'être éteinte en lui, frappa à la porte de ses appartements.

« Je ne veux voir personne ! Fichez-moi la paix ! » grogna la voix enragée, éraillée, de Freyki de l'autre côté de la porte.

« Ce n'est que moi, Majesté, » répondit calmement Feiyl, sans se laisser intimider. « Feiyl. J'aimerais vous parler, si vous le permettez. »

Après un long silence, un silence pesant, la porte s'ouvrit enfin, dans un grincement. Freyki apparut, le regard sombre, les traits tirés, creusés par des semaines de chagrin et d'alcool. Il fit face au jeune homme, devenu au fil des ans son protecteur, presque un fils. Le roi déchu observa un instant ce visage calme mais décidé, l'apparente douceur de ses traits masquant à peine la puissance du dragon qui sommeillait en lui, cette force ancienne et redoutable.

« Que me veux-tu, Feiyl ? » demanda Freyki d'une voix rauque, éteinte.

Feiyl soutint son regard sans ciller, une lueur de tristesse et de compassion profonde dans ses yeux d'or. « Je viens vous parler... d'elle, Majesté. De Jaelith. »

À ces mots, comme une décharge électrique, Freyki se raidit, tout son corps se tendit, comme si la simple mention du nom de sa femme ravivait une douleur trop vive, trop fraîche, insupportable. « Pourquoi veux-tu me parler de cela, hein ? Pourquoi remuer le couteau dans la plaie ? Cela fait un an, un an déjà, et... »

Feiyl s'avança d'un pas dans la pièce, sa voix prenant une fermeté inhabituelle, une autorité tranquille. « Parce que nous ne devons pas l'oublier, Majesté. Parce que sa mémoire mérite mieux que cela. Et surtout, parce qu'elle n'aurait jamais, jamais, voulu vous voir ainsi, vous voir vous détruire. Elle vous aimait trop pour cela. »

Freyki, soudain empli d'une colère désespérée, d'une rage impuissante, se leva brusquement de son fauteuil, le regard sombre et accusateur. « Tu crois que je pourrais l'oublier, petit dragon ? Tu crois que je pourrais un seul instant chasser son souvenir ? Elle était tout pour moi, Feiyl ! Elle était ma vie, mon souffle, ma raison d'être ! Elle était... elle était ma lumière... »

« Alors, justement, rappelez-vous de sa force, Majesté ! Rappelez-vous de son amour pour vous, de sa bonté, de son courage. Elle vous connaissait mieux que personne au monde, et elle aurait voulu, de toutes ses forces, que vous vous releviez, que vous vous battiez, pour protéger ceux qu'elle aimait, ceux qui restent. Talia a besoin de vous. Le royaume a besoin de vous. »

Freyki, secoué par ces mots, frappés en plein cœur par leur vérité, prit sa tête entre ses mains et laissa échapper un sanglot étouffé, déchirant. Ses épaules tressaillaient. « J'ai mal, Feiyl, » murmura-t-il d'une voix d'enfant perdu. « J'ai mal comme je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse avoir mal. J'ai l'impression qu'on m'a arraché le cœur, qu'il ne reste plus qu'un trou béant. »

Feiyl s'approcha lentement et posa une main réconfortante, fraternelle, sur son épaule tremblante. « Je ne prétends pas comprendre l'ampleur de votre douleur, Majesté. Personne ne le peut. Mais vous avez encore Talia, votre fille, qui se bat chaque jour pour vous, pour le royaume. Vous avez votre peuple, qui vous attend. Et vous avez votre devoir, le devoir sacré que vous avez envers Fereyan, envers la mémoire de Jaelith et de Tanis. »

Freyki, ébranlé, profondément ébranlé par les paroles de Feiyl, hocha faiblement la tête, un geste infime. Une lueur, infime, fragile, presque imperceptible, une étincelle de volonté, semblait renaître au fond de son être, de ce chaos de douleur et de désespoir.

Pendant ce temps, Tyrian, sous l'influence croissante, dévorante, de Hel, devenait chaque jour un peu plus méconnaissable. Ses yeux, autrefois empreints de cette mélancolie qui le caractérisait, étaient désormais durs, froids, calculateurs. Une lueur sombre et dangereuse y brillait en permanence. Lors d'une inspection des gardes du palais, il s'adressa à eux avec une autorité glaciale, une voix qui claquait comme un fouet.

« Désormais, à partir d'aujourd'hui, la moindre faiblesse, le moindre manquement, ne sera plus toléré, » déclara-t-il, sa voix résonnant comme un couperet dans le silence de la cour. « Ceux qui ne sont pas à la hauteur, ceux qui flanchent, seront renvoyés sans pitié, sans appel. Je veux des hommes, pas des pleutres. »

Les gardes échangèrent des regards inquiets, stupéfaits. Tyrian, qui avait toujours été bienveillant, juste, compréhensif, semblait désormais emplir d'une noirceur, d'une dureté qu'ils ne reconnaissaient pas, qui les effrayait. Hel, cachée dans l'ombre d'une colonne,

invisible, observait la scène avec une satisfaction non dissimulée. Son sourire sinistre, cruel, révélait le plaisir intense qu'elle tirait de la transformation de son protégé, de cette âme qu'elle modelait à son image.

Elle s'approcha de Tyrian une fois les gardes dispersés, glissant hors de l'ombre comme si elle en était faite. Elle posa une main froide, glaciale, sur son épaule. « Tu es prêt, Tyrian, » murmura-t-elle, sa voix envoûtante. « Plus prêt que tu ne le penses. Prêt à embrasser ta véritable destinée, celle que je t'ai promise. »

Tyrian la regarda, et dans son regard, plus aucune trace de l'ancien Tyrian. Il n'y avait qu'une détermination glaciale, une soif de puissance et de revanche. « Montre-moi la voie, Hel, » dit-il d'une voix sans timbre. « Je veux que ceux qui m'ont rejeté, qui m'ont méprisé, qui m'ont condamné, ressentent la puissance que je détiens maintenant. Je veux qu'ils paient. »

Hel sourit, un sourire de triomphe absolu, illuminant son visage d'une beauté terrifiante. « Patience, jeune prince. Chaque chose viendra en son temps, sois-en sûr. Mais

bientôt, très bientôt, le royaume tout entier saura qui tu es vraiment. Il tremblera devant toi. »

Alors que l'influence de Hel prenait le contrôle total de l'esprit et de l'âme de Tyrian, le transformant en une arme vivante, Talia et Feiyl, dans leur bulle de réconfort et d'amour naissant, ignoraient tout de ce qui se tramait dans l'ombre. Ils ne savaient pas que les ténèbres s'étaient emparées de leur frère, de ce frère qu'ils avaient tenté de sauver, et que les ombres qui menaçaient Fereyan, ces ombres que Jaelith avait combattues, étaient désormais prêtes à frapper, plus puissantes que jamais.

Le royaume de Fereyan, autrefois baigné dans la lumière bienveillante de Jaelith, cette reine de bonté et de sagesse, sombrait lentement, inexorablement, dans une période d'obscurité profonde. Une nuit sans fin semblait s'abattre sur lui, et personne, pas même Talia, ne savait comment lutter contre les ténèbres qui montaient.

Chapitre 14 : Le Nouvel Ordre de Tyrian

À peine les premières lueurs de l'aube, ces timides rayons rose et or qui d'ordinaire annonçaient un nouveau jour de vie et d'espoir, commençaient-elles à éclairer le ciel au-dessus de Goldrynn que le palais de Fereyan était déjà en pleine effervescence. Mais ce n'était pas l'agitation fébrile des grands jours, celle des préparatifs de fête ou de l'arrivée d'un ambassadeur important. C'était une nervosité différente, plus sombre, plus inquiète, une tension qui se lisait sur tous les visages et rendait l'air presque irrespirable. Les serviteurs, dans les couloirs, échangeaient des murmures à voix basse, des regards furtifs, des signes d'intelligence. Les gardes, postés aux portes et aux intersections, avaient adopté des postures plus rigides, plus martiales, leurs mains ne quittant plus la garde de leurs épées. Une nervosité palpable, presque électrique, flottait dans les couloirs de marbre, une attente anxieuse de quelque chose de terrible et d'inéluctable. Tyrian, sous l'influence grandissante, dévorante, de Hel, avait convoqué une assemblée générale, une décision sans précédent qui n'augurait rien de bon pour ceux qui le connaissaient bien, pour

ceux qui se souvenaient encore du jeune homme mélancolique et sensible qu'il avait été.

Dans la grande salle du trône, cette immense nef où résonnaient les échos de l'histoire du royaume, Tyrian se tenait au centre, droit comme une statue de marbre, immobile, impassible. Une aura froide et menaçante émanait de lui, une vibration glaciale qui semblait faire baisser la température de la pièce. Ses yeux, autrefois si doux, si expressifs, étaient devenus deux puits sans fond, durs et brillants d'une lueur nouvelle. Hel, invisible aux yeux des mortels, se tenait tapie dans les ombres qui ourlaient les murs, lovée dans les ténèbres comme une panthère guettant sa proie. Elle observait la scène d'un regard approbateur, un sourire sinistre, à peine perceptible, étirant ses lèvres fines. Les nobles de la cour, chamarrés de leurs plus beaux atours, les conseillers du roi, les représentants des différentes guildes, et même les serviteurs les plus haut placés, s'étaient rassemblés sur son ordre, formant une foule bigarrée mais silencieuse, inquiète mais muette, redoutant les paroles que le prince s'appêtait à prononcer.

Lorsque tous furent présents, que le silence fut absolu, pesant comme une chape de plomb, Tyrian s'avança de quelques pas. Sa voix, lorsqu'il parla, résonna avec une autorité glaciale, une puissance nouvelle qui figea instantanément l'assemblée, coupant net le moindre murmure.

« Peuple de Fereyan, sujets de ce royaume, écoutez-moi, » commença-t-il, ses paroles tombant comme des couperets. « L'heure est venue pour ce royaume, pour notre nation, de s'élever enfin au-delà de ses faiblesses, de ses compromissions, de ses traditions sclérosées. En l'absence de mon père, le roi Freyki, que son chagrin a rendu incapable de gouverner, et pour le bien de tous, pour la survie même de Fereyan, j'assume la responsabilité pleine et entière de diriger ce royaume. Je le mènerai vers un avenir puissant, fort, invincible. »

Un silence choqué, absolu, accueillit cette déclaration sans précédent. Puis, comme une vague qui déferle, les murmures commencèrent à se propager parmi les membres de la cour. Des chuchotements effrayés, des exclamations étouffées, des regards échangés, pleins de peur chez les uns,

d'incrédulité chez les autres. Même ceux qui, autrefois, respectaient Tyrian pour sa sagesse et sa réflexion, ne pouvaient ignorer la transformation profonde, radicale et profondément inquiétante du prince autrefois si discret, si effacé. Quelque chose en lui avait changé, fondamentalement.

À l'arrière de la salle, dissimulée en partie par un pilier, Talia observait la scène, le visage livide, les poings serrés si fort que ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes. Elle sentit une vague de colère, mais aussi une tristesse immense, un chagrin dévastateur, monter en elle à la vue de ce frère qu'elle ne reconnaissait plus. Elle se tourna vers Feiyl et Elrynd, qui se tenaient à ses côtés, leurs visages tout aussi graves et inquiets.

« Il est allé trop loin, cette fois, » murmura-t-elle, sa voix tremblante d'indignation et de peur mêlées. « Il a perdu la raison. Il est devenu quelqu'un d'autre. »

Feiyl hocha la tête, ses mâchoires serrées, une lueur de détermination farouche, presque animale, brillant dans ses yeux d'or. « Nous ne pouvons pas rester inactifs, Talia. Nous ne

pouvons pas le laisser faire. Nous devons l'arrêter, d'une manière ou d'une autre, avant qu'il ne détruise tout ce que ta mère a construit. »

Ignorant les regards effrayés, les murmures désapprobateurs de l'assemblée, Tyrian poursuivit, sa voix prenant une tonalité plus tranchante, plus définitive, une lame qu'on aiguisse.

« Le royaume, notre Fereyan, a trop longtemps été affaibli par la division, par l'indulgence coupable, par le désordre et le laisser-aller. Il est temps, grand temps, d'éliminer les éléments corrompus, les branches pourries, les inutiles qui s'accrochent à des valeurs dépassées, à des traditions qui ne sont que des chaînes. Je parle, en particulier, des paladins, des mages de lumière, de tous ces prétendus protecteurs, ces gardiens d'une foi illusoire. Ils ne sont plus que des obstacles sur la voie de notre grandeur. À partir d'aujourd'hui, ils seront traqués, jugés, et éliminés sans pitié. »

Un frisson d'horreur, une vague glacée, traversa l'assemblée d'un bout à l'autre. Les

paladins, ces figures emblématiques de lumière et de justice, ces guerriers saints qui avaient protégé Fereyan pendant des siècles, étaient profondément respectés, vénérés presque, par le peuple. L'idée de leur élimination, de cette chasse impitoyable, souleva une vague de protestations muettes, de regards réprobateurs, mais personne, absolument personne, n'osait défier ouvertement le prince, tant son aura était devenue terrifiante. Hel, dissimulée parmi les ombres dansantes des colonnes, observait la scène avec un sourire de plus en plus large, de plus en plus satisfait. Elle était ravie, extatique presque, de voir Tyrian plonger si profondément dans les ténèbres, de le voir embrasser avec tant d'ardeur la voie qu'elle lui avait tracée.

Talia, Elrynd et Feiyl, poussés par une même impulsion, se frayèrent un chemin parmi la foule compacte et s'avancèrent d'un pas décidé, se plaçant au premier rang, face au trône. Talia leva la voix, une voix claire et forte qui défia le silence oppressant. Elle affronta son frère du regard.

« Tyrian, tu ne peux pas faire cela ! C'est une folie ! » cria-t-elle, sa voix vibrante d'émotion. « Les paladins ont toujours été les gardiens de ce royaume, les protecteurs du peuple ! Ils incarnent tout ce qu'il y a de bon et de juste en Fereyan ! Tu ne peux pas les condamner ainsi ! »

Tyrian tourna lentement son regard glacial vers elle. Ses yeux, autrefois si familiers, brillaient d'une détermination implacable, d'une conviction aveugle. « Ils ne sont plus nécessaires, Talia. Leur temps est révolu. Leur lumière, cette fameuse lumière, n'est qu'une faiblesse déguisée, une illusion de protection. Ce royaume n'a pas besoin de faiblesse, mais de force brute, de puissance absolue. C'est la seule voie. »

Feiyl serra les poings, la rage bouillonnant en lui, une lave prête à déborder. Il fit un pas en avant, défiant le prince de son regard d'or flamboyant. « C'est de la folie pure, Tyrian ! Tu es aveuglé, complètement aveuglé par ton obsession du pouvoir, par cette soif de vengeance qui te consume. Les paladins sont là pour défendre le royaume, pour protéger

les innocents, pas pour te servir, pas pour être les instruments de tes ambitions malsaines ! »

Tyrian, le visage totalement impassible, comme si les paroles de Feiyl glissaient sur lui sans l'atteindre, fit un geste sec et impérieux vers ses gardes. Les soldats, désormais totalement sous son emprise, obéissant à sa volonté comme des automates, s'avancèrent d'un pas mécanique. « Quiconque remet en question mon autorité, quiconque ose défier mes décrets, sera traité comme un traître à la couronne, avec toute la sévérité que cela implique. Emmenez-les ! »

Les gardes s'avancèrent rapidement, encerclant Feiyl et Elrynd, leurs lames à moitié dégainées. Les deux hommes échangèrent un regard rapide, un regard de guerriers qui se comprennent. Ils étaient prêts à se battre, à vendre chèrement leur peau, mais le nombre de gardes était trop important, la position trop défavorable. Feiyl, se tournant à peine vers Elrynd, murmura d'une voix rapide : « Reste près de Talia, coûte que coûte. Protège-la. C'est la priorité. »

Talia tenta de s'interposer, de se jeter entre les gardes et ses amis, les larmes aux yeux, la voix brisée par l'émotion. « Tyrian, je t'en supplie, au nom de tout ce que nous avons partagé, au nom de notre mère, arrête ! Regarde-toi ! Ce n'est pas toi ! Ce n'est pas ce que maman et Tanis auraient voulu pour toi, pour nous ! Tu es en train de trahir tout ce qu'ils étaient ! »

Tyrian baissa brièvement les yeux, une fraction de seconde. Et dans ce regard furtif, l'ombre d'un doute, d'une hésitation, d'un souvenir, passa comme un éclair. Un instant, très bref, l'ancien Tyrian sembla réapparaître. Mais Hel, tapie dans l'obscurité, sentit cette faiblesse. Elle murmura à son esprit, d'une voix douce et persuasive, perfide, des mots de vengeance, de pouvoir, de reconnaissance éternelle. Elle lui rappela toutes les humiliations, tous les rejets, toute la souffrance. Et comme une vague, les ténèbres reprirent le dessus, effaçant le peu d'humanité qui tentait de renaître. D'une voix tranchante, définitive, il répondit : « Je fais ce qui est nécessaire pour notre royaume, Talia. Si tu n'es pas capable de comprendre cela, si ta faiblesse t'aveugle, alors tu ne fais plus partie de cette famille. Tu n'es plus ma sœur. »

Les gardes, impitoyables, mécaniques sous le joug de Tyrian, attrapèrent brutalement Feiyl et Elrynd. Les deux hommes se débattirent, luttant avec toute la force du désespoir, mais le nombre était trop grand, la résistance vaine. Ils furent traînés hors de la salle, leurs protestations, leurs cris, se perdant dans le tumulte grandissant de l'assemblée horrifiée.

Le désespoir, un désespoir absolu, submergea Talia. Elle regarda Tyrian, ce frère qu'elle avait tant aimé, protégé, soutenu, et qui était désormais méconnaissable, un étranger habité par les ténèbres. Ses yeux s'emplirent de larmes. « Tyrian... si tu continues ainsi, si tu persévères dans cette voie, tu détruiras tout ce que maman a bâti, tout ce pourquoi elle s'est battue, tout ce pourquoi elle est morte. Tu transformeras son héritage en cendres. »

Le prince la regarda un long instant, et dans ses yeux, une lueur d'hésitation, infime, presque imperceptible, traversa un instant le voile de glace. Mais la voix de Hel, douce, persuasive, insidieuse, murmura à nouveau à son oreille, lui rappelant sa promesse de puissance, de revanche. Tyrian, le visage se

fermant complètement, tourna le dos à sa sœur sans un mot de plus, sans un regard.

Désespérée, anéantie, Talia regarda les gardes traîner Feiyl et Elrynd hors de la salle, leurs silhouettes disparaissant dans l'ombre du couloir. La douleur immense dans ses yeux, ce chagrin qui lui déchirait le cœur, laissa peu à peu place à une résolution de fer, une détermination nouvelle, forgée dans l'épreuve. Elle savait, avec une certitude absolue, qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas, abandonner le royaume au règne des ténèbres qui avaient envahi le cœur de son frère. Même si elle devait se dresser seule contre lui, même si elle devait affronter l'armée tout entière, elle lutterait. Elle lutterait pour défendre l'héritage de sa mère, pour préserver Fereyan des griffes de Hel, pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

Dans la pénombre grandissante de la salle du trône, alors que la foule se dispersait lentement, dans un silence de mort, Hel apparut brièvement, comme une ombre qui se détache des ténèbres, aux côtés de Tyrian. Son sourire cruel, triomphal, était dissimulé derrière un masque de bienveillance

trompeuse. « Tu as fait un pas décisif, Tyrian, » murmura-t-elle, sa voix un souffle glacé. « Un pas de géant. Ceux qui te résistent, qui doutent de toi, n'ont pas leur place dans le monde nouveau que nous allons construire. Tu es le maître de ton destin, désormais. Rien ni personne ne pourra plus t'arrêter. »

Tyrian, désormais complètement, totalement sous son emprise, l'esprit modelé par sa volonté, inclina la tête en signe d'acceptation, de soumission presque. « Je me libère enfin des chaînes de la faiblesse, Hel, » dit-il d'une voix où perçait une étrange ferveur. « Grâce à toi, grâce à ta sagesse, je comprends enfin la voie de la véritable puissance. La voie de la nuit. »

Hel posa une main froide, glaciale, sur son épaule, un geste de possession. « Ensemble, mon cher prince, nous allons forger un empire, une puissance au-delà de tout ce que Fereyan a jamais connu, de tout ce que ce monde a jamais imaginé. La lumière s'efface, Tyrian. Elle n'est plus qu'un souvenir. Seuls les plus forts, ceux qui osent embrasser les ténèbres, survivront. »

Les deux figures, unies dans une communion sombre, observèrent la salle vide, déserte, baignée par la lumière froide de l'après-midi qui filtrait à travers les vitraux. Ils se tenaient là, prêts à imposer leur règne sombre sur le royaume, à écraser toute résistance, à plonger Fereyan dans une nuit dont on ne savait si elle n'aurait jamais de fin.

Chapitre 15 : La Fuite Désespérée

L'aube venait à peine de poindre sur Fereyan, mais ce n'était pas l'aube douce et dorée qui avait autrefois baigné la cité de sa lumière bienveillante. Une lueur grise, malade, s'abattait sur le palais, comme si le soleil lui-même refusait d'éclairer pleinement ce lieu désormais habité par les ténèbres. Cette clarté blafarde témoignait de l'ombre qui y régnait, une ombre palpable, oppressante, qui avait pris possession des lieux et des cœurs. Les gardes, devenus les serviteurs silencieux et zélés de Tyrian, arpentaient les couloirs sans relâche, traquant impitoyablement les paladins et tous ceux qui détenaient des pouvoirs lumineux, ces êtres de foi et de lumière qui incarnaient tout ce que le nouveau régime voulait éradiquer. Ils exécutaient aveuglément, mécaniquement, les ordres de leur nouveau souverain, leurs visages fermés, leurs regards vides de toute humanité.

Talia, dissimulée dans un recoin sombre des couloirs, derrière une lourde tenture de velours rouge, observait d'un œil inquiet les mouvements des soldats. Son cœur battait à tout rompre, martelant sa poitrine. Ses yeux se

fixèrent soudain sur une procession qui s'engageait dans le couloir principal. Feiyl et Elrynd, ses deux protecteurs, ses amis les plus chers, avançaient, leurs poignets enchaînés, contraints de marcher au milieu d'une escouade de gardes. Leurs visages étaient marqués par la fatigue, par les coups peut-être, mais ils restaient dignes, le regard fier.

Le cœur battant la chamade, une douleur aiguë lui transperçant la poitrine à la vue de leurs chaînes, Talia savait qu'elle devait agir vite, immédiatement, si elle voulait avoir une chance de les sauver. Elle ne pouvait pas les laisser subir le sort que Tyrian leur réservait. Prenant une profonde inspiration, une goulée d'air chargée de peur et de détermination, elle murmura pour elle-même, une prière, un appel : « Maman, donne-moi la force... Guide-moi. »

Évitant les patrouilles avec une précision discrète, presque animale, elle traversa les couloirs du palais qu'elle connaissait depuis l'enfance. Chaque passage, chaque porte dérobée, chaque recoin était choisi avec un soin méticuleux. Elle se faufilait comme une ombre parmi les ombres, retenant son souffle

au passage des soldats, priant pour ne pas être découverte. Lorsqu'elle atteignit enfin l'entrée des cachots, ce lieu humide et sinistre situé dans les sous-sols du palais, elle trouva deux gardes postés devant la lourde porte de chêne, discutant avec nonchalance, adossés au mur, leur vigilance émoussée par la routine.

Talia, prenant son courage à deux mains, sortit une petite fiole de somnifère qu'elle avait dissimulée dans sa ceinture, un dernier recours préparé à l'avance. Elle visa soigneusement et lança la fiole contre le mur, un peu plus loin dans le couloir. Le verre se brisa dans un léger bruit de cliquetis, et un nuage de poudre fine, presque invisible, se répandit lentement dans l'air confiné.

Les deux gardes se retournèrent, alertés par le bruit, et s'approchèrent machinalement pour vérifier. Ils inhalèrent la poudre sans s'en rendre compte. En l'espace de quelques secondes, leurs paupières devinrent lourdes, leurs jambes flageolèrent, et ils s'effondrèrent l'un après l'autre, plongés dans un profond sommeil, leurs armes cliquetant sur le sol de pierre.

Sans perdre une seconde, le cœur cognant dans sa poitrine, Talia se précipita vers les cellules. Ses doigts tremblants cherchèrent les bonnes clés sur le trousseau accroché à la ceinture d'un des gardes endormis. Elle déverrouilla les portes dans un grincement de métal rouillé.

Feiyl, en voyant la silhouette familière de Talia apparaître dans l'encadrement de la porte, eut un sourire de soulagement, un éclat de joie dans ses yeux d'or, malgré la fatigue profonde marquée sur son visage, malgré les ecchymoses sur ses pommettes. « Talia... je savais que tu viendrais, » murmura-t-il d'une voix rauque mais emplie de reconnaissance. « Je n'ai jamais douté. »

Elle lui rendit un sourire rapide, mais ses yeux brillaient d'une résolution farouche, d'une concentration absolue. « Nous n'avons pas beaucoup de temps, chuchota-t-elle en libérant rapidement ses poignets des chaînes. Venez, vite ! Avant que les autres gardes ne se rendent compte de leur absence, avant que l'alarme ne soit donnée. »

Elrynd, bien que visiblement affaibli, le visage creusé, les mouvements plus lents, hocha la tête en jetant un coup d'œil prudent dans le couloir désert. « Nous devons sortir d'ici, et vite. Et il nous faut trouver votre père, le roi. Il est dans un état de vulnérabilité extrême, seul, sans protection. Tyrian pourrait s'en prendre à lui. »

Talia acquiesça gravement, et une ombre de tristesse, de chagrin pour cet homme brisé, passa sur son visage. « Oui, il est encore dans ses appartements, je pense... mais il est brisé, Elrynd. Complètement brisé. Nous devons être patients avec lui, très patients. Il faudra du temps. »

Ensemble, unis par un même objectif, ils se déplacèrent en silence, telles des ombres. Ils connaissaient par cœur les moindres recoins, les passages secrets, les galeries de service du palais. Leur connaissance des lieux, héritée de leur enfance passée à jouer à cache-cache dans ces dédales, était leur meilleure arme. Ils réussirent à éviter plusieurs patrouilles en empruntant des couloirs moins fréquentés, en se glissant derrière des tapisseries, en utilisant d'anciennes galeries abandonnées, envahies

par la poussière et les toiles d'araignée. Enfin, après une progression angoissante, ils arrivèrent devant la porte des appartements de Freyki.

Talia frappa doucement, un rythme convenu, un signal.

Un long silence, interminable, angoissant, répondit. Puis, lentement, la porte s'ouvrit dans un grincement. Freyki apparut, et le spectacle était déchirant. Son visage, autrefois si fier, si puissant, était marqué par la fatigue et une douleur si profonde qu'elle semblait avoir creusé ses traits de l'intérieur. Ses yeux, rougis par les nuits d'insomnie et l'alcool, cernés de violet, étaient vagues, perdus. Il posa son regard sur sa fille, mais il eut du mal à la reconnaître dans un premier temps, comme s'il émergeait péniblement d'un cauchemar sans fin.

« Talia... ? » murmura-t-il enfin, la voix brisée, hésitante, un souffle à peine audible. Le nom de sa fille semblait lui revenir de très loin.

La jeune femme s'avança, émue aux larmes par l'état de son père. Elle posa doucement,

très doucement, une main sur celle de son père, sur ce bras autrefois si fort, maintenant si faible. « Père, écoute-moi, je t'en supplie. Nous devons partir. Maintenant. Tyrian... il a changé, il est... il est devenu quelqu'un d'autre. Il nous fera du mal, à tous. »

Freyki secoua faiblement la tête, comme s'il tentait de chasser des brumes épaisses. Il semblait encore perdu, sous le choc de la trahison de son fils, anéanti par cette révélation. « Tyrian... mon propre fils... » murmura-t-il, la voix tremblante. « Mon propre sang... qui nous apporte ce désastre, cette destruction... »

Feiyl s'approcha alors et posa une main réconfortante, ferme et fraternelle, sur l'épaule du roi déchu. « Nous devons fuir, Majesté. Il n'y a pas d'autre choix. Si vous restez ici, dans cet état, Tyrian finira par... » Il se tut, les mots lui manquant, incapables de formuler l'horreur qu'il imaginait face à la douleur de cet homme brisé.

Après un long moment de flottement, de vide, Freyki, le regard toujours lointain, fixant un point invisible, hocha finalement la tête, un

geste à peine perceptible. « Très bien... je viens. » Puis il leva les yeux vers Talia, et dans ce regard éteint, une lueur, faible mais tenace, réapparut. « Mais promets-moi, Talia... promets-moi, quoi qu'il arrive, que tu trouveras un moyen de sauver ton frère. De le ramener à la lumière. »

Les larmes aux yeux, Talia serra la main de son père dans la sienne, avec toute la force de son amour. « Je te le promets, père. Je te le jure sur la mémoire de maman. Je ne l'abandonnerai pas. Jamais. »

Avec l'aide de Feiyl et Elrynd, ils soutinrent Freyki, qui pouvait à peine marcher, et prirent la direction d'une sortie discrète, une poterne dérobée donnant sur les jardins. Le palais, cet endroit qui avait été leur foyer, leur refuge, leur paraissait désormais étranger, hostile et dangereux sous le nouveau règne de Tyrian. Chaque recoin familial était devenu une embuscade potentielle, chaque ombre une menace, chaque bruit un danger.

Lorsqu'ils atteignirent enfin une porte dissimulée par du lierre, menant aux écuries, ils s'y précipitèrent, trouvant un refuge

temporaire dans le couvert de la nuit qui commençait à tomber. Ils parvinrent à franchir les limites du palais sans être détectés, s'enfonçant dans les ruelles sinueuses et sombres de la cité qui, comme eux, ne dormait jamais tout à fait, rongée par l'inquiétude. Des rumeurs, des murmures, des paroles échangées à voix basse derrière des portes closes, circulaient sur une possible révolte contre les abus de Tyrian, contre cette chasse aux sorcières, contre la terreur qui s'installait. Mais pour l'heure, le peuple, désorganisé, terrifié, n'avait que des murmures pour réponse face à la répression brutale.

Finalement, après de nombreux détours, des marches forcées dans l'obscurité, ils trouvèrent refuge dans une petite maison abandonnée, en périphérie de la ville. Une mesure de bois et de pierre, aux volets clos, au toit troué, mais qui offrait un abri, une cachette. Une fois à l'intérieur, épuisé, vidés, ils s'effondrèrent, leurs corps et leurs esprits rendus par les événements de cette journée et de cette nuit de fuite.

Talia s'assit sur une vieille chaise bancale, reprenant son souffle, le cœur battant, tout en

observant les visages fatigués, marqués, de ses compagnons d'infortune. « Nous sommes en sécurité, pour l'instant, » dit-elle, la voix basse mais ferme. « Pour l'instant. Mais cela ne durera pas. Tyrian va nous chercher. Nous devons agir vite. »

Feiyl, assis par terre, adossé au mur, posa un regard grave, chargé d'inquiétude mais aussi de détermination, sur Talia. « La priorité est de trouver des alliés. De contacter ceux qui sont encore fidèles à l'ancien régime, les paladins qui ont pu échapper aux rafles, les seigneurs qui n'acceptent pas la tyrannie de Tyrian. Nous ne savons pas jusqu'où il compte aller, mais il semble prêt à tout, absolument tout, pour asseoir son pouvoir. »

Elrynd, posté près de la porte, scrutait l'extérieur par une fente entre les planches, s'assurant qu'ils n'avaient pas été suivis. « Il nous faudra également un plan, une stratégie, pour rétablir Freyki, » dit-il sans se retourner. « Sa santé est fragile, très fragile, et son état mental... » Il lança un regard compatissant, chargé d'une tristesse ancienne, vers le roi, qui était assis dans un coin, prostré, le regard

perdu dans le vide, fixant le sol sans vraiment le voir, sans réagir.

Talia s'approcha de son père. Elle s'agenouilla devant lui et posa une main douce sur son épaule, cherchant à attirer son attention, à le ramener parmi eux. « Père, » murmura-t-elle tendrement, « nous allons trouver un moyen, je te le promets. Nous allons reconstruire tout cela, ensemble, pas à pas. Mais nous avons besoin de toi. De ta force, de ton expérience, de ta sagesse. »

Le roi, silencieux, perdu, leva lentement les yeux vers elle. Et dans son regard brisé, une lueur d'espoir, vacillante, fragile comme une flamme dans la tempête, brilla brièvement. « Je... je ne sais plus, Talia, » dit-il d'une voix éteinte. « Je ne sais plus où est mon rôle dans tout cela. Jadis, j'étais le roi. Je commandais, je protégeais, je régnais. Maintenant... » Il détourna le regard, honteux, accablé par sa propre faiblesse, par son impuissance.

Elle serra sa main dans la sienne, ses doigts fins enlacés aux siens, et lui adressa un sourire chargé de tristesse mais aussi d'une détermination sans faille. « Nous avons tous

perdu quelque chose, père. Nous avons tous été brisés. Mais il reste une chose que Tyrian, que Hel, que les ténèbres ne pourront jamais nous enlever : l'amour que maman avait pour nous, la lumière qu'elle a semée en nous, dans nos cœurs. Nous devons être forts pour elle. Pour honorer sa mémoire. »

Freyki, touché par les mots de sa fille, par cette flamme qui brûlait en elle, acquiesça faiblement. Un geste infime, mais qui disait qu'un mince rayon de force, une étincelle de volonté, renaissait en lui, au plus profond de son être meurtri.

Le royaume de Fereyan, autrefois baigné dans la lumière bienveillante de Jaelith, autrefois si prospère et si paisible, semblait peu à peu, inexorablement, dans le chaos et la terreur, alors que la tyrannie de Tyrian prenait racine, étendait ses tentacules. Hel, toujours à ses côtés, ombre inséparable, lui murmurait sans cesse des promesses de gloire éternelle et de pouvoir absolu, l'encourageant à étendre son contrôle, à briser toute résistance, à éradiquer sans pitié tous ceux qui se dressaient contre lui. Mais dans une petite maison délabrée, loin des regards, cachée dans l'ombre de la

périphérie, une poignée d'âmes déterminées, brisées mais pas vaincues, s'apprêtait à rallumer une lueur d'espoir, à attiser la flamme de la résistance.

La nuit, aussi profonde, aussi noire, aussi désespérée qu'elle paraisse, portait en son sein, comme un secret bien gardé, la promesse d'une aube nouvelle. Une résistance, fragile encore, mais bien réelle, était prête à naître des cendres.

Chapitre 16 : Entre l'Ombre et l'Aube

La maison délabrée où Freyki, Talia, Feiyl et Elrynd avaient trouvé refuge semblait ployer sous le poids de l'angoisse et de la peur qui habitaient ses occupants. Ses murs de bois pourri, fissurés, laissaient passer un vent froid et humide qui s'insinuait dans chaque recoin, chaque interstice, comme un écho glacial à l'incertitude et au désespoir qui les assaillaient. Le toit de chaume, par endroits effondré, laissait apercevoir un ciel gris et menaçant. Autour d'une table bancale, branlante, le petit groupe se rassembla dans un silence tendu, pesant, chacun essayant désespérément de trouver un moyen, une idée, une stratégie pour arrêter Tyrian, avant que sa folie, alimentée par Hel, ne consume entièrement le royaume.

Freyki, le regard vide, perdu dans un abîme intérieur, passa une main tremblante sur son visage fatigué, creusé par des semaines de chagrin et d'alcool. Sa barbe avait poussé, inculte, ses cheveux étaient emmêlés. Il n'était plus que l'ombre du roi puissant qu'il avait été. « Mon propre fils... » murmura-t-il, sa voix à peine un souffle, un murmure rauque

qui trahissait une douleur si déchirante, si absolue, qu'elle semblait avoir consumé tout le reste de son être. « Comment a-t-il pu en arriver là ? Comment mon sang, la chair de ma chair, a-t-il pu devenir ce monstre ? »

Talia, assise à côté de lui, posa doucement, avec une infinie délicatesse, une main réconfortante sur son épaule. Son regard, bien que fatigué, brillait d'une flamme que les épreuves n'avaient pu éteindre. « Nous trouverons un moyen, père, je te le promets. Je te le jure. Ce n'est pas lui. Pas vraiment. Il est manipulé, possédé par cette créature, Hel. J'en suis sûre, au plus profond de mon cœur. »

Feiyl, qui se tenait non loin, adossé au mur, les bras croisés, hocha la tête. Son regard, habituellement si doux, était sombre, habité par une détermination farouche, presque animale. « Oui, il y a quelque chose de plus profond chez Tyrian, une noirceur qui le dépasse, qui l'utilise. Mais il n'est pas trop tard pour l'arrêter. Pas encore. Nous devons nous préparer, rassembler nos forces, et chercher des alliés pour lui faire face. Nous ne pouvons pas rester ici, terrés, à attendre qu'ils nous trouvent. »

Elrynd, toujours pragmatique, toujours calme au milieu de la tempête, observait l'entrée de la mesure par une fente entre les planches. Sa voix, grave et posée, ajouta une couche de réalité brutale à leurs espoirs. « Tyrian a placé une prime sur nos têtes, une somme considérable. Les gardes de la ville sont sur le pied de guerre, ils fouillent chaque rue, chaque maison. Le moindre faux pas, la moindre imprudence, pourrait nous condamner tous. Nous sommes des proies. »

Freyki soupira profondément, un son déchirant, et son visage se creusa un peu plus sous l'effet de l'épuisement et du chagrin. Il passa ses doigts dans ses cheveux en désordre. « Comment ai-je pu en arriver là... à devenir un fuyard, un traqué, dans mon propre royaume ? Celui que j'ai gouverné, protégé, aimé. J'ai échoué. J'ai échoué envers Jaelith, envers Tanis, envers Tyrian, envers vous tous. »

Talia serra la main de son père un peu plus fort, ses doigts fins s'enfonçant dans sa peau. Elle plongea son regard, si semblable à celui de Jaelith, dans le sien, cherchant à y insuffler une étincelle de vie. « Tu n'as pas échoué,

père. Tu es vivant. Nous sommes vivants. Et tant que nous vivons, il y a encore de l'espoir. Maman nous a appris cela. »

La nuit commença à tomber, enveloppant la maison délabrée d'une obscurité de plus en plus épaisse, inquiétante. L'atmosphère pesait lourdement sur leurs épaules, une chape de plomb. Chacun se dispersa pour trouver un coin où s'allonger, un recoin pour tenter de se reposer, bien que le sommeil, ce faux ami, semblât plus hors d'atteinte que jamais, chassé par l'angoisse et le chagrin. Tandis que Freyki et Elrynd s'installaient tant bien que mal dans des coins opposés de la pièce, Talia et Feiyl restèrent éveillés, assis côte à côte contre le mur, échangeant des murmures doux, des paroles apaisantes, comme s'ils tentaient de se donner mutuellement du courage, de puiser dans leur présence commune une force pour affronter les ténèbres.

« Feiyl... » murmura Talia, ses yeux brillant de larmes retenues, ses prunelles scintillant dans la pénombre. « Parfois, le soir, quand tout est calme et que je pense à demain, je me demande si je suis assez forte. Si j'ai vraiment la force d'affronter ce qui nous attend. Chaque

jour qui passe me semble plus sombre que le précédent. »

Feiyl tourna la tête vers elle. Dans la pénombre, ses yeux d'or brillaient d'une lueur étrange, intense. Il la regarda avec une tendresse et une gravité qu'elle n'avait jamais vues chez lui auparavant, une profondeur d'émotion qui lui serra le cœur. « Talia, tu es bien plus forte que tu ne le penses. Tu es la fille de Jaelith, la petite-fille de reines. Tu portes en toi une lumière que même les ténèbres les plus épaisses ne pourront éteindre. Peu importe ce qui se passe, quoi qu'il arrive, je serai là. » Il hésita un instant, puis ajouta d'une voix chargée d'une émotion palpable, presque solennelle : « Je te protégerai, Talia. Quoi qu'il m'en coûte. Je donnerais ma vie pour toi, sans hésiter. »

Leurs regards se croisèrent, se mêlèrent, et le silence autour d'eux sembla s'épaissir, devenir plus intime, plus précieux. Sans un mot de plus, poussés par un même élan, ils se rapprochèrent lentement et s'étreignirent, cherchant l'un dans l'autre un réconfort silencieux, une chaleur humaine dans ce monde devenu froid. Dans l'obscurité

protectrice de la maison délabrée, ils s'unirent, trouvant dans cet instant d'intimité, dans ce partage de leurs peurs et de leurs espoirs, une force nouvelle, un courage renouvelé pour affronter ce qui les attendait.

Aux premières lueurs de l'aube, alors qu'une lumière grise et timide, frileuse, perçait faiblement à travers les fenêtres brisées et les fentes des murs, le groupe se préparait discrètement, silencieusement, à quitter leur refuge précaire. Chaque geste était mesuré, chaque mouvement calculé pour ne faire aucun bruit. Feiyl, aux aguets, scruta l'extérieur par une fissure dans le mur de bois. Il observa longuement la ruelle déserte, les maisons endormies, les rares passants. « Tout semble calme, pour l'instant, » murmura-t-il enfin. « Nous devrions partir maintenant, immédiatement, avant que la ville ne s'éveille complètement, avant que les patrouilles ne deviennent trop nombreuses. »

Ils commencèrent à rassembler leurs maigres affaires, leurs esprits tendus comme des cordes de violon, lorsque, soudain, un bruit sourd, lourd, retentit au loin. Puis d'autres, plus proches, suivis du martèlement cadencé

de bottes sur le sol gelé. Tous se figèrent sur place, comme pétrifiés. Leurs regards se croisèrent, chargés d'une inquiétude nouvelle, d'une peur ancienne. Freyki, Talia, Feiyl et Elrynd comprirent, d'un même coup, sans avoir besoin de se concerter, que leur temps, ce mince répit, s'était définitivement écoulé.

« Ils sont là, » murmura Elrynd, son visage, d'ordinaire si impassible, empreint d'une gravité nouvelle, d'une conscience aiguë de la fin. « Les gardes de Tyrian. Ils nous ont trouvés. »

Des voix autoritaires, brutales, se firent entendre à l'extérieur, des cris, des ordres secs, exigeant leur reddition immédiate. « Rendez-vous ! Par ordre du roi Tyrian, vous êtes tous en état d'arrestation ! Sortez les mains en l'air, et personne ne sera blessé ! »

Feiyl se redressa de toute sa hauteur, ses poings serrés, sa mâchoire contractée par la rage et la détermination. Une flamme guerrière brillait dans ses yeux d'or. « Nous devons nous battre. Nous ne pouvons pas nous laisser capturer. Pas après tout ce que nous avons traversé. »

Elrynd acquiesça, un geste bref. Son regard, glacial, se fixa sur l'entrée, la seule porte, qui allait bientôt céder. « Talia, prends ton père et cachez-vous au fond, derrière ces caisses. Feiyl et moi allons les retenir aussi longtemps que possible. Nous leur ferons payer chaque seconde. »

Talia hésita, une fraction de seconde, son cœur déchiré entre la peur panique de perdre ceux qu'elle aimait, Feiyl, Elrynd, et la nécessité absolue, vitale, de survivre pour sauver son père, pour perpétuer l'espoir. Elle attrapa la main de Freyki, l'entraînant vers l'arrière de la maison, vers l'obscurité la plus profonde. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, trébuchant sur les débris, qu'un groupe de gardes enfonça la porte de bois pourri, qui vola en éclats. Ils pénétrèrent en trombe dans l'intérieur, armes dégainées, prêts à l'attaque, leurs visages dissimulés sous leurs heaumes.

Elrynd, poussant un cri de guerre, un cri venu du fond des âges, se précipita sur les premiers gardes. Son épée, maniée avec une précision redoutable, une maîtrise absolue, fendit l'air, s'abattit sur les assaillants, en blessant plusieurs. Feiyl, lui aussi armé, fit preuve

d'une agilité impressionnante, presque surnaturelle, chaque mouvement, chaque esquive, chaque attaque démontrant l'habileté martiale et la puissance du dragon qui sommeillait en lui. Mais les soldats étaient nombreux, trop nombreux, et la lutte, malgré leur courage, était désespérément inégale.

Talia, terrifiée mais le cœur animé d'une détermination farouche, regardait la scène depuis l'arrière de la pièce, le souffle court, les mains tremblantes. Freyki, faible, désorienté, perdu, tenait sa main serrée, tandis que ses propres forces semblaient l'abandonner complètement sous le poids de l'angoisse. Elle voulait, de toutes ses forces, se précipiter dans la mêlée, se battre aux côtés de Feiyl, mais une voix intérieure, la voix de la raison, lui soufflait qu'elle devait survivre, qu'elle devait vivre pour que l'espoir, cette flamme fragile, perdure.

Au cœur du combat, Elrynd, submergé par le nombre, fut frappé d'un coup mortel. Une lame traversa son armure, s'enfonça dans sa chair. Il tituba, le sang coulant abondamment de sa blessure, tachant le sol de poussière. Dans un dernier effort, il tourna la tête vers

Talia, et dans ses yeux, déjà voilés par la mort, il lui adressa un sourire triste, plein d'une tendresse infinie. « Protège ton père... Talia... et souviens-toi... la lumière... »

Il s'effondra lourdement, son épée tombant à terre dans un bruit de métal qui résonna comme un glas, un avertissement funèbre dans l'air froid de la matinée. Talia étouffa un cri, un hurlement muet, sa main pressée contre sa bouche, son cœur brisé par la perte de ce loyal ami, de ce protecteur silencieux qui avait veillé sur eux pendant tant d'années.

Peu après, Feiyl, épuisé, blessé à son tour, acculé dans un coin par une dizaine de gardes, dut baisser les armes. Il était à terre, à bout de forces. Freyki, Talia et lui furent capturés, solidement ligotés avec des cordes rugueuses qui leur cisailaient les poignets. Les soldats, indifférents à leurs blessures, à leurs suppliques, à leurs larmes, les traînèrent sans ménagement hors de la maison délabrée. Tandis qu'on les emmenait, Talia, titubant sur le sol inégal, jeta un dernier regard, déchirant, sur le corps sans vie d'Elrynd, gisant dans la poussière et le sang. Ses yeux se remplirent de

larmes, un flot incontrôlable de chagrin et d'impuissance.

« Nous devons trouver un moyen de nous échapper, » murmura-t-elle à Feiyl, alors qu'on les poussait brutalement en avant. Sa voix, bien que tremblante, brisée, vibrait d'une détermination nouvelle, forgée dans la douleur. « Pour Elrynd... pour nous tous... nous ne pouvons pas les laisser gagner. »

Feiyl acquiesça faiblement, la tête baissée, ses propres yeux, ces yeux d'or si brillants, brillant d'une tristesse infinie et d'une rage sourde, contenue, qui ne demandait qu'à exploser. « Oui, Talia. Tant que nous vivons, tant que nous respirons, il reste de l'espoir. Nous ne nous abandonnerons pas. Nous ne les laisserons pas nous briser. »

Leur captivité, leur descente aux enfers, ne faisait que commencer. Mais unis par une détermination farouche, par le souvenir du sacrifice d'Elrynd, par l'amour qui grandissait entre eux, ils gardaient au fond de leurs cœurs meurtris une étincelle de résistance, une flamme fragile mais obstinée. Tant qu'ils respiraient, ils lutteraient. Ils lutteraient pour

la liberté de leur royaume, pour la survie de leur famille, pour l'âme de Tyrian. Ils étaient prêts à affronter les ténèbres qui s'étaient abattues sur Fereyan, prêts à se battre, jusqu'au bout.

Chapitre 17 : Les Ténèbres du Cœur

Les murs des cachots, ces pierres antiques suintant l'humidité et le désespoir, renvoyaient l'écho de l'angoisse et de la douleur qui habitaient les captifs. Une froideur morbide imprégnait l'air, rendant chaque respiration pénible, chaque battement de cœur plus lourd. Freyki, Talia et Feiyl étaient enchaînés à des anneaux scellés dans la pierre, leurs corps épuisés par les coups reçus lors de leur capture et par le manque cruel de repos et de nourriture. L'obscurité la plus totale, une obscurité épaisse comme du velours noir, les engloutissait, ne laissant que le bruit de leurs respirations saccadées, de leurs soupirs de douleur, troubler le silence sépulcral. L'odeur de moisi, de pourriture et de sang séché imprégnait leurs vêtements, leurs cheveux, leur peau.

Le bruit de pas lourds, martelant le sol de pierre, se rapprochant inexorablement, interrompit soudain cette quiétude oppressante. Des échos de bottes, un cliquetis métallique. La porte de la cellule, une lourde masse de bois renforcée de fer, s'ouvrit dans un grincement déchirant, une plainte qui

sembla écorcher l'air. Une lueur froide, celle d'une torche, pénétra dans l'obscurité, dessinant la silhouette élancée mais menaçante de Tyrian. Il se tenait sur le seuil, son visage, autrefois si doux, si mélancolique, était désormais durci par un sourire cruel, un rictus qui ne lui appartenait pas. Ses yeux, brillant d'une lueur malveillante, d'une flamme sombre et dangereuse, scrutèrent chacun de ses captifs avec une lenteur étudiée, savourant leur déchéance, avant de se poser enfin sur son père, Freyki.

Il s'avança lentement dans la cellule, ses pas résonnant comme autant de coups de glas. Le silence était total, seulement troublé par le bruit de ses bottes et le souffle court des prisonniers. Il s'arrêta devant son père, le dominant de toute sa hauteur.

« Père, » murmura Tyrian en s'approchant encore, se penchant vers lui, ses paroles, à peine audibles, étaient imbibées d'un mépris si profond, si absolu, qu'il en était glaçant. « Il est enfin temps, n'est-ce pas ? Le moment tant attendu est arrivé. Il est temps de régler ce que tu m'as infligé toutes ces années. Chaque

regard de dédain, chaque parole blessante, chaque préférence pour Tanis. »

Freyki leva péniblement les yeux vers son fils. Malgré la douleur qui irradiait de tout son corps, malgré les contusions, le sang séché, un éclat de douleur, mais aussi une immense tristesse, une résignation profonde, brillait dans son regard. « Tyrian... » murmura-t-il d'une voix faible, rauque. « Mon fils... Que t'est-il arrivé ? Quelle est cette créature qui a pris possession de ton cœur ? Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi nous infliges-tu cette torture ? »

Tyrian s'agenouilla lentement à côté de lui, rapprochant son visage du sien, si près que son souffle froid effleurait la peau meurtrie de son père. Une froideur glaçante émanait de lui. « Parce que j'ai souffert, Père. Parce que j'ai longtemps, si longtemps, souffert en silence. Des années à espérer ton approbation, un regard, un mot gentil, une marque d'affection. Et que voyais-je ? Je te voyais préférer Tanis. Toujours Tanis. Le fils parfait, le petit guerrier. » Sa voix baissa encore, n'était plus qu'un murmure venimeux, un serpent sifflant. « Mais ça, c'est terminé. Fini,

les souffrances silencieuses. Aujourd'hui, c'est toi qui vas souffrir. Toi qui vas goûter à la douleur que tu m'as infligée. »

Il fit un signe de la main, un geste sec et impérieux, à un garde massif qui se tenait dans l'ombre, un fouet à la main, les lanières de cuir terminées par des pointes de métal. « Commencez, » ordonna Tyrian, sa voix résonnant comme une sentence irrévocable dans l'espace confiné.

Le premier coup retentit dans la cellule, un claquement sec, déchirant le silence. Le fouet cingla la chair de Freyki, lui arrachant un gémissement étouffé. Mais malgré la douleur intense, atroce, qui lui déchirait le dos, le roi serra les dents, refusant de céder, de hurler, de donner à son fils cette satisfaction. Talia, les larmes ruisselant sur ses joues, se débattit dans ses chaînes, tirant désespérément sur les liens de fer qui lui sciaient les poignets.

« Non ! Arrête, Tyrian ! Je t'en supplie, arrête ! » cria-t-elle, sa voix brisée, déchirante, emplie d'un désespoir absolu. « Tu es en train de tuer notre père ! Tu deviens un monstre ! »

Tyrian se tourna lentement vers elle, un sourire froid, un rictus de triomphe malsain, aux lèvres. « Oh, Talia, ma chère sœur, ne t'inquiète pas pour toi. Je n'ai pas oublié ta part dans cette histoire. Tu as toujours pris son parti, toujours. Mais chaque chose en son temps. Pour l'instant, je veux que tu regardes. Que tu regardes ce père que tu as toujours défendu, que tu as toujours aimé, subir le châtiment qu'il mérite. Que tu imprimes chaque seconde de sa souffrance dans ta mémoire. »

Le garde leva à nouveau le fouet, et chaque coup, chaque claquement, chaque déchirure de chair, semblait marquer le cœur de Talia autant que le corps de Freyki. Elle hurlait, suppliait, mais ses cris restaient sans réponse. Feiyl, malgré les chaînes qui lui entravaient les poignets et les chevilles, malgré ses propres blessures, tentait désespérément de tirer sur ses liens, de les briser, son regard d'or brûlant d'une colère, d'une rage impuissante. « Tyrian, c'est de la folie ! Arrête, je te dis ! As-tu oublié qui tu es ? As-tu oublié qui nous sommes ? »

Tyrian, d'un geste nonchalant, presque indifférent, ignore totalement les paroles de Feiyl. Il ne lui accorda pas même un regard. « Peu importe qui j'étais, Feiyl. Ce que j'ai subi, les humiliations, les rejets, m'ont transformé. Ils ont forgé l'homme que je suis devenu. Et désormais, je m'emploie, méthodiquement, à détruire tous ceux qui m'ont sous-estimé, tous ceux qui m'ont fait souffrir. »

Les coups s'arrêtèrent enfin, après une éternité. Le garde se retira, son œuvre accomplie. Freyki gisait, haletant, le dos en sang, le visage livide, marqué par la douleur et les contusions qui violaient sa peau. Rassemblant ce qui lui restait de forces, ce mince filet d'énergie, il leva les yeux vers son fils. Une tristesse profonde, abyssale, habitait son regard, mais aussi une dernière lueur d'amour paternel, inébranlable.

« Tyrian... » murmura-t-il, chaque mot une souffrance. « Épargne Talia et Feiyl. Je t'en supplie. Ils ne méritent pas de subir ta colère, ta haine. Si tu as de la haine, si tu veux te venger, dirige-la contre moi. Moi seul. Ne touche pas à ceux qui t'ont aimé, qui t'aiment encore. »

Tyrian éclata d'un rire, un rire amer, sans joie, un son discordant qui résonna dans la cellule. « Me supplier, maintenant ? Toi, le grand roi, le guerrier inflexible, tu me supplies ? Comme c'est pathétique... Comme c'est pitoyable. » Son rire cessa net, remplacé par une expression de mépris absolu. « Mais bien sûr, bien sûr... tout ce qui compte pour toi, c'est de sauver ta précieuse fille et ses amis. Eux, tu veux les protéger. Mais où étais-tu pour moi, Père ? Où étais-tu quand j'avais besoin de toi ? Quand je souffrais en silence ? »

Tyrian se rapprocha encore, son visage tout près de celui de son père, ses yeux brillant d'une haine froide. « Tu as toujours préféré Tanis. Toujours. Tu l'admirais, tu le encourageais, tu voyais en lui le fils idéal. Et aujourd'hui, aujourd'hui, c'est toi qui pleures sa mort. C'est toi qui portes le poids de sa perte. Mais sache-le, Père : Tanis est parti par ta faute. Par ta faute, parce que tu m'as poussé à bout. Et aujourd'hui, tu le paies. Tu paies pour tout. »

Talia, malgré les larmes qui inondaient son visage, malgré le désespoir qui lui serrait la gorge, serra les poings. Elle fixa son frère,

cherchant, désespérément, à atteindre l'étincelle d'humanité qui devait encore subsister en lui. « Tyrian, je t'en supplie... écoute-moi. Ce n'est pas toi. Je sais que ce n'est pas toi. Mère, Tanis... ils n'auraient jamais voulu cela. Jamais. Ils nous aimaient, ils t'aimaient. Tu le sais, au fond de toi. »

Tyrian la fixa longuement. Et pendant un bref instant, une fraction de seconde, une ombre d'incertitude, un éclat de l'ancien Tyrian, traversa son regard. Une hésitation. Mais en un instant, la voix de Hel, ce murmure insidieux, résonna dans son esprit, effaçant cette faiblesse naissante. Son visage se durcit à nouveau, se figea en un masque de froideur absolue. « Tu parles d'eux, Talia, comme si tu savais ce qu'ils voulaient. Comme si tu pouvais lire dans leurs pensées. Mais moi, je connais ma vérité. Ma vérité, c'est la douleur, le rejet, la solitude. Et maintenant, maintenant, je suis celui qui décide. Celui qui a le pouvoir. »

Il s'éloigna lentement, sans un regard en arrière, laissant derrière lui un silence de mort, un silence plus lourd que tous les cris. Le bruit des pas du garde, s'éloignant dans le

couloir, résonna longtemps, puis s'éteignit, ramenant l'obscurité totale sur le petit groupe brisé.

Dans ses appartements, baignés d'une lumière tamisée, Tyrian se laissa tomber dans un profond fauteuil de velours. Le soulagement, l'ivresse qu'il avait ressentie en s'en prenant à Freyki, en le voyant souffrir, s'était déjà évanouie, volatilisée. Elle avait été remplacée par une sensation de vide abyssal, un gouffre intérieur que rien ne semblait pouvoir combler.

Hel, surgissant de l'ombre comme si elle en était faite, se tint près de lui, silencieuse un instant. Puis elle parla, sa voix douce et envoûtante, mais son sourire emplí d'une malveillance à peine dissimulée, d'une cruauté ancienne. « Alors, Tyrian ? Ce petit tête-à-tête avec ta famille, cette petite séance de châtiment, t'a-t-il procuré la satisfaction que tu espérais ? La vengeance a-t-elle le goût que tu imaginais ? »

Tyrian hocha la tête, un geste machinal, mais son regard semblait distrait, perdu dans un ailleurs inaccessible. « Oui... oui, bien sûr.

Mais pourquoi... pourquoi ai-je l'impression qu'il manque encore quelque chose ? Comme si cette vengeance n'était pas assez... complète. Pas assez... définitive. Je les hais, Hel, je les hais de tout mon être, mais leur souffrance ne comble pas le vide en moi. »

Hel posa une main glaciale sur son épaule, un contact froid qui traversa le tissu de sa tunique. Son visage se rapprocha du sien, ses yeux brillant d'une lueur dangereuse. « Parce que la douleur de ton père, les larmes de ta sœur, ne suffisent pas, Tyrian. Ce n'est qu'un début. Pour devenir le roi que tu es destiné à être, pour régner en maître absolu sur ce royaume, tu dois aller plus loin. Tu dois briser tous les liens qui te retiennent encore à ce monde, à ton passé, à cette faiblesse qu'est ta famille. Il faut les réduire à néant. »

Elle se redressa, et dans son regard passa une flamme d'ambition sombre, dévorante. « Le royaume de Fereyan est à toi, Tyrian. Il t'appartient. Mais pour l'asservir totalement, pour qu'il n'y ait plus aucune résistance, aucune voix discordante, tu dois te détacher définitivement de cette faiblesse. Écrase les

derniers vestiges de ton passé. Tue-les, s'il le faut. Alors seulement, tu seras libre. »

Tyrian acquiesça lentement, ses yeux perdus dans le vide, mais une lueur nouvelle, une détermination plus sombre encore, y naissait. « Ils sont faibles, tous autant qu'ils sont. Ils m'ont abandonné dans les ténèbres, ils m'ont laissé seul avec ma douleur. Et aujourd'hui, aujourd'hui, je ne leur dois plus rien. Plus rien du tout. »

Hel glissa ses doigts fins dans ses cheveux, un geste presque tendre, mais ses paroles étaient un poison. « Alors montre-leur, Tyrian. Montre-leur que tu n'es plus cet enfant vulnérable, ce garçon timide et incompris. Montre-leur que le roi de Fereyan, le véritable roi, n'a ni remords, ni pitié, ni compassion. Qu'il est au-dessus de tout cela. »

Tyrian se redressa, et dans son regard, une étincelle de haine pure, absolue, brillait désormais sans partage. « Oui... Ils verront. Ils verront de quoi je suis capable. Je les briserai tous, jusqu'au dernier. Je réduirai leur souvenir en poussière. »

Dans les profondeurs glacées du cachot, Talia, Freyki et Feiyl luttèrent pour trouver un semblant d'espoir, une étincelle dans ce désespoir absolu. Talia, agenouillée près de son père, malgré ses chaînes, malgré la douleur, se pencha vers lui. Elle écarta doucement les mèches de cheveux collées par la sueur et le sang sur son front, et murmura doucement à son oreille, une voix fragile mais obstinée : « Nous devons rester forts, père. Nous devons tenir. Nous trouverons un moyen de sortir d'ici. Je te le promets. »

Freyki, son regard voilé par la douleur, mais une infinie tendresse dans les yeux, lui adressa un faible sourire, un sourire qui disait son amour, sa fierté. « Mon enfant... ma fille... toi seule, dans cette famille, as encore la force de te battre. Toi seule portes encore la lumière de ta mère. N'abandonne jamais. Jamais. »

Feiyl, malgré ses blessures, malgré ses chaînes, fixa Talia avec une détermination farouche, inébranlable. Ses yeux d'or brillaient d'une flamme que rien ne pourrait éteindre. « Nous avons survécu à tout cela ensemble, Talia. Nous avons traversé l'enfer. Nous ne

laisserons pas Tyrian nous arracher notre dignité, notre espoir. Pas tant que nous serons vivants. »

Dans le cachot silencieux, baigné d'une obscurité presque totale, une promesse invisible, plus forte que toutes les chaînes, se noua entre eux. Ils savaient, au plus profond de leurs cœurs meurtris, que malgré les ténèbres, malgré la torture, malgré la folie de Tyrian, tant qu'ils respiraient encore, tant qu'ils pouvaient échanger un regard, une parole, un souffle, ils continueraient à résister. Ils continueraient à lutter contre les ténèbres qui menaçaient d'engloutir leur royaume, leur famille, leur âme.

Chapitre 18 : L'Ultimatum

Les murs des cachots, ces pierres séculaires imprégnées de souffrance et de désespoir, semblaient aspirer chaque lueur de chaleur et d'espoir qui osait s'aventurer dans cet antre glacial. L'humidité suintait des murs, formant des ruisselets paresseux qui dessinaient des cartes mystérieuses sur le sol inégal. Les maigres flammes des torches, disposées à intervalles irréguliers dans le couloir, projetaient des ombres vacillantes, mouvantes, qui dansaient une sarabande inquiétante sur les visages fatigués, creusés, de Freyki, Talia et Feiyl. Leurs traits, dans cette lumière tremblotante, prenaient des allures de masques tragiques, sculptés par la douleur et l'épuisement.

Talia, agenouillée sur la paille humide et rance auprès de son père, appliquait avec une précaution infinie, avec des gestes d'une douceur presque désespérée, un bout de tissu déchiré à sa robe sur les plaies ensanglantées de Freyki. Le dos du roi n'était qu'une carte de souffrance, un réseau de lacérations, de contusions, de marques violacées. Le visage de la jeune princesse était tendu par

l'inquiétude, ses yeux fixés sur chaque réaction de son père, chaque tressaillement, chaque grimace.

Freyki serra les dents, refoulant une grimace de douleur alors que le tissu humide, imbibé d'eau croupie, touchait une nouvelle blessure, une entaille particulièrement profonde. Il inspira profondément, luttant contre l'envie de crier. Puis, rassemblant ses forces, il posa une main tremblante, mais incroyablement réconfortante, sur celle de Talia. Sa peau était moite, mais son geste était empreint d'une tendresse infinie.

« Talia... ma fille, » murmura-t-il d'une voix adoucie par l'épuisement, à peine un souffle. « Tu fais de ton mieux, tu te bats avec tout ce qui te reste. Ne porte pas ce fardeau comme s'il était tien. Ce n'est pas ta faute. Rien de tout cela n'est ta faute. »

Talia ferma un instant les yeux, retenant ses larmes, les paupières serrées. Sa poitrine se soulevait de sanglots contenus. « Mais, Père, si j'avais pu empêcher tout cela... si j'avais été plus forte, plus vigilante... peut-être que...

peut-être que j'aurais pu te protéger, nous protéger. »

« Non, » l'interrompit Freyki doucement mais fermement. Il ouvrit les yeux et plongea son regard, fatigué mais aimant, dans le sien. « C'est mon échec. Mon aveuglement. Mon incapacité à voir ce qui se passait sous mon propre toit. Ne te blâme jamais pour ce qui n'est pas de ta responsabilité. » Il essaya de lui sourire, bien que la douleur tirât ses traits, déformant l'esquisse de ce sourire. « Ce qui compte, aujourd'hui, plus que tout, c'est que nous restions soudés. Unis. »

À quelques pas, adossé au mur humide, Feiyl observait l'entrée des cachots, cette porte de fer et de bois qui menaçait à tout moment de s'ouvrir. Son regard perçant, aux aguets, était prêt à déceler la moindre menace, le moindre bruit de pas annonciateur de nouveaux tourments. Il jeta un coup d'œil vers Talia et Freyki, et dans ses yeux d'or, une étincelle de détermination farouche, inébranlable, brilla. S'approchant d'eux en rampant sur le sol de pierre, il posa une main réconfortante, ferme et chaude, sur l'épaule de Talia.

« Talia, Freyki... écoutez-moi, » dit-il d'une voix grave mais calme, une voix qui se voulait un roc dans la tempête. « Je ne laisserai rien, vous m'entendez ? Rien ni personne, vous faire du mal. Nous sommes dans cette épreuve ensemble, liés par ce que nous avons traversé. Et nous trouverons un moyen de sortir d'ici. Je vous le promets, sur tout ce que je suis. »

Le silence retomba sur les cachots, pesant, oppressant. Il n'était brisé que par le crépitement lointain des torches dans le couloir et par le tintement léger des chaînes lorsque Freyki se redressait péniblement, cherchant une position un peu moins douloureuse. Ils s'échangeaient des regards de soutien silencieux, des sourires fatigués, quand soudain, un bruit de pas lourds, martelant le sol de pierre, retentit dans le couloir, se rapprochant inexorablement.

La porte des cachots s'ouvrit brusquement, violemment, dans un grincement de gonds rouillés qui déchira le silence. Tyrian entra, se découpant dans l'embrasure, sa silhouette partiellement éclairée par les flammes des torches. La lumière dansante projetait des

ombres inquiétantes sur ses traits durs, creusant ses orbites, accentuant la froideur de son expression. Un sourire cruel, un rictus de satisfaction malsaine, étira ses lèvres alors qu'il s'approchait lentement, les yeux rivés sur son père, Freyki.

« Père, » murmura Tyrian d'une voix glacée, si basse qu'elle semblait un souffle, mais chargée d'un mépris si profond qu'il en était palpable. « Comment te sens-tu dans ta nouvelle demeure, hein ? Confortable ? L'humidité te plaît-elle ? »

Freyki leva des yeux fatigués, cernés de violet, mais encore habités d'une lueur de défi, vers son fils. Il rassembla ce qui lui restait de forces pour répondre, pour ne pas baisser la tête. « Tyrian... la haine te dévore, mon fils. Elle te consume de l'intérieur. Regarde-toi. Regarde ce que tu es devenu. Est-ce vraiment cela que tu voulais ? »

Tyrian secoua la tête lentement, feignant une expression de pitié, de commisération. « Ce que je suis devenu ? Pardonne-moi, mais c'est risible. Je suis devenu celui que tu m'as forcé à être. Celui que tes années d'indifférence, de

négligence, de mépris ont façonné. Tout pour ton précieux Tanis, n'est-ce pas ? Toujours Tanis. Le soleil, le guerrier, l'enfant parfait. Et moi, j'étais quoi ? L'ombre ? Le déchet ? »

Feiyl, observant l'échange, sentant la tension monter, ne put contenir plus longtemps sa colère. Sa voix, bien que contenue, vibrait d'une indignation profonde. « Tyrian, arrête ! Ce n'est pas la voie. Je sais que ta douleur est réelle, que ta colère est légitime, mais cela, tout ceci, ne la justifie pas. Tu te trompes de cible. »

Tyrian tourna lentement son regard vers Feiyl, comme s'il découvrait sa présence. Une étincelle de mépris brilla dans ses yeux, une lueur dangereuse. « Ah, Feiyl, le loyal ami de la famille. Le courageux dragon qui n'a jamais osé défier son destin, qui a préféré se cacher sous une apparence humaine plutôt que d'assumer sa véritable nature. Dis-moi, Feiyl, pourquoi ne t'es-tu pas échappé quand tu en avais encore la possibilité ? Tu aurais pu fuir, t'envoler loin de tout cela. Mais tu restes là, attaché, prisonnier de tes propres chaînes, de tes propres sentiments. »

Feiyl soutint le regard de Tyrian sans ciller, avec une détermination qui força le respect. « Je reste, Tyrian, parce que cette famille, malgré tout ce qui s'est passé, malgré la tragédie, est la mienne. Talia et Freyki comptent pour moi plus que ma propre vie. Et même toi, Tyrian, au plus profond de mon cœur, je te considère encore comme un frère. Je n'ai pas renoncé à toi. »

Tyrian ricana froidement, un rire sans joie, un son mécanique. « Un frère ? Quelle noble déclaration, vraiment. Touchant. Mais vois-tu, Feiyl, les frères trahissent. C'est dans leur nature. Et toi, tu as trahi cette famille bien plus que tu ne le crois, bien plus profondément. » Il tourna alors lentement, avec une lenteur calculée, son regard vers Freyki. Il afficha une expression de fausse surprise, de découverte soudaine. « Oh, mais j'y pense... Freyki, tu n'es pas au courant, n'est-ce pas ? Tu n'as jamais rien vu, jamais rien su. Feiyl et ta précieuse Talia, l'élue de ton cœur, sont bien plus proches que tu ne l'imagines. Beaucoup, beaucoup plus proches. »

Freyki fixa Feiyl, puis Talia. Le choc, la stupéfaction, traversa son regard fatigué, élargissant ses pupilles. « Feiyl... toi et Talia... ? » balbutia-t-il, cherchant ses mots, désorienté par cette révélation inattendue en plein milieu de ce cauchemar.

Talia, sentant le trouble de son père, saisit sa main dans la sienne, la serrant fort. Elle se tourna vers lui, le regard humide mais résolu, et murmura d'une voix tremblante d'émotion, mais d'une sincérité absolue : « Père, je sais que c'est difficile à accepter, surtout maintenant, dans ces conditions. Mais c'est la vérité. Mon cœur appartient à Feiyl depuis longtemps, depuis toujours peut-être. Et il m'a toujours soutenue, protégée, aimée... même lorsque tout semblait perdu, même dans les pires moments. »

Tyrian, savourant la réaction de Freyki, cette douleur ajoutée à tant d'autres, s'approcha de Feiyl. Son sourire se transforma en une grimace menaçante, un masque de cruauté absolue. « Alors, Feiyl, écoute-moi bien. Je vais te faire une proposition, une offre que tu ne peux pas refuser. Je pourrais vous épargner, toi et Talia. Je pourrais vous laisser

partir, vous rendre votre liberté. Vous pourriez fuir, disparaître, vivre votre amour loin d'ici. Mais il y a une condition. Une seule.

»

Feiyl fronça les sourcils, méfiant, mais ne détourna pas les yeux du regard noir de Tyrian. « Que veux-tu, Tyrian ? Quel est le prix de notre liberté ? »

Tyrian se pencha vers lui, si près que son souffle froid effleura le visage de Feiyl. Il chuchota, d'un ton glaçant, chaque mot tombant comme un couperet : « Tue Freyki. Prends sa vie de tes propres mains. Tue-le, et je vous laisserai partir, toi et Talia. Libres. Sans aucune poursuite. Réfléchis-y bien, Feiyl. Pèse le pour et le contre. » Puis, se redressant, il afficha un sourire froid, satisfait. « Je vous laisse jusqu'à demain à midi. Pas une minute de plus. Je reviendrai chercher ta réponse. »

Il lança un dernier regard de mépris à sa famille, à ces êtres enchaînés, brisés, avant de tourner les talons et de disparaître dans l'obscurité du couloir. La porte se referma dans un bruit sourd, définitif, laissant derrière lui un silence de mort, un silence lourd et

oppressant, habité seulement par l'écho de ses paroles.

Talia, les larmes ruisselant sur ses joues, attrapa les mains de Feiyl, les serrant convulsivement, tremblante d'une angoisse absolue. « Feiyl... il... il veut nous briser, nous détruire de l'intérieur. Qu'est-ce que tu vas faire ? Qu'allons-nous faire ? »

Feiyl prit une profonde inspiration, une goulée d'air chargée de désespoir et de détermination. Il serra les mains de Talia dans les siennes, avec une force douce, une pression qui se voulait rassurante. « Je ne sais pas encore, Talia. Je ne sais pas. Mais je te le jure, je ne permettrai pas que tu sois blessée. Ni toi, ni Freyki. Jamais. »

Malgré la douleur qui transparaissait dans chaque geste, chaque respiration, Freyki rassembla ses forces. Il posa une main réconfortante, une main de père, sur l'épaule de Feiyl. Son regard, bien que fatigué, brillait d'une détermination intacte. « Écoute, Feiyl... écoute-moi bien. Tu n'as pas à porter ce fardeau seul. Je refuse, tu entends, je refuse de t'imposer un tel choix. C'est mon fils qui est

devenu un monstre, c'est à moi de faire face.
Nous trouverons un moyen de nous en sortir
ensemble, ou nous ne nous en sortirons pas.
Mais je ne te laisserai pas porter ce poids. »

Le silence retomba sur eux, plus lourd que
jamais, ponctué seulement par les sons
lointains des gardes qui marchaient dans les
couloirs, par l'écho de leurs bottes sur la
pierre. Feiyl, le regard déterminé, fixant
l'obscurité, murmura enfin, comme pour
sceller une promesse invisible, un pacte sacré :

« Je ne suis pas seul dans cette bataille. Nous
ne sommes pas seuls. Nous nous battons
ensemble, jusqu'à notre dernier souffle,
jusqu'à notre dernière once de force. Pour
Talia, pour vous, pour ce royaume, et pour
l'âme de Tyrian, que nous devons sauver,
même contre lui-même. »

Ainsi, la nuit s'étira, interminable, chaque
minute les rapprochant un peu plus du
moment fatidique, de l'heure où il faudrait
répondre à l'ultimatum des ténèbres.

Chapitre 19 : Le Choix de Feiyl

Dans l'ombre froide et humide des cachots, où l'air lui-même semblait chargé du poids des siècles de souffrance, Feiyl se tenait en silence, adossé au mur de pierre rugueuse. Ses pensées, loin de trouver le repos, étaient toujours agitées, tourmentées, par la cruauté insensée de l'ultimatum posé par Tyrian. Ce choix impossible, cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de leurs têtes, résonnait dans son esprit comme un glas incessant. Tandis que les derniers échos de la confrontation, les mots venimeux de Tyrian, résonnaient encore en lui, il observa Talia et Freyki. Leurs visages, à peine éclairés par la lueur lointaine et vacillante des torches du couloir, étaient marqués par l'attente anxieuse, la peur sourde, l'épuisement. Lorsqu'il croisa enfin le regard de Talia, l'expression profondément inquiète de la jeune femme, ce mélange d'espoir et de terreur dans ses yeux clairs, l'incita à s'avancer vers elle. Malgré tout, malgré l'horreur de la situation, un léger sourire, fragile comme du verre, se dessina sur ses lèvres, une tentative désespérée de la rassurer.

« Qu'a-t-il dit, Feiyl ? » demanda Talia d'une voix tremblante, à peine plus forte qu'un murmure, mais où perçait toute l'angoisse du monde. Ses doigts serraient machinalement un pan de sa robe déchirée.

Feiyl prit une inspiration lente, profonde, conscient du poids écrasant de ses mots, de l'effet qu'ils allaient avoir. Il choisit ses paroles avec un soin infini, pesant chaque syllabe. « Il... » Il marqua une pause, le temps que son regard croise celui de Freyki, puis celui de Talia. « Il m'a demandé de le tuer, Talia. Il m'a ordonné de prendre la vie de ton père. Il prétend, il jure, que c'est le seul moyen de vous libérer, toi et lui. Le prix de votre liberté, c'est sa vie. » Il secoua lentement la tête, et dans ses yeux d'or, une lueur de défi, d'indignation sacrée, brilla avec intensité. « Mais je ne pourrais jamais, jamais, faire une chose pareille. Je ne me trahirai pas moi-même, je ne trahirai pas tout ce en quoi je crois, ni ceux que j'aime plus que ma propre vie. Plutôt mourir. »

Talia, le souffle coupé par cette révélation, sentit ses forces la quitter un instant. Puis, comme mue par un ressort, elle serra la main

de Feiyl dans la sienne, ses doigts s'entrelaçant avec les siens avec une force désespérée. Ses yeux s'emplirent de larmes, mais des larmes de reconnaissance, d'amour, de soulagement. « Je savais, Feiyl, » murmura-t-elle, sa voix brisée mais emplie d'une certitude absolue. « Au fond de mon cœur, je savais que tu ne pourrais jamais faire ça. Je te connais. Je connais ton âme. »

Freyki, malgré les douleurs atroces qui tiraillaient son corps meurtri, malgré la fièvre qui commençait à lui brûler le sang, esquissa un sourire. Un sourire fatigué, creusé par la souffrance, mais empreint d'une fierté immense, d'une reconnaissance infinie. Il rassembla ses forces et posa une main tremblante, une main de père, sur l'épaule de Feiyl. « Mon fils, » murmura-t-il d'une voix rauque mais vibrante d'émotion. « Tu n'es pas de mon sang, mais tu es mon fils. Tu es le vrai cœur de cette famille, celui qui bat encore, celui qui refuse de s'éteindre. Peu importe ce que Tyrian essaie de briser en nous, les chaînes, la torture, les mots, il ne pourra jamais, jamais, effacer la loyauté et l'amour qui nous unissent. C'est notre force, notre seule arme. »

Un silence lourd, solennel, presque sacré, s'installa dans la cellule. Il n'était seulement perturbé que par les murmures lointains et indistincts des gardes dans les couloirs, par le crépitemment irrégulier des torches, et par le bruit de leurs propres respirations. Talia baissa la tête un instant, comme si elle tentait de rassembler le peu de force qui lui restait, de puiser au plus profond d'elle-même l'énergie pour continuer le combat. Puis elle releva les yeux, et ses poings, malgré les chaînes, se serrèrent avec une détermination farouche.

« Nous devons trouver un moyen de sortir d'ici, » murmura-t-elle, sa voix soudain plus ferme, plus résolue. « Je refuse, vous m'entendez ? Je refuse de le laisser gagner. Je refuse de laisser Tyrian, même s'il est mon frère, même si une partie de moi l'aime encore, détruire tout ce qui reste. Nous devons nous battre. »

Feiyl hocha la tête, ses yeux d'or brillant d'une flamme nouvelle. « Nous trouverons une solution. Ce n'est pas la fin, je le sens. Il y a peut-être des alliés que nous ignorons encore, des âmes fidèles cachées dans l'ombre, des

failles dans la forteresse que nous pourrions exploiter. Je ne partirai pas sans vous, Talia, Freyki. Jamais. » Il ajouta, avec une conviction farouche, presque animale : « Peu importe combien Tyrian nous opprime, il ne connaît pas l'étendue de notre force. Il ne sait pas de quoi nous sommes capables, ensemble. »

Alors qu'ils discutaient à voix basse, échafaudant des plans, des possibilités, le bruit de pas résonna à nouveau dans le couloir. Mais cette fois, ce n'était pas le martèlement lourd et régulier d'une patrouille. C'était un pas plus discret, plus hâtif, presque furtif. Un garde apparut soudain devant les barreaux de leur cellule. Il portait une expression inhabituelle, une urgence palpable sur son visage jeune mais marqué. Il jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule, inspectant le couloir désert, puis se tourna vers eux. D'une main rapide, il fit un signe, un geste de ralliement, à Feiyl, puis son regard se posa sur Talia et Freyki.

« Vous trois... écoutez-moi, » chuchota-t-il d'une voix précipitée, à peine audible. « Je n'ai que peu de temps, très peu de temps. » Il jeta

un nouveau coup d'œil anxieux derrière lui. « Je suis... je suis un des derniers fidèles à votre cause, mon roi. Je n'ai jamais accepté, jamais, l'emprise de Tyrian sur ce royaume, et encore moins l'influence de cette femme, cette Hel, qui le manipule. Je sers Fereyan, pas un tyran. »

Talia, surprise par cette apparition inespérée, le dévisagea avec un mélange d'espoir fou et de méfiance légitime, héritée de ces semaines de trahison. « Qui es-tu ? » demanda-t-elle d'une voix prudente. « Et pourquoi devrions-nous te faire confiance ? Pourquoi maintenant ? »

Le garde, un jeune homme aux cheveux bruns et aux yeux clairs, baissa la tête, une expression humble, presque douloureuse, sur le visage. « Mon nom est Bren, princesse. J'étais un disciple d'Elrynd, avant qu'il ne... » Sa voix se brisa un instant, étranglée par l'émotion. « Avant qu'il ne nous quitte, qu'il ne soit assassiné par les hommes de Tyrian. Il m'a appris ce qu'étaient l'honneur, la loyauté, le service. Je vous supplie, je vous en conjure, de croire en ma parole, en ma loyauté. Je n'ai

jamais été aussi convaincu qu'aujourd'hui de la justesse de notre cause. Il est temps d'agir. »

Freyki, épuisé mais comme revitalisé par cette lueur d'espoir inattendue, tendit la main à travers les barreaux vers Bren. Son regard, bien que fatigué, brillait d'une flamme nouvelle. « Si tu étais loyal à Elrynd, si tu as partagé ses idéaux, alors nous accepterons ton aide, Bren. Mais il faut agir vite, avec une prudence absolue. Le moindre faux pas nous sera fatal. »

Bren hocha la tête avec une détermination farouche. « Tyrian a renforcé la sécurité autour du palais, c'est vrai. Mais il y a une issue, un passage que seuls quelques-uns connaissent, et que les gardes de Tyrian ignorent. Je peux vous y mener. À une heure précise de la nuit, tard dans la nuit, la garde s'amenuise, ils changent de quart, et il y a un trou, une faille. Nous pourrions peut-être traverser les souterrains, d'anciennes galeries oubliées, jusqu'aux portes nord de la ville. »

Feiyl, la lueur d'espoir brillant à nouveau intensément dans ses yeux d'or, attrapa fermement l'épaule de Bren à travers les

barreaux, un geste de gratitude, de fraternité naissante. « Nous serons prêts, Bren. Nous t'attendrons. Merci. Tu es le soutien que nous attendions, la main tendue dans les ténèbres. »

Avant de s'éclipser, aussi rapidement et silencieusement qu'il était apparu, Bren ajouta à voix basse, presque un souffle : « Il faudra être rapides et absolument silencieux. Pas un bruit. Tyrian ne doit pas découvrir votre évasion avant qu'il ne soit trop tard, avant que vous ne soyez hors de sa portée. Je reviendrai au signal convenu. Soyez prêts. » Puis il disparut dans l'obscurité du couloir, avalé par les ténèbres.

Feiyl, Talia et Freyki échangèrent un long regard, chargé de sens. Chacun sentait, au plus profond de son être, le poids de la mission qui les attendait, les risques immenses, mais aussi la chance inespérée qui s'offrait à eux. Talia prit une profonde inspiration, comme pour se préparer à l'effort, et posa une main douce mais déterminée, une main de guerrière, sur celle de Feiyl.

« Ensemble, nous y arriverons, » murmura-t-elle, et ses paroles étaient une promesse, un serment.

Freyki, dans un élan de force qu'il n'avait plus ressenti depuis la mort de Jaelith, depuis des semaines, les regarda tous deux. Une fierté immense, une tendresse infinie, brillait dans ses yeux fatigués. « Ensemble, » répéta-t-il d'une voix raffermie. « Ensemble, nous allons reprendre ce royaume, nous allons nous battre pour chaque pierre, chaque âme. Et nous allons ramener la lumière là où les ténèbres de Tyrian et de cette créature tentent de régner. Pour Jaelith. Pour Tanis. Pour Elrynd. Pour nous tous. »

Dans l'obscurité glaciale des cachots, baignés par la lueur lointaine et vacillante des torches, leurs cœurs battant à l'unisson, une promesse muette, plus forte que toutes les chaînes, fut échangée. Une promesse de résistance, de lutte, d'espoir. L'aube de leur liberté, ou de leur mort, approchait.

Chapitre 20 : L'Ultime Confrontation

Le silence oppressant des cachots, ce silence épais comme du velours noir qui avait été leur unique compagnon pendant des heures interminables, fut soudainement brisé par le grincement strident de la lourde porte de fer. Tous les regards se tournèrent vers l'entrée, les cœurs battant la chamade, les muscles tendus dans l'attente d'une nouvelle menace. Une silhouette familière se découpa dans l'embrasure, éclairée par la lueur vacillante des torches du couloir.

Talia se redressa d'un bond, le souffle coupé, les yeux écarquillés par la stupéfaction et l'incrédulité. « Elrynd ! » s'exclama-t-elle, sa voix résonnant dans l'espace confiné, ses yeux s'emplissant instantanément de larmes de joie et de soulagement. « Nous pensions... nous étions certains... nous pensions que tu étais mort. Nous t'avons vu tomber. »

Un faible sourire, teinté de douleur mais aussi d'une lueur de triomphe, se dessina sur le visage fatigué mais vivant d'Elrynd. Il porta un doigt à ses lèvres, un geste rapide pour leur indiquer le silence, le danger toujours

présent. Sa voix, quand il parla, était un murmure à peine audible. « J'ai été gravement blessé, c'est vrai. Le coup était mortel pour tout autre. Mais il m'en fallait plus, beaucoup plus, pour m'éloigner de vous définitivement, pour abandonner ma mission. J'ai fait le mort, j'ai attendu dans l'ombre, caché, guérissant lentement, pour pouvoir agir sans être vu, sans éveiller les soupçons. Maintenant, venez. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Les gardes vont changer de quart dans moins d'une heure. »

D'une main tremblante mais résolue, malgré sa faiblesse apparente, il s'agenouilla devant eux et, avec une clé qu'il avait dû subtiliser, déverrouilla leurs chaînes, les unes après les autres. Les fers tombèrent au sol avec un bruit sourd, libérateur. Freyki, bien que meurtri, le dos en sang, les membres douloureux, se releva avec l'aide de Feiyl, qui le soutint fermement. Une étincelle d'espoir, fragile mais tenace, illumina brièvement son regard éteint tandis qu'ils suivaient Elrynd, se glissant comme des ombres dans les sombres corridors du palais, évitant les patrouilles grâce à la connaissance intime qu'Elrynd avait des lieux.

Ils traversèrent des passages dérobés, des escaliers de service, des galeries oubliées, jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin devant les portes de la salle du trône. Elrynd poussa lentement le battant, et ils pénétrèrent dans l'immense pièce. Là, sous la lumière vacillante et inquiétante des torches, Tyrian les attendait. Il se tenait debout près du trône, les yeux brillant d'une froide intensité, d'une lueur malveillante. À ses côtés, comme une ombre inséparable, se tenait Hel. Une aura sombre, presque palpable, émanait de sa silhouette élancée, et ses yeux brûlaient d'une malveillance insondable, d'une satisfaction mauvaise.

Tyrian observa leur arrivée, un sourire narquois, un rictus de mépris, aux lèvres. « Vous êtes plus résistants que je ne le pensais, » ricana-t-il d'un ton sarcastique, chargé de dédain. « Vraiment, je vous sous-estimais. Mais votre ténacité, vos efforts désespérés, sont vains. Absolument vains. »

Feiyl, ignorant la provocation, s'avança d'un pas, le regard fixé non pas sur Tyrian, mais sur Hel. Un éclat de défi, une colère froide, brillait dans ses yeux d'or. « Pourquoi, Hel ?

Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi as-tu manipulé Tyrian, pourquoi l'as-tu entraîné dans cette folie meurtrière ? Qu'as-tu à gagner dans cette destruction, dans cette souffrance ? »

Hel éclata d'un rire déchirant, un son qui glaça le sang de tous ceux qui l'entendirent, un rire qui semblait venir des profondeurs de l'enfer. Sa voix, lorsqu'elle parla, résonna dans la salle comme un écho glacé, amplifié par l'acoustique. « Feiyl, pauvre dragon, pauvre créature naïve. Tu poses la mauvaise question. Il ne s'agit pas de ce que j'ai à gagner, mais de ce que Tyrian avait à offrir. Tyrian est un joyau, un diamant brut de ténèbres, un esprit empli de ressentiment, de haine refoulée, d'amertume accumulée pendant des années. Je n'ai rien créé. Je n'ai fait que révéler, que dévoiler ce qu'il cachait au plus profond de lui depuis toujours. J'ai simplement allumé la mèche. »

Elle posa une main caressante, un geste d'une fausse tendresse, sur l'épaule de Tyrian. Elle se pencha vers lui, murmurant à son oreille comme une amante perfide, une voix douce et venimeuse. « Tu étais toujours dans l'ombre,

Tyrian. Dans l'ombre de ton père, de ton frère Tanis, le préféré, de ta sœur même. Tu n'étais jamais assez bien, jamais à la hauteur. Moi, moi seule, je t'ai donné le pouvoir. Je t'ai montré qui tu es vraiment. Je t'ai libéré. »

Le regard de Tyrian, dur, froid, se fixa sur Feiyl, puis sur sa sœur, sur son père. Un sourire amer, un rictus de douleur et de triomphe mêlés, se dessina sur son visage. « Grâce à Hel, j'ai enfin trouvé ma force, ma véritable nature. J'ai découvert ce qu'on m'avait toujours interdit d'exprimer, ce qu'on avait étouffé en moi. La rage, la puissance, la liberté. »

Feiyl, le cœur lourd, sentant tout le poids de la tragédie, tenta une dernière fois de raisonner son ami, celui qu'il considérait comme un frère. « Tyrian, regarde-nous. Regarde Talia, regarde ton père. Ce n'est pas toi. Ce ne peut pas être toi. Ce n'est pas l'homme que nous connaissons, celui qui lisait des heures dans la bibliothèque, celui qui avait un cœur sensible, celui que Talia, Freyki et moi aimons comme un frère. Reviens à nous. »

Tyrian eut un éclat de rage pure dans les yeux. Ses poings se serrèrent, ses jointures blanchirent. « Tais-toi ! » hurla-t-il, sa voix déchirant le silence. « Tais-toi, Feiyl ! Vous m'avez toujours méprisé, ignoré, réduit à l'ombre de Tanis ! Vous n'avez jamais vu qui j'étais, vous n'avez jamais cherché à me comprendre ! Et maintenant, maintenant que j'ai du pouvoir, maintenant que je suis fort, vous osez prétendre m'aimer ? Vous osez me parler de fraternité ? » Il lança un regard chargé de mépris à chacun d'eux, un regard qui brûlait de haine. « Vous méritez de souffrir. Vous méritez de ressentir la douleur que j'ai ressentie, chaque jour, chaque nuit, pendant des années. »

Freyki, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, le peu de voix qui lui restait, fit un pas en avant, vacillant sur ses jambes. « Tyrian, mon fils, écoute-moi, je t'en supplie. Il n'est pas trop tard. Il n'est jamais trop tard. Reviens vers nous, abandonne Hel, renonce à ce monde de ténèbres qu'elle te promet. Nous pouvons guérir, ensemble. Nous pouvons reconstruire. »

Tyrian éclata d'un rire fou, un rire où se mêlaient la douleur la plus profonde et la folie la plus absolue, un rire qui résonna longtemps sous les voûtes. « Revenir ? Revenir en arrière ? Et redevenir celui que vous méprisiez tous, celui que vous ignoriez ? Je n'ai rien à faire dans votre monde, père. Rien. Mon monde, c'est celui-ci, celui des ténèbres, de la puissance, de la liberté. »

Hel, voyant l'hésitation dans le regard de Tyrian, cette lueur fugace, posa une main apaisante mais ferme sur son épaule. Elle se colla à lui, murmurant à son oreille des paroles douces mais venimeuses, un poison enveloppé de miel. « Ne les écoute pas, mon cher. Ne te laisse pas attendrir par leurs mensonges. Ils ne cherchent qu'à te manipuler, à te reprendre ce que je t'ai donné. Le trône des ténèbres t'attend. Tu es né pour régner, Tyrian. Pour régner à mes côtés, pour régner en maître sur ce royaume et sur tous ceux qui t'ont rejeté. »

Feiyl serra les poings, sentant en lui une détermination brûlante, une colère sacrée. Il savait, au plus profond de lui, qu'ils devaient arrêter Hel, briser son emprise, et coûte que

coûte, sauver Tyrian de ses griffes, même si cela signifiait l'affronter.

« Hel, tu n'es rien, » déclara Feiyl d'une voix ferme, qui résonna dans la salle. « Tu n'es qu'une parasite, une sangsue qui se nourrit des âmes brisées. Ton règne de ténèbres touche à sa fin. Nous te combattons jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à notre dernière once de force, pour libérer Tyrian, pour rendre la lumière à ce royaume. »

Hel plissa les yeux, ses prunelles brillant d'une lueur dangereuse. Un sourire perfide, un rictus de défi, étira ses lèvres. « Croyez ce que vous voulez, pauvres âmes perdues, pitoyables créatures de lumière. Mais sachez ceci, et que cela vous glace : les ténèbres sont éternelles. Elles étaient là avant votre monde, elles seront là après. Et moi, je suis leur maîtresse. Leur voix. Leur volonté. »

Tyrian, aveuglé par la haine, par les promesses de Hel, leva la main vers eux, un geste impérieux. Il ordonna aux gardes postés aux murs de se préparer à l'assaut. La tension dans la salle était palpable, électrique, chaque regard, chaque respiration, chaque battement

de cœur était un reflet de la volonté farouche de vaincre, de survivre.

Freyki, sentant la fin approcher, quelle qu'elle soit, posa une main tremblante sur l'épaule de Feiyl, puis sur celle de Talia. Il les regarda, ses deux enfants de cœur, avec une tendresse infinie. « Mes enfants, » murmura-t-il d'une voix faible mais empreinte d'une force intérieure immense. « Peu importe l'issue de cette bataille, souvenez-vous toujours, toujours, de ce que Jaelith nous a appris. La lumière, la véritable lumière, est en chacun de nous. Même dans les moments les plus sombres, même quand tout semble perdu, elle peut briller. Ne l'oubliez jamais. »

Talia se redressa, le visage illuminé par une résolution farouche, par une flamme qui venait de sa mère. Elle serra la main de Feiyl, puis celle de son père. « Nous nous battons ensemble, » dit-elle d'une voix claire et forte. « Pour notre royaume, pour notre famille, pour l'avenir. Et pour sauver Tyrian des griffes de l'obscurité. Nous ne l'abandonnerons pas. »

Feiyl hocha la tête, son regard d'or ancré dans celui de Tyrian, cherchant une étincelle de

l'ami qu'il avait connu. « Très bien, Tyrian. Si c'est une bataille que tu veux, si c'est le chemin que tu as choisi, alors nous t'affronterons. Mais souviens-toi, pendant que tu te battras, souviens-toi que nous te combattons pour te libérer, pour te sauver de toi-même, non pour te détruire. Jamais pour te détruire. »

Un instant de silence absolu, suspendu, suivit ses paroles. Puis, Tyrian, le visage déformé par la rage et la douleur, fit un signe brusque. Les gardes se ruèrent sur eux, épées et lances en avant, dans un grondement de bottes et de métal. Freyki, Talia, Feiyl et Elrynd se tenaient prêts, unis, sachant que cette bataille, cette ultime confrontation, déciderait non seulement de leur sort, mais du sort du royaume tout entier, de l'équilibre entre la lumière et les ténèbres.

Au milieu de la fureur et du chaos, des cris et du choc des armes, l'amour et la détermination, cette flamme fragile mais indomptable, éclataient comme une lumière éphémère mais d'une beauté déchirante. Elle éclairait les ténèbres, pour un instant, d'un espoir fragile mais réel. L'avenir de Fereyan se

jouait maintenant, dans cette salle, entre ces murs, sous le regard vide des ancêtres peints sur les fresques.

Chapitre 21 : L'Affrontement Final

La tension dans la salle du trône était si dense, si palpable, qu'on aurait dit que l'air lui-même se resserrait autour de Freyki, Talia, Feiyl et Elrynd, comprimant leurs poitrines, rendant chaque respiration laborieuse. Les torchères, disposées le long des murs, projetaient des ombres dansantes et menaçantes qui semblaient prendre vie, rampantes, prêtes à bondir. Chacun des quatre compagnons se tenait prêt, le corps tendu, le regard fixé sur leurs adversaires, sachant au plus profond de leur être que ce moment, cette confrontation, serait décisif, qu'il scellerait à jamais le destin de Fereyan. En face d'eux, à quelques mètres à peine, Tyrian et Hel se dressaient, imposants, auréolés d'une énergie obscure, d'un halo de ténèbres mouvantes qui semblait aspirer toute lumière, toute chaleur, tout espoir, les engloutissant dans un néant glacial.

Hel brisa le silence pesant d'une voix tranchante comme une lame, une voix qui résonna sous les hautes voûtes avec une autorité maléfique. « Vous pensez vraiment, sincèrement, avoir une chance contre moi ? » demanda-t-elle, un sourire méprisant, un

rictus de dédain absolu, étirant ses lèvres. Ses yeux, deux puits sans fond, brillaient d'une lueur cruelle. « Vous êtes pathétiques. Faibles. Pitoyables. Des insectes se débattant dans la toile d'une araignée. »

Feiyl, les traits durcis par une détermination farouche, laissa apparaître un phénomène étrange et magnifique : des écailles étincelantes, d'un or profond, commencèrent à pousser sur ses avant-bras, à recouvrir ses épaules, tandis qu'il entamait une transformation partielle, libérant une fraction de sa nature draconique. Ses yeux dorés luisaient d'une fureur déterminée, d'une colère sacrée. « Peut-être, Hel. Peut-être que nos chances sont infimes, peut-être que nous sommes faibles comparés à toi. Mais nous devons essayer. Nous n'avons pas le choix. Nous devons nous battre. Pour sauver Tyrian, pour sauver notre royaume, pour sauver ce qui peut encore l'être. »

Hel émit un rire glacé, un son qui semblait venir des profondeurs de l'enfer, et leva la main dans un geste théâtral. Instantanément, d'épaisses ombres tourbillonnantes, des tentacules de ténèbres solides, jaillirent d'elle

et se précipitèrent vers le groupe comme une marée noire dévastatrice, menaçant de les engloutir. Feiyl répliqua instantanément, ouvrant la bouche et libérant un puissant souffle de flammes, un jet de feu pur qui déchira les ténèbres, créant une brève ouverture, un répit dans l'assaut. Pendant ce court instant de répit, Elrynd s'avança, son épée brandie, ses yeux empreints d'une détermination farouche, d'une foi inébranlable en leur cause.

Mais Tyrian, dévoré par une haine amère, consumé par la rage que Hel avait attisée, choisit ce moment précis pour fondre sur son père. Une épée sombre, à la lame noire comme la nuit, brillait dans ses mains. « Père ! » cria-t-il, chaque mot, chaque syllabe, écorché d'amertume et de douleur, d'une souffrance accumulée pendant des années. « Tout cela, tout ce qui arrive, c'est ta faute ! Ta faute ! »

Freyki para les coups de son fils avec ce qui lui restait de forces, ses mouvements alourdis autant par la fatigue physique que par le chagrin immense qui lui déchirait le cœur. Le choc des lames résonnait dans la salle. « Tyrian, arrête ! Je t'en supplie, arrête ! »

implora-t-il, la voix brisée. « Regarde-moi ! Ce n'est pas toi, mon fils ! Ce n'est pas celui que j'ai élevé, que j'ai aimé ! »

Les yeux de Tyrian brillèrent d'un éclat de folie, de rage, de désespoir. « Tu mens ! » hurla-t-il en redoublant ses attaques, frappant avec une violence inouïe. « Tu mens ! Tu m'as toujours préféré Tanis ! Toujours ! Tu l'admirais, tu le choyais, tu voyais en lui le fils idéal ! Et Talia, elle avait toute ta tendresse ! Tous les autres, sauf moi ! Sauf moi ! »

Les coups s'abattaient encore et encore, sauvages, impitoyables. Freyki résistait, mais ses bras tremblaient sous la force des assauts, ses jambes menaçaient de se dérober. « Je t'aime, Tyrian, » murmura-t-il, les larmes aux yeux, entre deux parades. « Je t'ai toujours aimé. Je n'ai jamais voulu te blesser, jamais. Si je t'ai fait du mal, si je t'ai négligé, pardonne-moi. »

Voyant Freyki faiblir, sur le point de s'effondrer, Elrynd se glissa entre eux, croisant le fer avec Tyrian dans un bruit métallique. Il soutint son regard, ses yeux à lui emplis d'une tristesse infinie. « Tyrian, » murmura-t-il

d'une voix douce, suppliante. « Arrête, maintenant. Regarde autour de toi. Nous avons tous été ta famille. Elrynd, Talia, Feiyl, ton père. Nous t'avons tous aimé. Nous ne voulons pas te faire de mal. Nous voulons te sauver. »

Tyrian se recula légèrement, une fraction de seconde. Une flamme de doute, une lueur de l'ancien Tyrian, s'alluma dans ses yeux, troublant un instant leur éclat malsain. Mais Hel, sentant cette faiblesse, cette hésitation, posa instantanément une main ferme, possessive, sur son épaule. Elle se colla à lui, murmurant à son oreille, sa voix douce comme un poison. « N'écoute pas leurs mensonges, mon cher. Ne les écoute pas. Ils te manipulent, ils jouent avec tes sentiments. C'est toi, toi seul, qui as toujours été destiné à régner. À régner dans les ténèbres, à mes côtés. C'est ta place. »

Talia et Feiyl, pendant ce temps, faisaient face à Hel elle-même, luttant pour repousser ses attaques d'ombres qui les cernaient de toutes parts. Talia, la voix brisée par la peur, par la colère, par le désespoir, cria dans un sursaut de révolte : « Pourquoi, Hel ? Pourquoi avoir

choisi Tyrian ? Pourquoi t'acharner sur lui, sur nous ? Pourquoi vouloir semer le chaos et la destruction ? »

Hel rit, un rire glacial, dément, qui résonna dans la salle du trône comme un glas funeste, un avertissement. « Parce qu'il est parfait pour cela, idiot ! Parce que son cœur, depuis toujours, a été meurtri par le rejet, rongé par les doutes, nourri par l'amertume. Je n'ai rien créé. Je n'ai fait qu'éveiller, qu'attiser ce qui sommeillait déjà en lui. Je lui ai offert ce qu'il désirait le plus au monde : le pouvoir. La reconnaissance. La force d'écraser ceux qui l'avaient blessé. »

Un rugissement de Feiyl, amplifié par sa transformation partielle, se fit entendre alors qu'il bondissait, toutes griffes dehors, pour attaquer Hel directement. Ses griffes, étincelantes sous la lumière vacillante des torches, fendirent l'air vers elle. Hel esquiva avec une grâce surnaturelle, un mouvement fluide, son sourire toujours aussi cruel, aussi satisfait. « Vous ne pouvez rien contre moi, pauvres créatures. Je suis l'essence même des ténèbres. Je suis éternelle. J'étais là avant votre monde, je serai là après. »

Pendant ce temps, Elrynd, les yeux embués de tristesse, continuait de tenir tête à Tyrian, parant ses coups, tentant désespérément de le désarmer sans le blesser, de trouver une faille dans sa cuirasse de haine. « Tyrian, je t'en prie, écoute-moi ! Reviens vers nous ! Il n'est pas trop tard ! Ce n'est jamais trop tard ! »

Mais Tyrian, aveuglé par la haine que Hel avait attisée jusqu'à la rendre incandescente, ne pouvait plus entendre la sincérité dans la voix de son vieil ami. Chaque mot de Elrynd lui semblait une insulte de plus, une manipulation de plus. Dans un élan de fureur absolue, il lança une attaque vicieuse, désespérée, visant le cœur. Elrynd, acculé, voyant la mort dans les yeux de celui qu'il avait aimé comme un fils, se défendit en désespoir de cause, mû par l'instinct de survie. Son épée, dans un mouvement qu'il n'avait pas voulu, qu'il n'avait pas prémédité, trouva sa cible, transperçant le cœur de Tyrian.

Le temps sembla s'arrêter.

Tyrian s'immobilisa, figé. Un regard de choc absolu, d'incrédulité totale, traversa ses traits.

La douleur, physique et morale, déforma son visage. Il lâcha son épée, qui tomba au sol avec un bruit sourd, et s'effondra lentement, lourdement, à genoux. Ses yeux, perdant leur éclat malsain, se posèrent sur Elrynd, pleins d'une question muette. « Pourquoi... ? » murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle, une plainte, une pointe de regret et de douleur, de l'enfant perdu qu'il avait été, vibrant dans ses derniers mots.

Elrynd, les larmes ruisselant sur ses joues, s'agenouilla à ses côtés, ses mains tremblantes se posant sur les épaules de Tyrian. « Parce que je t'aimais, Tyrian, » murmura-t-il d'une voix étranglée. « Parce que nous t'aimions tous. Nous voulions tous te sauver, te ramener à la lumière. Pardonne-moi. Pardonne-moi. »

Hel poussa un cri de rage, un hurlement déchirant qui fit vibrer les murs. Sa voix résonna comme un tonnerre. Elle se précipita vers Tyrian, ses bras se tendant, enveloppant son corps déjà froid dans une étreinte de ténèbres épaisses, maternelles et terrifiantes à la fois. Elle les fixa tous, ses yeux brûlant d'une colère et d'une tristesse insondables, des abysses de douleur. « Vous êtes si naïfs, si

aveugles ! » dit-elle d'une voix glaciale, mais vibrante d'une émotion contenue. « La lumière ne peut exister sans l'ombre. Elles sont liées, indissociables, pour l'éternité. Et je suis cette ombre. Je suis l'autre face de votre monde. »

Elle les regarda une dernière fois, un regard qui semblait peser sur leurs âmes. « Vous avez gagné cette bataille, cette manche. Mais ne vous y trompez pas, jamais : la guerre entre la lumière et les ténèbres ne finit jamais. Elle est éternelle, comme moi. Vous n'avez fait que retarder l'inévitable. »

Avec un dernier regard chargé de mépris et de chagrin, elle disparut dans un tourbillon de ténèbres, un maelström noir qui l'engloutit, emportant le corps de Tyrian avec elle. La salle du trône retrouva le silence, mais un silence différent, un silence empreint de chagrin, de regrets, de larmes.

Freyki, dévasté, le cœur réduit en cendres, s'effondra au sol, ses forces l'abandonnant complètement. Talia se précipita vers lui, l'entourant de ses bras, le serrant contre elle, ses propres larmes se mêlant à celles de son

père. Feiyl, dont les écailles disparurent progressivement, redevint pleinement homme. Il s'approcha et posa une main réconfortante, fraternelle, sur l'épaule de Freyki, sa propre tristesse, profonde, visible dans ses yeux dorés embués.

Elrynd se redressa lentement, péniblement, épuisé mais droit. Une tristesse infinie, un poids immense, alourdissait ses traits, creusait ses rides. « Nous avons perdu Tyrian, » murmura-t-il d'une voix rauque, éraillée par les larmes et l'émotion. « Nous l'avons perdu. Mais nous devons continuer. Nous n'avons pas le choix. Pour lui. Pour Jaelith. Pour Tanis. Pour tous ceux que nous avons perdus en chemin. Leur mémoire l'exige. »

Freyki hocha lentement la tête, les larmes coulant librement sur ses joues, inondant son visage marqué. Sa voix, quand il parla, était brisée, mais une lueur de résolution, fragile mais tenace, y perçait. « Oui, » murmura-t-il. « Tu as raison, Elrynd. Nous devons reconstruire notre royaume. Non plus avec la force brute, la puissance des armes, mais avec l'amour et la lumière qu'ils nous ont laissés en héritage. C'est la seule voie. La seule. »

Dans un silence lourd d'émotions, de chagrin et d'espoir mêlés, le petit groupe, soudé par l'épreuve, quitta la salle du trône. Leurs pas résonnaient, lents, fatigués, mais déterminés, dans les couloirs déserts du palais. Leur douleur était immense, abyssale, mais leur détermination à ramener la lumière dans Fereyan, à reconstruire sur les ruines, était plus forte que jamais. Ensemble, unis par les épreuves traversées, par les larmes versées, par l'amour partagé, ils savaient, au plus profond de leurs cœurs meurtris, qu'ils avaient le pouvoir de surmonter les ténèbres. Ils savaient qu'ils pourraient, un jour, restaurer la paix, pour que le sacrifice de Tyrian, de Jaelith, de Tanis, et de tous les autres, ne soit pas vain, mais devienne le fondement d'un monde nouveau, plus fort, plus conscient de la fragilité de la lumière.

Epilogue : Un Nouveau Commencement

Le royaume de Fereyan, après avoir traversé les ravages et la douleur indicible laissés par la tyrannie de Tyrian, commençait à renaître doucement, comme une fleur fragile mais obstinée émergeant des décombres encore fumants d'un incendie dévastateur. Les cicatrices du passé restaient visibles, partout, dans la pierre des murs ébréchés, dans les regards fatigués des survivants, dans le silence de certaines ruelles autrefois animées. Mais une nouvelle lumière, timide mais prometteuse, une aube après une longue nuit, émergeait pour apaiser les cœurs meurtris et guider les pas hésitants du peuple vers un avenir incertain mais possible.

Au cœur de cette lente et douloureuse reconstruction, Freyki reprenait sa place sur le trône de Fereyan. Assis droit, malgré les marques indélébiles des épreuves gravées profondément sur son visage vieilli avant l'âge, il observait les membres de son conseil réunis autour de la grande table de chêne. Ses yeux, autrefois si vifs, si perçants, étaient désormais voilés d'une mélancolie permanente, mais ils brillaient encore d'une

lueur de détermination retrouvée. L'un après l'autre, ses conseillers exposaient des plans détaillés pour reconstruire les villages détruits, rétablir les routes commerciales essentielles à l'économie, et sécuriser les frontières contre d'éventuelles menaces. Freyki écoutait attentivement, hochant la tête en signe d'approbation à chaque proposition judicieuse. Dans ses yeux fatigués, mais résolus, brillait cette flamme qu'on croyait éteinte.

Talia et Feiyl, présents à ses côtés, siégeant à sa droite, ne le quittaient pas d'une semelle. Leur présence silencieuse mais constante était un roc auquel il pouvait s'accrocher. Freyki leur adressait souvent des sourires, empreints d'une tendresse silencieuse, des regards échangés qui en disaient plus que tous les discours. Chaque regard était une déclaration de gratitude infinie de voir sa fille, et celui qu'il considérait désormais pleinement comme un fils, lui offrir une force nouvelle, un ancrage dans la tempête de ses regrets.

Les funérailles de Tyrian furent organisées quelques jours plus tard, dans l'intimité et le recueillement. Celles-ci se déroulèrent en petit

comité, loin du faste royal et des regards indiscrets, dans le vieux cimetière familial, à l'ombre des grands chênes séculaires. L'émotion, cependant, y était plus intense que dans n'importe quelle cérémonie publique. Le vent, froid et léger, une brise d'automne précoce, soufflait doucement dans les branches dénudées des arbres autour du cimetière. Leurs branches murmuraient comme des voix lointaines, des chuchotements de fantômes, des paroles de réconciliation peut-être.

Freyki, les yeux embués de larmes longtemps retenues, prit la parole en fixant la tombe fraîchement creusée où reposait désormais Tyrian, son fils, son enfant perdu. Sa voix, quand il parla, était tremblante, brisée par l'émotion, mais chaque mot était pesé, chargé d'un amour paternel indéfectible.

« Tyrian... mon fils, » murmura-t-il d'une voix à peine audible, portée par le vent. « Je suis désolé. Tellement désolé de n'avoir pas su te comprendre, de n'avoir pas su voir ta souffrance, de n'avoir pas su t'aimer comme tu le méritais. Pardonne-moi. Que ton âme, enfin, trouve la paix, là où les ombres ne

peuvent plus t'atteindre, là où la lumière de ta mère pourra t'accueillir. »

Un silence absolu, solennel, s'installa, chargé de larmes retenues et de regrets infinis. Talia s'approcha lentement de la tombe, posant une main douce et réconfortante sur l'épaule de son père. Elle chercha les mots, les mots justes, ceux qui pourraient apaiser un peu la douleur, puis finit par murmurer d'une voix douce et brisée, mais claire :

« Nous garderons le souvenir de celui que tu étais, Tyrian. De l'enfant sensible qui lisait des heures dans la bibliothèque, du frère qui me protégeait quand nous étions petits. Nous nous souviendrons de toi avant que les ténèbres ne te consomment. Tu resteras à jamais notre frère, notre fils, notre famille. »

À ses côtés, Feiyl et Elrynd se tenaient droits, respectueux et silencieux, chacun luttant contre ses propres émotions, ses propres souvenirs. Feiyl inspira profondément, retenant les mots qui lui brûlaient la gorge, les larmes qui menaçaient de couler. Il posa un regard tendre, empli de compassion, sur la tombe de celui qu'il avait considéré comme un

frère. Elrynd, les traits tirés par la fatigue et le chagrin, hocha la tête avec une gravité absolue. Il posa une main sur son cœur, un geste simple mais puissant, pour honorer la mémoire de celui qu'il avait tant aimé, tant espéré sauver, et qu'il avait dû, dans un geste fatal, envoyer dans la mort.

La terre se referma sur le cercueil de bois sombre, dans un bruit sourd et définitif, emportant avec elle les douleurs du passé, les rancœurs, les malentendus. Elle laissait les vivants, debout, meurtris mais vivants, entrevoir enfin, au-delà du chagrin, la lueur fragile mais persistante d'un avenir possible.

Les semaines passèrent, lentes, douloureuses, mais porteuses d'une guérison progressive. Et une nouvelle lueur d'espoir, plus éclatante, illumina le royaume de Fereyan avec l'annonce tant attendue du mariage de Talia et Feiyl. L'événement, bien que sobre et sans excès, loin des fastes d'antan, rassemblait néanmoins les cœurs en unissant la famille royale dans une célébration qui marquait un véritable renouveau, un acte de foi en l'avenir.

Dans la grande salle du palais, magnifiquement mais simplement décorée pour l'occasion de branchages de houx et de rubans blancs, les invités se tenaient debout, formant un cercle intime autour de Talia et Feiyl. Freyki, assis sur son trône, regardait sa fille s'avancer vers l'autel improvisé. Elle portait une robe d'une simplicité noble, une robe de laine blanche brodée de fils d'argent, qui tombait en plis gracieux jusqu'à ses pieds. Le regard du roi scintillait de fierté et d'un bonheur mêlé de mélancolie, en voyant sa fille si belle, si rayonnante. Feiyl, debout devant l'autel, l'attendait, immobile, le regard fixé sur elle. Ses yeux d'or, habituellement si calmes, étaient emplis d'un amour sans détour, d'une adoration absolue.

Le prêtre, un vieil homme à la barbe blanche, prononça les paroles sacrées, les bénédictions rituelles. Puis vint l'échange des consentements. Feiyl, prenant doucement, avec une infinie délicatesse, la main de Talia, glissa un anneau d'or fin au doigt de la princesse. Sa voix, quand il parla, était empreinte d'une douceur et d'une force mêlées, d'une émotion palpable.

« Par cet anneau, Talia, je te promets amour et loyauté, pour l'éternité. Je te promets de te protéger, de te chérir, de t'aimer jusqu'à mon dernier souffle, jusqu'à mon dernier battement de cœur. »

Talia, les yeux brillants de larmes de joie, de reconnaissance, d'amour, serra la main de Feiyl dans la sienne. Sa voix, claire et forte, résonna dans le silence recueilli. « Et par cet anneau, Feiyl, je te promets de marcher à tes côtés, main dans la main, quoi qu'il arrive. Dans la lumière comme dans l'ombre, dans la joie comme dans l'épreuve. Je te promets de bâtir avec toi un avenir radieux pour notre royaume, pour notre famille. »

Une vague d'émotion profonde, presque palpable, parcourut l'assemblée. Des larmes coulaient sur bien des joues. Freyki, se levant lentement de son trône, s'approcha d'eux, le cœur gonflé d'un espoir qu'il n'avait pas ressenti depuis des années, depuis la mort de Jaelith. Il posa une main bienveillante, une main de père, sur les épaules des deux jeunes gens, les bénissant silencieusement. Sa voix, bien que brisée par l'émotion, était ferme et solennelle quand il déclara :

« Que votre union, mes enfants, soit un symbole de renouveau pour Fereyan. Ensemble, vous porterez la lumière et la sagesse nécessaires pour guider notre peuple vers des jours meilleurs. Que les épreuves du passé, si douloureuses soient-elles, fassent de vous des dirigeants justes, aimés et respectés. Je suis fier de vous. Plus que je ne saurais le dire. »

Une ovation émue, des applaudissements chaleureux, emplirent la salle, marquant un tournant décisif pour le royaume de Fereyan. Un nouveau chapitre s'ouvrait.

Les jours qui suivirent le mariage furent empreints d'un travail acharné, d'une énergie nouvelle, pour restaurer la grandeur et la prospérité du royaume. Sous le leadership éclairé de Talia et Feiyl, le palais, autrefois lieu de deuil et de terreur, redevint un centre d'activité intense et de réformes bénéfiques. Talia, avec son intelligence et sa compassion, proposait sans cesse de nouveaux projets pour améliorer la vie des villageois, pour reconstruire les écoles, les fermes, les marchés. Feiyl, de son côté, mettait à profit ses compétences uniques en tant que dragon et

protecteur pour sécuriser les frontières, former une nouvelle garde loyale, et négocier des alliances avec les royaumes voisins.

À leurs côtés, Freyki, bien que toujours marqué profondément par la perte de ses enfants, par ses erreurs passées, se montrait chaque jour plus fort, plus présent. Soutenu par l'amour inconditionnel de sa famille et par l'énergie renaissante de son peuple, il puisait en lui des forces qu'il croyait à jamais perdues. Elrynd restait présent, fidèle au poste, offrant son conseil sage et patient, sa présence apaisante était un baume dans ce temps de reconstruction et de deuil.

Un jour, alors que Talia et Feiyl inspectaient l'avancement des travaux dans l'un des villages les plus durement touchés par la répression, un enfant, une petite fille aux nattes blondes, s'approcha timidement d'eux. Elle tenait à la main une fleur des champs, une simple marguerite, froissée mais encore belle. Talia s'accroupit immédiatement pour se mettre à sa hauteur, un sourire chaleureux aux lèvres. L'enfant, intimidée mais courageuse, lui tendit la fleur avec un sourire timide, édenté.

« Pour vous, princesse Talia, » murmura-t-elle d'une voix fluette. « Pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous, pour mon village. Ma maman m'a dit que vous étiez notre espoir. »

Feiyl, debout à côté de sa femme, posa une main fière et aimante sur l'épaule de Talia, profondément ému par ce geste simple mais d'une puissance inouïe. Il se pencha vers elle et murmura, pour elle seule : « Voilà, Talia. Voilà pourquoi nous faisons tout cela. Pour que chaque enfant de Fereyan, comme celle-ci, puisse grandir dans la paix, la sécurité et la prospérité. C'est cela, notre mission. »

Talia acquiesça, les yeux brillants de larmes et d'une détermination renouvelée. Elle prit la fleur avec une infinie délicatesse et la porta à son cœur. « Et nous ferons tout, absolument tout, pour que ce rêve devienne une réalité durable, » répondit-elle, sa voix claire portant au-delà du petit groupe. « C'est notre promesse. »

Le royaume de Fereyan, longtemps plongé dans l'obscurité et le désespoir, s'ouvrait enfin à une nouvelle ère. Une ère de reconstruction,

de paix fragile, d'espoir renaissant. Freyki, toujours affaibli physiquement, mais plus sage, plus aimant, plus humain, observait sa fille et Feiyl avec une admiration silencieuse mais profonde. Il voyait en eux, en leur amour, en leur détermination, l'avenir du royaume, la continuité de la lumière que Jaelith avait allumée.

Le peuple de Fereyan, inspiré par le courage, la résilience et l'abnégation de sa famille royale, trouvait également en eux un modèle, une source d'inspiration. Ensemble, unis dans un même élan, ils se relevaient, pierre après pierre, reconstruisant non seulement les murs effondrés et les routes détruites, mais aussi, et surtout, les cœurs de ceux qui avaient tant souffert, pansant les plaies invisibles.

Alors que le soleil se couchait sur Fereyan, baignant la cité de Goldrynn d'une lumière dorée et apaisante, une lueur de paix profonde enveloppait le royaume. Elle symbolisait un avenir empli de promesses, un avenir où la mémoire des disparus serait honorée, où les leçons du passé, si douloureuses fussent-elles, resteraient à jamais gravées dans les mémoires. Et sous la

direction éclairée, aimante et déterminée de Talia et Feiyl, Fereyan avançait, uni et résolu, vers un avenir radieux. Un avenir où, ensemble, ils étaient prêts à affronter tous les défis que la vie pourrait encore leur réserver, forts de leur amour, de leur histoire, et de la lumière qui brillait désormais en eux.